U d'/of OTTAWA
39003002517125

EU 20

# PLAISANTES NOUVELLES

3561

ET

E IX 20

# JOYEUSES HISTOIRES

QUE RACONTAIT EN SON TEMPS

Amaury D'ARTOIS

*Bourgeois de Cambrai.*

E IX 20

DEUXIÈME ÉDITION

Ouvrage orné de gravures.

Bibliothèque des Élèves J. O. Students' Library

PARIS
rue des Saints-Pères, 30
J. LEFORT, IMPRIMEUR, ÉDITEUR
A. TAFFIN-LEFORT, Successeur
rue Charles de Muyssart, 24
LILLE

*Tous droits réservés.*

Universitas BIBLIOTHECA Claviensis

PQ
2153
.A75P4
1900z

# PLAISANTES NOUVELLES
ET
# JOYEUSES HISTOIRES

## 1. — HARDUIN D'AMERVAL

### I

— Fille du diable, ouvre-moi ou je vais mettre le feu à ton hideux repaire !

Ainsi parlait, dans la nuit, une voix dure et brutale, rendue plus dure encore par la colère.

C'est que depuis quelque temps déjà Harduin d'Amerval frappait en vain, à coups redoublés, à la porte de Semma, la sorcière du bois Gobert, et le jeune et violent baron proférait d'affreux blasphèmes.

Le temps qu'il faisait n'était pas d'ailleurs de nature à lui inspirer patience, car, bien qu'on ne fût encore qu'aux premiers jours de novembre, le vent soufflait en tempête chassant des tourbillons d'une pluie glacée.

Enfin, la porte s'ouvrit à demi, et Harduin se précipita dans la cabane où régnait encore la plus profonde obscurité.

Lentement la vieille remua les cendres du foyer et y alluma une torche qui éclaira bientôt son visage et celui de son interlocuteur.

— Sorcière de malheur, dit Harduin, tu m'as fait bien longtemps attendre.

— Seigneur, répondit Semma, sans s'arrêter à s'excuser, que voulez-vous de moi ce soir?

Harduin prit un escabeau, s'assit et d'un ton plus humain parla en ces termes :

— De toutes les créatures qui à vingt lieues à la ronde prédisent l'avenir, Semma, c'est toi qui m'as le moins trompé. Je médite une nouvelle entreprise ; qu'en penses-tu ?

La magicienne prit la main droite de son nocturne visiteur et l'examina attentivement.

— La ligne de vie, dit-elle après un moment de silence, annonce une crise prochaine. Un violent amour vous entraînera à des actes de folie dont vous vous repentirez après en avoir souffert.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle en laissant retomber la main du jeune seigneur, les oiseaux de mauvais augure que j'ai vus aujourd'hui volaient tous dans la direction des grands bois de Calderiacum.

C'est égal, dit le jeune homme, en se levant irrité, j'en veux faire à ma tête ou que le diable m'emporte.

Et il sortit. Un écuyer l'attendait à quelque distance.

Harduin remonta à cheval et tous deux s'éloignèrent au galop, par la chaussée qui menait en droite ligne de Cameracum à Bavay, en passant non loin d'Amerval.

## II

— Benoite Vierge Marie, mère de douleurs, ayez pitié de nous.

Ainsi priait une noble dame, agenouillée devant la Madone de Liesse, depuis longtemps vénérée au pays de Laon. C'était le treizième jour du mois de novembre, l'an de l'Incarnation 670. La pieuse dame s'appelait Amaltrude, et son époux, qui se tenait debout près d'elle, priant lui aussi, en silence, était le riche et puissant Humelin, seigneur de Caudry, en Cambrésis.

Leurs dévotions achevées, les nobles pèlerins remontèrent à cheval et reprirent avec leur suite la route de leur pays.

Ils chevauchèrent d'abord longtemps absorbés dans leurs réflexions. Ce fut Amaltrude qui, la première, rompit le silence.

— Seigneur Humelin, dit-elle, je ne puis me défendre d'un triste pressentiment. Quelque chose me dit que notre fille Maxellende est en péril.

— Rassurez-vous, Madame, répondit Humelin. Rien ne justifie votre crainte. N'avons-nous pas laissé notre enfant à la garde de deux personnes sûres, absolument dévouées?

— Deux faibles femmes. Que pourraient-elles contre une attaque à main armée?

— Le pays est tranquille : on ne connaît pas de brigands dans les environs. De plus mon absence est ignorée.

On pourrait entrer au château par surprise.

— Mais qui songerait à s'y présenter.

— Harduin d'Amerval. Quand nous lui avons promis la main de notre fille, malgré elle, Maxellende ne lui a pas caché son aversion, et je tremble que sa fierté n'en ait gardé un vif ressentiment. Il est capable de tout.

— Excepté de nuire à notre fille qu'il aime éperdument.

— C'est précisément cet amour violent qui m'épouvante. Pourvu que Maxellende n'excite pas encore sa colère....

En disant ces mots la pauvre mère se mit à sangloter.

Humelin la consola de son mieux, tout en lui reprochant doucement de prendre trop souvent ses imaginations pour des réalités. Rien ne prouvait qu'Harduin eût pu avoir seulement la pensée de se rendre ce jour-là à Caudry. D'ailleurs en pressant un peu le pas, ils pouvaient espérer rentrer chez eux avant la nuit close.

Amaltrude ne répondit pas et la petite troupe se mit à marcher d'une allure plus vive.

## III

Le château de Caudry était situé sur le versant septentrional d'une petite colline toute boisée, au pied de laquelle courait un ruisseau sinueux. C'était une vaste construction comprenant quatre bâtiments disposés en carré et laissant entre eux l'espace d'une grande cour intérieure. Toutes les fenêtres, très élevées au dessus du sol, étaient garnies de grilles de fer. On n'avait accès à l'unique porte que par un pont-levis jeté sur un fossé sans eau, mais très profond, qui entourait tout l'édifice. Aux deux extrémités de

la façade principale s'élevaient deux tourelles dont l'une servait de corps de garde aux hommes d'armes du seigneur. L'autre était déserte et abandonnée.

Or, tandis que Humelin et Amaltrude priaient au sanctuaire de Liesse, en Laonnais, leur fille unique, Maxellende, s'était retirée dans la tour solitaire dont elle avait fait pour elle seule, dès ses jeunes années, un lieu de retraite et de prière.

C'était une enfant de quinze à seize ans, d'une parfaite beauté. D'une taille avantageuse, relevée encore par une démarche pleine d'aisance et de grâce, Maxellende avait tous les traits du visage si harmonieusement dessinés, ses yeux bleus brillaient d'un éclat si pur et si doux, ses cheveux blonds et bouclés retombant sur ses épaules ajoutaient si heureusement encore à tant de charmes, qu'en la voyant agenouillée et priant, immobile, on eût dit une de ces merveilleuses images dans lesquelles le génie des artistes incarne l'idéal de la grâce et de la sainteté.

Mais ce qui achevait de faire de Maxellende la jeune fille la plus accomplie de son temps, c'est qu'elle joignait, à tous ces avantages extérieurs, le mérite d'une simplicité et d'une modestie qui n'avaient d'égale que sa profonde piété.

D'un âge encore tendre, elle se plaisait dans la retraite, dans l'austérité, multipliant les abstinences, les jeûnes, les veilles pieuses, toute sa vie se passait pour ainsi dire à prier Dieu. Son seul délassement était de travailler, avec sa mère et leurs suivantes, à confectionner des vêtements d'hiver pour les pauvres gens de la campagne.

Le jour où se passaient les événements de notre récit Maxellende resta plus longtemps encore que de coutume dans son oratoire.

Quand elle en sortit, ses dames d'honneur remarquèrent qu'elle avait beaucoup pleuré. Mais comme elles connaissaient la cause de ses peines, elles ne l'importunèrent pas de questions. Elle se mit à travailler silencieusement avec elles, comme de coutume.

## IV

Soudain, des bruits confus se firent entendre au dehors; presque aussitôt on distingua le pas de plusieurs chevaux, le lourd pont-levis du château s'abattit avec un grand fracas et Harduin d'Amerval parut dans la cour à la tête d'une forte escorte d'hommes armés.

A sa vue, Maxellende épouvantée voulut fuir, mais, ne trouvant aucune issue ni aucune retraite possible, elle se laissa enfermer dans un grand coffre qui meublait son appartement.

Déjà Harduin fouillait la maison de toutes parts, et furieux de ne pas trouver celle qui cherchait, il faisait entendre les menaces les plus épouvantables, lorsqu'un soldat s'avisa tout à coup de faire lever du coffre sur lequel elle s'était assise, une des fidèles suivantes de Maxellende. L'infortunée jeune fille était perdue.

Toutefois, elle apparut si belle et si tranquille aux yeux de ses ravisseurs que ceux-ci reculèrent à son aspect et la contemplèrent quelques instants en silence.

— Que venez-vous faire ici, dit-elle en s'adressant à Harduin.

— Madame, répondit celui-ci, je ne vous veux point de mal. Il suffira que vous consentiez à me suivre. Vous êtes ma fiancée, vous le savez, de par la volonté de Mon-

seigneur votre père et de M^me^ Amaltrude, votre mère, et je prétends vous épouser au plus tôt.

— Seigneur Harduin, je ne puis vous appartenir : J'ai donné ma foi à un autre maître et je veux être à lui jusqu'à la mort.

— Et quel est ce rival, Madame, que j'aille me mesurer avec lui?

— Quelle que soit votre vaillance, seigneur, vous ne sauriez l'emporter sur lui. L'époux que j'ai choisi, c'est mon Seigneur et le vôtre, c'est le Sauveur Jésus.

Harduin d'Amerval demeura un moment interdit, partagé entre le respect et la colère. Puis il reprit :

— Ce sont là, Madame, des jeux d'enfants. Pourriez-vous, à l'âge où vous êtes arrivée, repousser l'honneur et le plaisir de régner en maîtresse absolue au château et sur les terres d'Amerval ?

— Les joies du monde ne sont pas les miennes, seigneur, et sa gloire me touche peu.

— Mais vous ignorez, Madame, que vous êtes en mon pouvoir. Si vous ne consentez pas à me suivre, je puis vous emmener de force.

— Je suis vouée à Dieu, seigneur Harduin. Vous pouvez infliger à mon corps qui est en votre pouvoir un traitement sacrilège, mais vous n'atteindrez pas mon âme que Dieu gardera pure et vierge, malgré vous. Tremblez seulement de porter une main criminelle sur une épouse de Jésus-Christ : votre châtiment serait exemplaire.

— C'en est trop. Vos paroles insensées m'irritent et m'outragent. Oui ou non, consentez-vous à me suivre ?

— Jamais.

Harduin avait mis l'épée à la main.

A cette vue, la pauvre jeune fille pâlit et fit un mouvement instinctif comme pour prendre la fuite. Harduin la saisit alors par le bras et d'une voix terrible :

— Consentez, dit-il, ou je frappe.

— Vous prononcez en vain des paroles de colère et de menace, répondit doucement Maxellende. J'ai la ferme résolution de tenir à Dieu le vœu que je lui ai fait; plutôt mourir que d'être parjure.

A ces mots, Harduin lui plongea son épée dans le cœur.

## V

Le bruit du martyre de la sainte jeune fille se répandit bientôt dans tous les environs. Il se fit un grand concours du clergé et des fidèles auprès de ses restes vénérés, et des miracles éclatants portèrent au loin la renommée de ses vertus.

Son corps, transporté d'abord dans l'église de Saint-Souplet, fut au bout de trois ans transféré à Caudry même, dans une chapelle élevée, au lieu de son martyre, par l'ordre de l'évêque de Cambrai, Vindicien.

Cette translation eut lieu avec une solennité extraordinaire, au milieu d'une foule immense. Des acclamations enthousiastes se faisaient entendre de toutes parts, alternant avec les hymnes triomphales et les chants de supplication.

Tout à coup il se fit un mouvement dans un groupe de spectateurs sur le passage des saintes reliques; la châsse s'arrêta.

Un homme, un aveugle, que deux serviteurs conduisaient par la main se traînait sur les genoux, poussant

des cris lamentables. Il demandait le pardon de ses fautes et invoquait la pitié de la sainte avec des accents saisissants de foi et de repentir.

A peine eut-il touché la châsse qu'il poussa un grand cri. Il venait de recouvrer la vue. On ne sut pas d'abord qui était cet homme qui disparut aussitôt. Mais longtemps après on apprit qu'un religieux était mort en odeur de sainteté, à l'abbaye de Saint-Martin, au faubourg de Cambrai, et que ce saint homme, nommé dans le cloître frère Simon, avait porté dans le monde le nom de Harduin d'Amerval.

---

## 2. — ALLELUIA

Eugène avait sept ans.

Chaque année, le Samedi Saint, il courait au premier son des cloches fouiller les touffes de buis du jardin dans lesquelles il trouvait de jolis, jolis œufs de Pâques de toutes les couleurs.

Quels joyeux éclats de rire il poussait! Comme il sautait de plaisir, à chaque nouvelle découverte! Combien ses yeux pétillaient de bonheur, quand il accourait, à cloche-pied, ses longs cheveux au vent, présenter à sa mère les produits de ses recherches!

Eugène bénissait de tout son cœur les cloches généreuses qui avaient fait pour lui le voyage de Rome et lui rapportaient ces beaux œufs de Pâques.

Eugène avait sept ans.

La Semaine Sainte était arrivée. Contrairement aux

années précédentes, Eugène parlait peu du prochain retour des cloches. Il paraissait sombre et rêveur.

Ce n'était pourtant pas qu'il fût malade, car il mangeait bien et courait mieux encore.

Il était même fort turbulent et quelque peu batailleur, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer beaucoup sa mère, à qui il n'obéissait pas toujours, et ses petits camarades qu'il rossait de temps en temps.

Eugène avait sept ans, mais il était très robuste pour son âge, et on lui en saurait donné dix.

*
* *

Le Jeudi Saint, la mère d'Eugène se trouva indisposée et ne put, contrairement à son habitude, se rendre à l'office du matin.

Eugène demanda et obtint la permission d'y aller seul.

Il avait promis d'être bien sage à l'église et il tint parole.

Les personnes pieuses furent édifiées de le voir se tenir tranquille, à la place de sa mère, sans tourner la tête ni à droite ni à gauche, et réciter comme un homme toutes les prières qu'il savait.

Quand les cérémonies religieuses furent terminées les assistants sortirent de l'église, Eugène y resta.

Personne ne prit garde à lui.

Eugène méditait, dans sa tête de sept ans, un grand projet.

Il savait que le maître sonneur de la paroisse, après avoir carillonné une dernière fois, avait coutume de monter au clocher pour assister, disait-on, au départ des cloches.

Eugène voulait voir ça.

Quand il fut bien sûr que tout le monde s'était retiré, il sortit à son tour, et, passant vivement près de la porte basse qui se trouvait sous le clocher, il la heurta de la main et constata, avec un vif sentiment de joie, qu'elle n'était pas fermée.

Pénétrer dans le noir escalier de pierre et se blottir dans un coin tout à fait obscur, fut pour Eugène l'affaire d'un instant.

Il n'éprouva pas même l'ombre d'une crainte.

Du fond de sa cachette l'enfant prêta l'oreille.

Bientôt il entendit le pas lourd et hésitant du vieux sonneur qui descendait.

Eugène retint son souffle et laissa passer, sans être aperçu, le carillonneur.

Celui-ci, arrivé du bas de l'escalier, ferma la porte à double tour et s'éloigna.

*
* *

La maman d'Eugène, ne le voyant pas rentrer, conçut une grande inquiétude et le fit chercher de tous côtés.

On interrogea les personnes qui l'avaient vu à l'office, on questionna ses petits camarades. Ce fut en vain.

Le sonneur affirma que l'église était absolument déserte, quand il en était sorti, ce qui était vrai.

On envoya des courriers dans toutes les directions ; on fit prévenir les autorités de la contrée ; on fouilla les bois ; on sonda les fossés et les rivières : Eugène ne se retrouva point.

Le soir arriva.

Les hommes envoyés à la recherche de l'enfant re-

vinrent l'un après l'autre, sans avoir même pu soupçonner ce qu'il était devenu.

La douleur, le désespoir de la pauvre mère ne sauraient se décrire. Elle faisait entendre des cris à fendre l'âme, elle se tordait les mains et s'arrachait les cheveux.

— Mon fils ! disait-elle, mon unique enfant ! Pauvre petit souvenir de mon mari perdu ! Où es-tu ? où es-tu ? Eugène ! Eugène ! La porte s'ouvre ! Le voilà. C'est lui ! C'est lui ! Mais non... hélas ! hélas ! C'est un enfant de son âge. Qu'il s'en aille, sa vue me fait mourir. Grand Dieu, qu'as-tu fait de mon fils ? Rends-le moi ! Rends-le moi ! Ou bien fais-moi mourir. Oui, qu'on me tue, qu'on me tue, ou qu'on me rende mon fils, mon enfant, mon Eugène ! Eugène ! Eugène !...

La mère infortunée en prononçant ces mots entrecoupés versait des torrents de larmes.

Bientôt elle ne pleura plus. Son regard devint d'une fixité effrayante. Elle se mit à dire des paroles insensées et même, chose horrible à voir et à entendre, à rire aux éclats.

Les quelques amies compatissantes qui étaient auprès d'elle crurent qu'un premier malheur en avait amené un autre et que la jeune femme était folle.

*
* *

L'auteur inconscient de tant de douleurs et d'alarmes exécutait pendant ce temps sa petite entreprise.

Dès qu'il fut seul dans la tour, il monta les quelques étages qui le séparaient des cloches.

Arrivé en haut, il constata avec bonheur que les trois cloches étaient encore là. Il aurait donc le plaisir de les voir partir.

Il grimpa lestement le long des poutres du beffroi, avisa la plus large et la mieux abritée contre le vent et s'y assit pour se reposer.

Il y avait plusieurs heures qu'Eugène était à son observatoire et il commençait à s'ennuyer, car les cloches ne bougeaient pas, lorsqu'il vit les cordes remuer.

En même temps, il crut entendre quelque bruit au bas de l'escalier.

C'était le sonneur qui venait, selon l'usage, relever les cordes des cloches jusqu'à la hauteur du premier étage, car d'ordinaire elles descendaient jusqu'au sol, et l'on sonnait du rez-de-chaussée.

Cette besogne terminée, le sonneur se retira sans monter plus haut.

Eugène qui avait pensé que les cloches allaient enfin se mettre en route, vit avec peine les cordes reprendre peu à peu leur calme et pendre immobiles comme auparavant à travers les pierres percées des voûtes.

Le tenace enfant eut en ce moment une velléité de découragement. Il songea que sa mère peut-être le cherchait et qu'elle était inquiète et triste. Mais il se promit de lui faire bientôt oublier sa peine, en se montrant, quand il serait descendu, plus obéissant et plus laborieux qu'il n'avait coutume de l'être.

Ayant ainsi rassuré sa petite conscience, il se dit qu'au surplus, si les cloches n'étaient pas encore parties, c'est que vraisemblablement elles attendaient la nuit pour s'en aller sans être vues. Lui, étant là tout près, pourrait voir au moins confusément la chose. Il se décida donc à rester à son poste, même quand le soir fut tout à fait venu.

L'estomac de l'enfant criait famine et il commençait à

avoir bien froid, mais il se rappela avoir lu dans son livre d'école que pour devenir un homme il faut s'accoutumer à souffrir le froid et la faim.

Cependant Eugène, malgré son énergie, ne tarda pas à être vaincu par la fatigue. Il s'endormit sur sa poutre, en grand danger de tomber durant son sommeil et de se rompre le cou.

Les bons anges veillèrent sur lui.

Quand il se réveilla, transi et mourant de faim, le petit jour commençait à poindre.

Désolé d'avoir dormi, il jeta aussitôt les yeux du côté des cloches.

Elles étaient toujours là !

Eugène comprit alors qu'elles ne s'en iraient pas et que même elles ne s'en allaient jamais !

*
* *

Dans la nuit du Jeudi au Vendredi Saint, les habitants du petit bourg où demeurait la mère d'Eugène furent réveillés en sursaut par des tintements redoublés, exécutés sur la grosse cloche, à intervalles inégaux, comme par un sonneur novice et maladroit.

On se porta vers l'église pour connaître la cause de cette alerte. Personne ne se trouvait là ni dans les environs pour expliquer ce qui s'était passé. Toutes les portes, y compris celle de la cour, étaient parfaitement fermées.

On se perdit en conjectures, sans découvrir de cause à ce singulier événement.

Le matin seulement on s'aperçut que la corde de la grosse cloche était passée à travers les auvents et pendait sur l'un des côtés du clocher, à peu près jusqu'à terre.

Pendant que la population du bourg se portait ainsi vers l'église, un enfant arrivait, les mains et les genoux en sang, à la porte d'une petite maison où il y avait eu de la lumière toute la nuit.

Plusieurs personnes, qui s'y trouvaient, allaient et venaient sur la pointe des pieds, évitant le plus possible de faire du bruit.

Dans son lit, la mère d'Eugène était en proie au délire et à une fièvre ardente.

Pour la sauver, disait le médecin à voix basse, il n'y a plus qu'un remède, c'est que l'enfant se retrouve.

En ce moment, Eugène rentra.

*
* *

La crise fut terrible et la maladie fut longue, mais enfin la mère d'Eugène se rétablit.

On ne sut pas tout d'abord dans le village que c'était le petit bonhomme qui avait jeté l'alarme dans la nuit du Jeudi au Vendredi Saint.

Il ne manqua pas de bonnes âmes qui s'imaginèrent que le Malin avait voulu jouer un tour de sa façon à la religieuse population du bourg en sonnant prématurément l'*Alleluia* à l'aurore du Vendredi Saint.

Mais quand on apprit la vérité, quand on sut qu'un enfant de sept ans avait eu le courage de passer un jour et une nuit sur une poutre, dans le clocher, pour le plaisir de se rendre compte d'une chose qui l'intriguait ; quand on connut le moyen qu'Eugène avait pris pour sortir de la tour, à savoir de se laisser glisser, d'une hauteur de soixante-dix à quatre-vingt pieds, le long d'une corde, il n'y eut dans toute la contrée qu'un cri d'admiration pour l'audace, le sang-froid et la vigueur du jeune héros.

On lui donna, à cette occasion, le surnom d'*Alleluia*.

La seule disgrâce qu'Eugène encourut pour son escapade fut de ne plus trouver, le Samedi Saint, dans les touffes de buis, les jolis œufs de Pâques que les cloches y laissaient tomber autrefois.

*Alleluia* ne s'en attrista point.

Il ne démentit pas par la suite, les espérances que sa hardiesse et son énergie précoces avaient fait concevoir.

Il y a dans la flotte française une belle et vaillante corvette sur laquelle s'organise tous les ans le Samedi Saint, une originale et réjouissante fête des œufs de Pâques.

Cette corvette, dont nous tairons le nom, a pour capitaine un marin connu sous toutes les latitudes par de glorieux exploits, à qui sa vieille mère, qui vit encore, écrit : « mon cher Eugène » et que ses camarades appellent parfois, dans l'intimité, l'amiral *Alleluia*.

---

## 3. — LADÉWIDÉWÈRE

Je l'ai connu dans ma petite enfance.

C'était un grand vieillard, très droit et maigre, qui passait à se promener la plupart de son temps et que je ne rencontrais jamais, quand je me trouvais seul, autour des haies, dans les sentiers étroits, sans éprouver quelque terreur.

Mes camarades plus hardis, surtout quand ils étaient en nombre, ne manquaient pas une occasion de lui demander en passant :

— Baptiste, qu'est-ce qu'il dit, le puits, quand on tourne la manivelle?

Il répondait invariablement :

— *Ladéwidéwère.*

Ce n'était pas qu'il fût fou ni même faible d'esprit.

A part ce puits qui l'obsédait et dont son intelligence, comme on disait, avait été frappée, le vieux Baptiste raisonnait fort bien de toutes choses.

Il avait l'estime et la considération générales. Son innocente manie qui amusait si fort les enfants ne provoquait chez les personnes raisonnables qu'une sorte de pitié respectueuse.

C'est qu'il avait été jadis le héros d'une histoire qui vaut la peine d'être racontée.

A la suite des désastres qui amenèrent la chute définitive de Napoléon, les troupes alliées se cantonnèrent pour quelques années sur divers points du territoire français.

Une partie du Cambrésis fut occupée par des soldats russes qui n'étaient pas, il faut le dire, bien exigeants ni bien durs pour leurs hôtes forcés.

Le village où se passe notre récit était l'un de ceux qui avaient été assignés aux troupes de l'empereur Alexandre.

Ladéwidéwère, qui de son état était boucher, vit un beau matin entrer dans la grange où il abattait, dépeçait et vendait ses bêtes, un gigantesque officier qui se mit à lui parler une langue inconnue.

Les gestes suppléant aux paroles, Ladéwidéwère comprit que sa viande était mise en réquisition.

Résister eût été inutile. Le boucher fit bonne contenance néanmoins. Il fit comprendre au grand moscovite

qu'il consentait à livrer sa marchandise, mais qu'il désirait en être payé.

A son grand étonnement, et contrairement à ce qui s'était passé dans plusieurs circonstances, quelques roubles que l'officier lui compta sur-le-champ, lui donnèrent satisfaction.

Ladéwidéwère s'empressa de se procurer d'autres têtes de bétail et, comme il était habile dans son métier, il devint le fournisseur régulier des officiers et de la troupe qui occupaient le village.

Il gagna à cette occasion pas mal d'argent, et tout bon patriote qu'il fût, ce ne fut pas sans quelque peine qu'il apprit que, grâce aux habiles négociants du duc de Richelieu, ministre du roi Louis XVIII, les alliés allaient évacuer la France beaucoup plus tôt que cela n'avait été prévu.

Par considération pour les services qu'il rendait, les officiers russes ne lui avaient assigné qu'un seul homme à héberger.

Encore était-ce un des soldats les plus doux et les plus paisibles de son régiment.

Michaël, en dehors de son service réglementaire, passait tout son temps à travailler dans la maison ou dans le jardin.

Il parlait très peu, bien qu'il connût passablement le français.

Quand Madeleine, la femme du boucher, lui demandait un service, il portait aussitôt la main au front, puis à la bouche, et il répondait avec un singulier accent :

— Tôte souite, Môdâme!

Et la besogne était faite en un clin d'œil.

Michaël était toujours prêt pour tout travail et à toute réquisition.

Il n'y avait que les divers moments de la prière auxquels il ne fallait pas le déranger.

C'était un spectacle qui n'avait pas manqué d'édifier Baptiste et sa femme que celui de ce grand gaillard se mettant à genoux par terre comme un enfant, faisant ses révérences et ses signes de croix et récitant de longues oraisons, le visage tourné du côté de l'Orient et les yeux fixés sur deux petites images qu'il portait toujours sur lui : celle de sainte Marie, Mère de Dieu, et celle de saint Nicolas, patron de la Russie.

On ne connaissait à Michaël aucun défaut.

Il était sobre, honnête, respectueux.

Le boucher lui aurait laissé sans inquiétude sa maison à garder, de la cave au grenier.

Les mois et les années en s'écoulant avaient créé, entre ce pauvre garçon, venu de si loin, et les personnes avec lesquelles il demeurait, des rapports de profonde estime et de sincère amitié.

Il arriva même que le boucher et sa femme surprirent Michaël tout en larmes à la pensée de les quitter bientôt.

Cependant le bruit d'une prochaine évacuation se confirma et bientôt l'on connut le jour où les colonnes d'occupation reprendraient lentement le chemin de leur pays.

Michaël ne parlait plus.

Sombre et presque farouche, il allait et venait, toujours occupé à quelque travail utile et semblant redoubler d'activité, comme s'il eût voulu, avant de partir, ne rien laisser d'inachevé.

Il était dit que Michaël ne partirait pas.

La veille du jour fixé pour la mise en marche des troupes russes, il disparut tout à coup.

Ne le voyant présent ni à l'appel ni au contre-appel, ses chefs le firent rechercher de toutes parts.

Ce fut en vain.

Un certain nombre de soldats russes s'étaient si bien acclimatés chez nous, plusieurs y avaient noué des relations si intimes qu'ils se dérobèrent par la fuite à la nécessité de retourner dans leur pays.

On crut que Michaël était de ce nombre et ses camarades partirent sans lui.

Qu'était-il devenu ?

Le jour de la disparition, le boucher avait dû, de grand matin, s'en aller en voyage pour ses affaires. Il ne devait rentrer que le soir.

Mais, pour une raison ou pour une autre, il revint plus tôt qu'on ne l'attendait.

Quand il rentra chez lui, il trouva sa femme en proie au délire d'une fièvre ardente.

Elle reconnut Baptiste cependant.

— Boucher, lui dit-elle, regarde!

Et ce disant, elle montrait ses poignets meurtris et ses vêtements en lambeaux.

Évidemment la pauvre femme avait dû soutenir une lutte acharnée.

— Regarde! Regarde! répétait-elle d'une voix étrange entrecoupée par de pénibles sanglots.

Une pensée traversa l'esprit de Baptiste :

— Qui a fait cela? dit-il.

— Le Russe! Le Russe!

Baptiste n'en écouta pas davantage.

Sans dire un mot, les yeux enflammés de colère, les poings crispés, il se mit à fouiller la maison.

Michaël, comme hébété par son crime ou cloué sur

la place par ses remords, ne s'était guère éloigné.

En entendant rentrer le boucher, il s'était blotti sous une soupente où l'on entassait le bois.

Tout près de là était le puits béant et très profond.

Le boucher, apercevant le Russe, se jeta sur lui comme une bête fauve, l'enlaça de ses bras vigoureux et l'enlevant sans qu'il songeât même à faire aucune résistance, il le porta au-dessus de l'orifice du puits.

A ce moment, Michaël se sentant perdu, se débattit pour prendre pied. Il réussit en effet quand le boucher l'eût lâché dans le vide, à s'accrocher des deux mains au bord de la margelle.

D'un coup de talon, Baptiste lui fit lâcher prise et le malheureux tomba au fond en poussant un cri terrible.

Le boucher se pencha au-dessus du puits et vit son adversaire, blessé sans doute dans sa chute, mais ayant encore la force de se soutenir au-dessus de l'eau à l'aide de la corde qui pendait jusqu'au fond.

Baptiste, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde, ôta aussitôt la cheville qui tenait le treuil en respect et fit faire un tour à la manivelle.

Les tourillons gémirent sur les coussinets et le boucher vengé répéta leur plainte en disant :

— Ladéwidéwère.

Puis il se mit à rire comme ceux qui ont perdu la raison.

Madeleine ne se rétablit pas. Elle mourut en quelques jours, sans avoir repris conscience d'elle-même.

On retira du puits le cadavre du malheureux Michaël qu'on enterra secrètement.

Quant à Baptiste, il était devenu impuissant à continuer sa profession. Quelques amis compatissants l'ai-

dèrent à liquider sa situation. Il se trouva à la tête d'une petite fortune qui produisit assez de rentes pour le faire vivre modestement.

On l'entendait de temps en temps redire les syllabes bizarres du mot « Ladéwidéwère, » qui finit par devenir son nom.

Mais nous étions loin de soupçonner, lorsque nous nous amusions à le lui faire répéter, le drame lugubre que ce mot rappelait.

---

## 4. — SAINT MIRON

### CONTE NORMAND

— Bien le bonjour, monsieur le Curé. Comment allez-vous et quelle bonne nouvelle ?

— Bonjour, Miron, merci. Des nouvelles, il n'y en a guère, sinon que le temps pascal touche à sa fin et que je n'ai pas encore eu le plaisir de vous voir.

— Allons, monsieur le Curé, vous voilà de nouveau bien en peine à mon sujet. Vous savez pourtant qu'il est inutile de vous chagriner là-dessus. Vous ne gagnerez rien de plus cette fois-ci que les années précédentes.

— Il faudra voir, Miron, il faudra voir.

Et, ce disant, le bon curé prit un siège et s'assit sans façon.

Le vieux Miron, à qui la visite du prêtre apportait quelque loisir, descendit de sa table de tailleur et se mit en devoir d'allumer le tabac.

On causa familièrement de choses diverses.

Mais le pasteur ne perdait pas de vue qu'il venait à la recherche d'une brebis égarée.

— C'est que, voyez-vous, père Miron, votre longue obstination à ne pas remplir vos devoirs pourrait vous être funeste. Nous avançons en âge, et la mort en a surpris plus d'un avant vous. Quelle figure pensez-vous faire au tribunal de Dieu, si vous y êtes appelé brusque. ment ?

— Moi, monsieur le Curé ? Mais, parbleu, la figure d'un honnête homme. Je n'ai rien à me reprocher ; et c'est justement pour cela que je ne vais pas à confesse : je n'ai rien à dire.

— Ah ! ah ! dit en riant le curé, s'il en est ainsi, vous êtes saint.

— Ma foi, autant qu'un autre.

La conversation prit fin, et le prêtre rentra chez lui tout rêveur.

*
* *

Ce n'était pas un méchant homme que le père Miron, au contraire.

Il n'était pas impie non plus. Il croyait en Dieu, disait ses prières et assistait assez régulièrement aux offices de la paroisse.

Le curé n'avait pas de meilleur ami. Il arrivait même assez souvent que ce dernier mettait Miron en réquisition, soit pour faire avec lui un cent de piquet, soit pour l'aider dans la décoration de l'église, la veille des jours de fête. La seule chose que Miron refusait toujours obstinément, et cela depuis de fort longues années, c'était de faire ses pâques.

*
* *

— S'il en est ainsi, Miron, vous êtes saint.

— Ma foi, tout autant qu'un autre.

Ces quelques paroles qu'il venait d'échanger avec le tailleur revenaient sans cesse à l'esprit du curé, comme une obsession.

Elles le troublèrent, tandis qu'il récitait son office ; elles le suivirent à table, dans son frugal repas du soir ; elles l'empêchèrent de dormir.

La réponse de Miron provenait-elle de la malice ou de la naïveté ?

Se croyait-il réellement un saint ? ou bien voulait-il se moquer du monde ?

Or, pendant que l'excellent prêtre faisait ses réflexions, le tailleur était tourmenté de son côté.

Son mot lui revenait par intervalles, comme revient le goût d'un mauvais bouillon. Lui non plus ne dormait.

— Ma foi, tout autant qu'un autre.

C'était bien cela qu'il avait dit.

Et, comme pour lui reprocher cette parole inconsidérée, il voyait défiler devant lui, dans son demi-sommeil, toute une procession de saints et de saintes : saint Laurent avec son gril, sainte Catherine avec sa roue, saint Martin à demi-nu, sainte Barbe dans sa tour, saint Pierre les joues creusées par les larmes, saint Nicolas chargé d'enfants orphelins, saint Christophe sauvant des flots les voyageurs en détresse, et bien d'autres.

Miron se disait dans sa bonne foi :

— Tout de même, je ne vaux pas ces gens-là.

Mais il y avait encore loin de là à le dire à confesse.

Du moins le tailleur se promit de saisir la première

occasion qui se présenterait de faire plaisir à son curé, ne fût-ce que pour lui faire oublier la peine qu'il avait pu lui causer par sa témérité.

*
* *

Le lendemain, le curé revint, et, sans faire allusion à ce qui s'était passé la veille, il pria Miron de le suivre à l'église pour lui donner un coup de main.

Le tailleur obéit avec empressement.

Le curé, en arrivant, montra à son paroissien une longue échelle appliquée contre le mur, au-dessous d'une niche jusque-là restée vide.

— On m'a offert, dit-il, un nouveau saint, que j'ai envie de placer là. Seulement, je voudrais, avant de l'y mettre, que la niche fût bien époussetée. Comme vous êtes plus hardi que moi, j'ai pensé....

— Oui, oui, monsieur le Curé, très volontiers. Passez-moi le plumeau et tenez l'échelle ; ce sera bientôt fait.

Miron grimpa lestement et se trouva bientôt debout dans la niche, qu'il se mit en devoir de nettoyer consciencieusement.

Pendant ce temps-là, le curé retira l'échelle et sortit sans rien dire.

*
* *

Ra ta plan, ra ta plan, ra ta plan, ran.

— On a l'honneur d'informer le public qu'il vient d'arriver à l'église un nouveau saint, très grand et très beau, qu'on est prié d'aller voir au plus tôt. Qu'on se le dise !

Ra ta plan, ra ta plan, ra ta plan, ran.

En un clin d'œil, sur l'invitation du crieur public,

bedeau de la paroisse, la foule accourut de toutes parts.

Miron, que la conduite de son curé avait d'abord fort intrigué, comprit bien vite le tour qu'on lui jouait.

Se démener eût été dangereux, sauter à bas était impossible, pousser des cris était inutile. Miron, dès qu'il entendit des gens entrer dans l'église, prit son parti en brave. Il laissa tomber son plumeau à terre, joignit dévotement les mains, leva les yeux au ciel et resta immobile comme une statue.

*
* *

— Ne trouvez-vous pas que le nouveau saint ressemble à quelqu'un d'ici ? dit à voix basse une bonne femme à sa voisine.

— Si fait, Colette ; c'est quelqu'un que j'ai déjà vu.

— On dirait Miron, le tailleur, observa une autre curieuse.

— En vérité, c'est tout Miron. Un joli saint, pour l'amour de Dieu.

Les réflexions allèrent leur train, et le ton de voix s'éleva peu à peu. Décidément, il n'y avait pas de bon sens de faire poser pour une statue de saint un homme comme Miron.

On savait bien qu'il était l'ami du curé ; mais ce n'était pas toujours une raison pour aller en Paradis.

Un homme qui bat quelquefois sa femme, qu'on a vu souvent pris de cidre, qui ne fait pas seulement ses pâques, n'est guère digne d'être mis sur les autels.

Bientôt l'étonnement de la foule devint de l'indignation.

Les murmures éclatèrent plus hautement.

— Lui, un saint ! dit un homme qui venait d'entrer, allons donc ! C'est un voleur ! Il est encore tout habillé du

drap qu'il m'a pris sur mon dernier vêtement. Et la preuve la voici.

Ce disant, il montrait sa veste qui était en effet de la même étoffe que le gilet de saint Miron.

Celui-ci, bien que fort vexé de ce qui se passait, dissimulait sa colère et ne bougeait pas d'une ligne.

Tout à coup, un homme dont l'accoutrement révélait la profession et qui n'était autre que le boulanger de l'endroit, entra dans l'église en habits de travail. Il tenait à la main le long fourgon du métier.

— Où est-il? où est-il, cet oiseau-là? que je le déniche, criait le boulanger. Je ne dirai pas ce qu'il m'a fait le scélérat, mais tout le monde va voir ce que je vais lui rendre, moi. Je vais vous lui faire exécuter le saut périlleux. Attention, gare aux miettes.

Le mitron, joignant le geste à la parole, passait déjà son fourgon derrière le dos

du tailleur dont on devine l'épouvante, lorsque le curé entra dans l'église.

— Arrêtez ! cria-t-il dès qu'il vit ce qui se passait. Ne voyez-vous pas que c'est un saint en chair et en os, et que vous allez lui rompre le cou ?

L'échelle ayant été replacée devant la niche, saint Miron en descendit tout piteux.

La légende ajoute qu'il ne garda pas rancune au malicieux curé. Il fit, au contraire, de sérieuses réflexions sur quelques-uns de ses défauts, travailla à s'en corriger, fit chaque année au moins ses pâques et devint saint pour tout de bon.

---

## 5. — LE BERGER D'HAUCOURT

Les traditions populaires rapportent qu'il vécut autrefois à Haucourt, non loin de Cambrai, sur la route de Guise, un berger extraordinaire.

Il était venu, on ne savait d'où, se mettre au service du chevalier Guy d'Haucourt, seigneur de Lesdain et de Fontaine-lez-Gobert.

Personne ne dira jamais quelle forme avait le visage du berger d'Haucourt, car jamais personne ne le vit. Il portait, en effet, lorsqu'il arriva dans le pays, un masque de velour noir qu'il ne quittait jamais et que l'on n'osa même pas soulever à sa mort « car le seigneur Guy son maître » qui paraissait lui porter un singulier intérêt avait ordonné par testament qu'on l'ensevelît tout habillé

et sans découvrir son visage, et bien que Guy d'Haucourt fût mort depuis longtemps quand le berger mourut à son tour, son vœu fut respecté.

On ne savait pas non plus quelle langue parlait le berger. Plusieurs même le croyaient muet. Aucune parole articulée ne sortait de ses lèvres et il ne se servait pour diriger son troupeau que de monosyllabes absolument inintelligibles aux habitants du pays.

C'était un homme de très haute taille et d'une force musculaire qui écartait chez ses compagnons d'existence jusqu'à la pensée de toute taquinerie et de toute curiosité indiscrète.

Au demeurant, le berger d'Haucourt (on ne l'appelait pas autrement), était l'un des plus fidèles serviteurs de messire Guy. Son troupeau, le plus beau et le plus nombreux de la contrée, était si bien gardé que jamais ni les loups ni les maladies ne le ravageaient.

Les bonnes gens d'alors, superstitieux et jaloux comme on l'était en ce temps là, et comme on l'est un peu à toute époque, pensaient et disaient tout bas que le berger d'Haucourt avait fait un pacte avec le diable.

Ce qui contribuait à confirmer ces soupçons, c'est que le berger mystérieux et muet aimait à s'arrêter dans les sites les plus sauvages et les plus déserts.

Il conduisait ordinairement son troupeau là où les autres n'osaient aller : le long du ravin désolé de la Warnelle, dans les gorges du Rabauquenne, ou sous les arbres séculaires du bois de Longsart, dont lequel tout le monde savait bien que les sorcières des environs tenaient sabbat la nuit, de temps en temps.

Tandis que ses moutons paissaient, le berger, debout et immobile, se plongeait dans la rêverie ou priait en

silence, ou bien encore il lisait quelqu'un des livres qu'il portait toujours avec lui.

Car le berger d'Haucourt savait lire, et ce n'était pas une des moindres raisons que l'on croyait avoir de le soupçonner d'être sorcier et d'entretenir des relations avec l'esprit malin.

Bien qu'il n'eût jamais fait de mal à personne, on évitait de le rencontrer, et plus d'un bon chrétien épouvanté d'avoir vu briller, à travers les trous du masque, ses deux grands yeux noirs, avait fait brûler des cierges au célèbre autel de Notre-Dame de Bon-Encontre, dans l'église paroissiale d'Ésnes.

Tant était grande la terreur qu'inspirait le berger d'Haucourt.

## II

En l'an de grâce 1369, le lundi de la Pentecôte, la riche et puissante ville de Bruges, en Flandre, était en fête.

Le comte Louis II, plus connu sous le nom de Louis de Male, mariait sa fille unique, Marguerite, à l'illustre et valeureux prince Philippe, duc de Bourgogne, frère du roi de France.

La jeune princesse était la personne la plus accomplie de son temps. Héritière des comtés de Flandre, d'Artois, de Rethel et de Nevers, douée de qualités rares et d'une beauté éclatante, elle avait acquis les sympathies de tous les sujets de son père et fait tourner la tête à tous les princes de l'Europe.

Jamais la ville de Bruges n'avait été témoin de fêtes aussi splendides que celles qui furent données à l'occasion

de cette union princière. Jamais autant de rois et de souverains ne s'y étaient trouvés rassemblés.

Parmi les divertissements en usage à cette époque en pareille circonstance, les tournois tenaient, sans contredit, la première place. Celui qui fut alors donné à la cour du comte de Flandre eut un éclat incomparable, tant par le nombre et la valeur des personnages qui y parurent, que par l'immense multitude qui s'y réunit de toutes parts.

Déjà des joutes nombreuses avaient eu lieu et le spectacle touchait à sa fin, lorsqu'un incident singulier vint dramatiser la fête d'une manière tout à fait inattendue.

Le jeune duc de Bourgogne n'avait pas dédaigné de descendre lui-même dans l'arène, soit à cause de sa vigueur et de son habileté à ces sortes d'exercices, soit par suite de la complaisance courtoise de ses rivaux; il était sorti vainqueur de tous les assauts.

Selon l'usage, un héraut d'armes parcourut lentement la piste, en criant d'une voix éclatante : « S'il est encore un homme de guerre ou preux chevalier qui veuille rompre une lance avec Monseigneur le duc de Bourgogne, qu'il s'avance! »

Les acclamations enthousiastes du peuple et les applaudissements des nobles dames placées sur les estrades d'honneur annonçaient la fin de la fête, lorsqu'un chevalier qui n'avait pas lutté encore poussa son cheval au devant de celui du duc, fit au prince en passant le salut des armes et alla se placer à l'extrémité de l'amphitéâtre.

Un profond silence s'établit aussitôt et la joute recommença.

Le nouveau champion dont le heaume cachait les traits du visage portait un écu que personne ne connaissait, mais il était si richement orné de toute pièces et si fière-

ment campé sur son cheval de bataille qu'on ne songea même pas à lui demander s'il était chevalier, de lignage à se mesurer avec un prince du sang de France.

Le combat fut de courte durée. Au premier choc, le chevalier inconnu, atteint en pleine poitrine, parut fléchir. Il se cambra sur son cheval, releva sa lance qui avait frappé à faux, ramena son cheval, lui donna une carrière dans la piste et se reporta au galop vers le duc de Bourgogne que les spectateurs acclamaient frénétiquement.

Le choc fut terrible, et cette fois, le jeune prince, frappé à son tour, laissa échapper ses armes, vida les étriers et roula pesamment dans la poussière.

Ce fut le signal d'un tumulte indescriptible. Tandis que les assistants se précipitaient au secours de Philippe, le vainqueur s'avança vers la tribune où se trouvait la princesse Marguerite. Il s'arrêta, releva la visière de son casque, contempla un instant la jeune femme et se rapprochant encore, il lui jeta ces rapides paroles :

— Adieu, Madame pour jamais !

Puis il s'éloigna, se perdit dans la foule et disparut.

Marguerite de Flandre s'évanouit.

## III

Messire Guy d'Haucourt chevauchait en compagnie de puissants seigneurs, ses voisins et amis, les pairs du Cambrésis et de monseigneur Gérard d'Inville, évêque d'Arras.

Ils revenaient de Bruges où ils avaient assisté aux fêtes du mariage du duc de Bourgogne et de la comtesse héritière de Flandre.

La noble compagnie s'entretenait des incidents qui avaient signalé la fin du tournoi.

— C'est un mauvais présage, dit le sire de Prémont.

— Seigneur Watier, observa l'évêque, il n'y a ni bons ni mauvais présages que ceux qui se tirent des bonnes ou mauvaises qualités des gens. Le duc de Bourgogne, pour avoir été désarçonné, n'en est pas moins un bon et vigoureux chevalier.

— Sans doute, dit à son tour Enguerrand, seigneur de Montrécourt, bailli du Cambrésis. Mais quelle bonne lance que ce gaillard inconnu! D'où pouvait-il venir?

— Il porte de sable à six losanges d'argent, dit Guy d'Haucourt, à peu près comme toi, cousin d'Esnes.

— Le fait est que nos armes sont celles d'un ancêtre venu jadis de la Flandre maritime s'établir en Cambrésis. Et si le vainqueur du tournoi de Bruges est mon cousin, il pourrait bien être aussi le tien, cousin Guy, répondit en riant le seigneur d'Esnes.

Ce fut quelque temps après le voyage de messire Guy à Bruges que le berger d'Haucourt arriva dans le pays.

Il vécut longtemps, très longtemps. Les années qui passaient ne paraissaient pas laisser de traces sur sa personne et ne changeaient en rien ses habitudes.

Guy d'Haucourt, son maître et son protecteur, étant mort le treizième jour du mois de mai de l'an 1384 ; on trouva dans son testament l'étrange clause suivante :

« Je veulx et ordonne à mon féal et amé fil et hoir
» Jehan que il prenne en sa tutèle et protection le bergier
» d'Aucourt, et que il faice icelui traiter come je ai toudis
» faict moi-mesme, la mienne vie durante. Que nuls homs
» s'enquierre sçavoir sien nom et son païs, quar je le veulx

» preindre et garantir sur mienne honneur et conscience,
» comme honeste home et bon chrétien. »

Et le fils comme le père, respecta et fit respecter le berger d'Haucourt.

Toute la génération contemporaine de l'arrivée du berger dans le Cambrésis avait disparu, et celui-ci passait pour avoir au moins cent ans quand il mourut.

En apprenant qu'il était tombé malade, le vénérable prêtre qui desservait Longsart était accouru et s'était enfermé auprès de lui....

Dans une petite boîte de buis que le berger remit au prêtre et qu'il recommanda de n'ouvrir qu'après sa mort, on trouva une bague d'or enveloppée de mousse et, dans le fond, un morceau de parchemin sur lequel étaient écrits ces mots :

« Plaise à monseigneur le comte évesques de Cambrai
» faire appendre à l'autel Nostre-Dame ce gaige d'une
» amitié promise. Nostre-Seigneur Jésus-Christus doigne
» accorder pardon à Madame Marguerite et à Jehan de
» Roseelbeke, liquel, s'il eust été duc de Bourgogne, ne
» feust point mort bergier en Aucourt. »

L'évêque de Cambrai, ayant reçu cet étrange billet ainsi que l'anneau d'or qui l'accompagnait, fit transporter à Cambrai le corps du berger et le fit ensevelir honorablement dans l'enclos de l'abbaye de Saint-Aubert.

---

## 6. — A LA MARAUDE

Nous étions deux, l'un grand, l'autre petit. Il pouvait avoir treize ans ; j'en avais neuf. Mais chez moi comme chez cet autre, la valeur n'avait pas attendu le nombre des années.

Je dois à la vérité d'ajouter que nous n'avions de nos méfaits qu'une conscience confuse.

Bien que nous ayons accompli ensemble un nombre respectable d'escalades et de bris de clôture, nous n'éprouvions guère de remords.

Meilleurs étaient les abricots, et plus vite nous étions rassurés sur le crime de les avoir dérobés.

Ce n'étaient pas des abricots, mais, c'est égal, ils étaient joliment bons, les raisins du cousin Malaquin.

Tenez, il faut que je vous raconte ça. A soixante ans de date, je m'en souviens encore avec émotion.

Vous allez me traiter de vieux scélérat, peut-être. Repasser ainsi avec complaisance, dans sa mémoire, les crimes de sa jeunesse, ce n'est pas précisément vertueux. Mais que voulez-vous?

Que celui qui n'a pas été à la maraude me jette la première pierre.

*
* *

Je vois encore d'ici le pignon de la maison, percé sur le côté d'une seule fenêtre, bien bâti en briques et pierres de taille.

Un peu en retrait de la chaussée, il projetait fièrement sa silhouette dentelée, à la mode espagnole, au milieu des habitations voisines, plus basses et plus modestes.

Une porte cochère et une autre plus petite s'alignaient à côté, sous leurs cintres de pierre ornés de moulures et de volutes, et rattachaient la maison d'habitation aux dépendances de la ferme.

Mais c'était bien de volutes et de moulures qu'alors il s'agissait!

Justement il me fallait passer devant la maison du cousin pour aller ou faire semblant d'aller à l'école.

Quatre fois par jour, au moins, je m'arrêtais là pour contempler, non pas le pignon, ni même la vigne qui le tapissait, mais les grappes de raisin blanc, déjà vermeil et tout doré, qui y mûrissaient.

De temps en temps, comme pour stimuler encore ma convoitise, je voyais une échelle appliquée au mur. Sur l'échelle, le cousin Malaquin, le bonnet de coton bleu sur la tête et la serpette entre les dents, s'occupait à pincer les pousses gourmandes.

Gourmand, je l'étais bien aussi, mais ma violente envie d'aller aux raisins était combattue par la crainte d'être pincé moi-même.

Il fallait donc me contenter de crier en passant :

— Bonjour, cousin!

Le vieux bonhomme me répondait à peine et sans détourner la tête, ce qui me vexait quelque peu.

Un jour, je m'aperçus que le nombre des grappes avait diminué. La récolte était commencée.

— Encore quelques jours, murmurai-je tout haut en m'éloignant, il n'y en aura plus.

* * *

Je pensais être seul mais je ne l'étais pas.

Sans compter le diable qui sans doute me tentait et

les raisins qui m'obsédaient absolument, Julien, mon grand camarade, mon complice, était là. Il m'avait entendu.

Au lieu d'aller à l'école, nous prîmes le chemin du bois où nous fîmes à loisir le plan d'une grande et périlleuse expédition.

Toutes les difficultés du monde se rencontraient dans notre projet.

La rue était la plus fréquentée du village. Pour ne pas risquer d'être surpris il fallait attendre la nuit close. Or ma mère avait l'habitude de me faire coucher de bonne heure. Si je ne rentrais pas, on me chercherait; si j'allais me coucher, comment sortir?

Je savais en outre que le cousin Malaquin, étant riche, avare et tout rhumatisé, dormait peu. De plus, son lit était précisément dans la chambre sur la rue, et il avait toujours son fusil sous la main. De la fenêtre, il pouvait nous canarder à bout portant.

Pour comble de malheur, le garde-champêtre demeurait tout à côté. A la vérité ce n'était pas un ennemi bien redoutable : nous l'avions, en effet, vaincu en bien des rencontres.

Toutefois il fallait compter avec lui.

*
* *

Je récitai ce soir-là mes prières avec plus de bonne volonté que jamais.

Quand je fus dans mon petit lit, auprès d'un plus jeune frère qui dormait déjà depuis quelque temps, je fis le guet.

Notre chambre, contiguë à celle de nos parents, était au rez-de-chaussée. Elle avait une fenêtre donnant sur le jardin, lequel n'était enclos que d'une mauvaise haie.

Lorsque je n'entendis plus d'autre bruit dans la maison que le ronflement de tous ses habitants endormis, je me levai.

Ma toilette fut bientôt faite, je vous assure. Ma culotte, mes sabots et mon petit bonnet noir, voilà tout.

La fenêtre gémit un peu en s'ouvrant et en se refermant derrière moi, mais personne ne se réveilla.

Azor grogna dans sa niche.

— Paix! lui dis-je tout bas ; c'est moi.

Il se tut.

Bientôt je fus au rendez-vous.

* * *

Le cousin Malaquin venait de souffler sa chandelle.

Nous l'entendîmes distinctement dire à Louison, sa vieille et peu tendre moitié :

— Il faudra que je cueille demain le restant de nos raisins, car les rats nous les mangent.

— Oui les rats, de gros rats! dit Julien en riant aux éclats.

— Tais-toi, lui dis-je, tu vas nous faire prendre !

La cousine Louison prononça quelques paroles d'un ton bourru, et tout rentra dans le silence.

Julien s'était muni de deux gros bâtons de fagot, dont je ne devinai pas tout d'abord l'emploi et de deux fortes cordes.

Il m'attira près de la porte de la maison du garde et, me faisant tenir horizontalement l'un des deux bâtons, à la hauteur du loquet, il l'y attacha fortement.

Nous fîmes la même opération à l'entrée de la petite porte de la ferme.

Puis nous commençâmes la cueillette.

Sans échelle? me direz-vous.

Sans échelle.

Julien me prenant sur ses épaules, me fit monter le premier.

Une saillie du mur, les branches les plus fortes, jusqu'aux clous qui retenaient la vigne, tout nous servit à l'escalader.

Disons aussi que nous n'étions pas bien lourds et que la peur d'être surpris nous donnait des ailes.

Quand nous eûmes rempli de grappes de raisin tout l'espace qui pouvait s'étendre entre nos chemises et nos poitrines respectives, nous songeâmes à descendre, ce qui était bien plus compliqué et plus difficile que de monter.

Julien s'en tira fort bien.

Pour moi, moins expérimenté, arrivé à quelques pieds du sol je perdis l'équilibre et je tombai lourdement.

*
* *

Au bruit que je fis, les chiens du cousin se mirent à donner fortement.

Le vieux toutou du garde s'unit au concert, et bientôt tous les mâtins du village aboyèrent à qui mieux mieux.

— T'es-tu fais mal? dit Julien.

— Non.

— Eh bien! alors, filons, car il en est temps.

Il était temps, en effet. Déjà le père Larose, ce digne gardien de la sûreté publique, secouait sa porte barricadée, sans parvenir à l'ouvrir.

Le garçon de cour du cousin tirait de son côté sur le bâton de fagot et poussait d'effroyables jurons.

Nous étions bien loin quand la fenêtre s'ouvrit et quand le père Malaquin tira dans les ténèbres les deux coups de son fusil de chasse.

En ce moment nous entendîmes des pas précipités devant nous.

— Nous voilà pris entre deux feux, dit Julien. Descends dans le fossé, couche-toi et laisse-moi faire.

J'obéis.

Mon camarade s'étendit tout de son long au milieu du chemin, juste au moment où le coureur nocturne arrivait sur lui.

D'un léger mouvement de son pied entre les jambes de notre homme, Julien vous l'envoya tomber huit ou dix pas plus loin. Puis il se mit à imiter en revenant vers moi, les aboiements d'un chien affolé.

— Sale bête! dit l'autre en se relevant, et il continua sa route sans courir.

Il rencontra bientôt le garde, qui s'était enfin avisé de sortir par la fenêtre, et nous l'entendîmes raconter qu'il venait d'être culbuté et mordu par un chien de contrebandier.

Cela nous fit rire de bon cœur.

— Mais les voleurs, dit le père Larose, ne les avez-vous pas rencontrés? Ils se sont certainement enfuis par le chemin d'où vous venez.

— Je n'ai vu personne.

— Nous sommes sauvés, dit Julien. Ils vont aller nous chercher par en bas.

*
* *

Tandis que le garde rebroussait chemin et s'en allait avec son nouveau compagnon et les gens de la ferme battre le village et la campagne voisine, nous avisâmes un chariot vide, au bord de la route, et nous y étant commodément installés, bien à l'abri du vent et des

curieux, nous y fîmes le plus délicieux repas de raisins qui se soit fait au monde, de mémoire de renard.

Le lendemain, quand on trouva les reliefs de notre festin, on fut convaincu qu'une bande de dix maraudeurs, au moins, s'était abattue sur les raisins du cousin Malaquin.

Je rentrai au gîte sans encombre, un peu gêné toutefois par la digestion, ce qui me valut, à mon réveil, une dose de vermifuge, que ma bonne maman jugea nécessaire de me faire prendre et que j'acceptai sans mot dire, n'osant révéler la vraie cause de mon indisposition.

Il me sembla que le cousin, quand je passai auprès de lui, en me rendant à l'école, me regardait d'un air soupçonneux.

Je ne laissai point pour cela de lui dire honnêtement bonjour, comme de coutume.

Il ne me répondit pas; mais cette fois, j'avoue que je n'en fus pas fâché.

---

## 7. — L'ABBÉ DESFLEURS

Il y a des noms mal portés. Que de blonds s'appellent Lebrun et que de Lebeau sont affreux !

Mais il y en a, en revanche, qui sont fatidiques.

Du jour où l'abbé Desfleurs entra au séminaire, on reconnut en lui la vocation de botaniste.

Quand nous disons la vocation, notre terme n'est pas

assez fort. Desfleurs était déjà, à cette époque, un savant véritable.

Tout enfant, il herborisait.

La Providence avait placé son berceau dans un pays charmant, à la campagne, sur la lisière d'un grand bois, entouré de plaines cultivées, des plus fertiles.

Ses parents passaient leur vie dans les champs, et Pierre ne se faisait pas faute de les y accompagner.

Quelques mois d'école, durant l'hiver, avaient suffi à l'enfant pour apprendre tout ce que le maître pouvait lui enseigner.

Tous les soirs, quand la famille était rentrée au gîte, tandis que les autres se reposaient, Pierre lisait tout ce qui lui tombait sous la main.

Disons tout de suite que ce n'était jamais rien de suspect, car le foyer était des plus honnêtes et l'enfant craignait Dieu.

Un *Almanach du Jardinier*, que le curé de l'endroit avait donné à son père, révéla à Pierre son propre génie. Quelques notions générales de botanique qu'il y trouva lui donnèrent assez de connaissances théoriques pour classer les faits dans sa mémoire, et, dès ce jour, il fit de grands et rapides progrès.

A neuf ans, Pierre était collectionneur.

*
* *

L'abbé Desfleurs ne ressemble pas aux autres hommes. Sur lui, la vanité n'a point d'empire. Sa soutane ne tombe pas en plis harmonieux sur ses pieds. Elle n'est pas vieille, sans doute, mais déjà la pluie et la poussière ont marqué sur elle leur passage désastreux. L'abbé ne semble pas

s'en apercevoir. Sa mise, à la rigueur, est décente encore, et cela lui suffit.

Ne parlons pas de son chapeau, car, au demeurant, ce n'est pas un chapeau, mais tour à tour un parasol ou un parapluie. Il a même plus d'une fois servi de panier. Les larges bords du feutre ramenés dans la main ont fait du chapeau renversé un abri tutélaire à des fleurs chétives ou à des siliques délicates. Pendant ce temps-là, le visage de l'abbé brunissait au soleil. Mais que lui importe la couleur de son teint? L'abbé n'est pas sensible à la vanité.

*
* *

La collection s'accroît tous les jours. Bientôt l'herbier sera complet; il est énorme déjà. Les volumes ventrus, sanglés de ganse rouge, s'empilent sur les volumes et montrent, sur des étiquettes blanches, des noms étranges formés de grec et de latin.

L'abbé Desfleurs n'est plus un inconnu. Malgré lui, presque à son insu, une gloire discrète est venue le chercher. La presse a parlé de lui. On l'a pris jadis pour quelque rodeur ou quelque espion déguisé. Maintenant, il n'y a plus de surprise. A dix lieues à la ronde, quand les paysans le rencontrent errant le long des talus, dans les ravins ou sous les bois, ils le saluent avec respect sans le déranger, et ils se disent entre eux en le regardant s'éloigner, toujours furetant :

— C'est le curé Desfleurs ; il est fort savant : il a eu le prix au concours.

Mais l'infatigable botaniste n'est pas content. Il manque quelque chose à son bonheur.

Quoi donc? Des rentes? une belle cure?

Fi de tout cela!

L'abbé Desfleurs cherche un spécimen de l'*asplenium adianthum nigrum*. Cette plante doit exister dans le pays qu'il explore. La nature du sol, le climat, la flore ambiante, tout le prouve. Mais il ne l'a pas trouvée encore.

Il cherche.

Il cherche si bien qu'il en oublie le dîner. Depuis de longues heures, il marche, il marche lentement, demi-courbé, interrogeant les ruines et les murs humides, où il sait que se plaît le végétal en question.

*
* *

— Maman? maman! vite, vite! Louis est tombé dans le puits! Vite, vite!

Ainsi se lamentait un jeune garçon qui était venu rôder, avec son jeune frère, près d'un puits abandonné dans une ancienne briqueterie.

Louis, en se penchant pour voir le fond, avait perdu l'équilibre.

Aux cris qu'elle entendit, la mère, qui travaillait non loin de là, accourut. Des hommes occupés dans les champs du voisinage accoururent de leur côté.

L'abbé Desfleurs cherchait, toujours en vain, l'*asplenium adianthum nigrum*.

Quelque absorbé qu'il fût par ses recherches, il en fut cependant distrait par les lamentations de la pauvre mère et par les appels réitérés des spectateurs du drame qui se passait à quelques pas.

L'abbé accourut à son tour.

Le treuil existait encore au-dessus de l'orifice. Une corde, qui peut-être n'avait pas servi depuis des années, y était enroulée.

L'un disait :

— Je suis trop lourd pour m'y risquer.

L'autre :

— Je ne suis pas assez libre de mes mouvements.

Un autre :

— La corde ne vaut rien ; elle cassera. Il n'y a rien à faire.

La mère infortunée voulait se précipiter ; mais son fils se cramponnait à elle et paralysait ses mouvements.

L'abbé Desfleurs ne dit rien. Saisissant vivement la corde, il l'examina un instant ; puis, ayant fait un lacs à son extrémité, il y plaça le pied, saisit la corde des mains et, se penchant au-dessus de l'orifice, dit ces simples mots :

— Descendez-moi... lentement !

Il y eut quelques instants d'attente et d'angoisse mortelle.

La corde ne cassa point, et l'enfant n'était pas mort encore.

L'abbé le saisit d'une main, le plaça dans son bras et cria :

— Remontez !

Quand on eut pris le pauvre petit vivant, mais inanimé, la mère en le voyant, le crut mort et tomba évanouie. Cela redoubla la terreur et l'embarras des assistants.

Cependant, l'abbé Desfleurs ne se hâtait pas de sortir du puits.

— Tenez bien ! avait-il crié dès qu'on l'eut débarrassé de son précieux fardeau.

Soudain, comme s'il eût subitement perdu la raison, il poussa une exclamation de surprise et de joie :

— Le voilà ! je l'ai trouvé ! Dieu soit béni !

Et l'abbé reparut au jour, un peu mouillé, mais radieux.

On crut qu'il voulait parler de l'enfant qu'il venait de sauver au péril de sa vie.

Pas du tout. Le botaniste n'avait pas perdu de vue, même en cet instant, ses préoccupations ordinaires. Dans une fente de la maçonnerie, sur le bord du puits en ruine, il venait d'apercevoir l'*asplenium adianthum nigrum*.

Il cueillit la plante avec soin et, après s'être assuré que la mère et l'enfant se portaient bien, il s'éloigna silencieux.

---

## 8. — LA CROIX DE L'*AMEN*

### I

C'était un saint évêque que Liébert, de Cambrai :

Quand le peuple le voyait passer dans les rues de la ville, se rendant à Saint-Sépulcre, son oratoire favori, il s'agenouillait volontiers pour recevoir sa bénédiction.

On racontait de Liébert mille traits touchants qui révélaient sa piété, sa charité, son dévouement pour le troupeau confié à ses soins.

Chacun savait en quelle haute estime Liébert était tenu par l'empereur d'Allemagne Henri, par le roi de France Philippe et par le Souverain Pontife ; on connaissait l'amitié qui l'unissait à son métropolitain, l'archevêque de Reims ; on se souvenait qu'un comte de Flandre était venu, à la

tête d'une armée, pour le défendre contre son turbulent vassal, Hugues d'Oisy ; on n'avait pas oublié que l'évêque avait eu la sainte audace de se faire porter, étant malade, dans la tente d'un autre comte de Flandre, campé sous les murs de Cambrai, de l'excommunier publiquement et de le forcer ainsi à lever le siège de la ville et à évacuer le Cambrésis.

Et l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer le contraste que présentait, avec tant de puissance et tant de mérites, l'extérieur humble et pauvre du saint prélat.

Car il n'était pas rare de rencontrer Liébert, entouré de quelques prêtres, allant nu-pieds, la nuit prier sur les tombeaux.

Lorsque les jours de fête il pontifiait solennellement dans sa cathédrale, revêtu de superbes ornements, on pensait à la haire qu'il portait toujours pour affliger sa chair et la réduire en servitude, au pain d'orge trempé d'eau dont il faisait sa nourriture, afin de pouvoir donner davantage aux pauvres, et l'on disait avec raison : l'évêque Liébert est un saint.

Les Cambrésiens ne voyaient pas sans fierté la gloire s'attacher au nom du pieux pontife qui avait à leurs yeux un mérite de plus, celui d'être un enfant de Cambrai.

Liébert avait été d'abord écolâtre, puis archidiacre et prévôt de l'église de Cambrai. Toute sa vie s'était écoulée au milieu de ses concitoyens et il avait pour sa ville natale une vive affection.

Cet attachement ne fit que s'accroître quand Liébert fut élevé à la dignité épiscopale, et il se traduisit par d'innombrables bienfaits.

Ce fut saint Liébert qui fonda l'abbaye de Saint-Sépulcre. Il dota richement celle de Sainte-Croix et

embellit la plupart des églises de la ville. Son épiscopat qui dura vingt-cinq ans (1051-1076) fut l'un des plus féconds et des plus heureux dont l'histoire de Cambrai fasse mention.

## II

Quel est ce bruit de pas et ce murmure de psalmodie qui troublent le silence de la nuit?

C'est la nuit sainte, la nuit des douleurs du Fils de Dieu, la nuit du Jeudi au Vendredi Saint.

L'évêque Liébert, couvert d'un vêtement de pénitence, s'avance au milieu de ses clercs, alternant avec eux à mi-voix la récitation des psaumes. Ses pieds nus foulent la terre encore glacée et se meurtrissent aux pierres du chemin.

De temps en temps, le pieux cortège s'arrête devant une croix de carrefour ou pénètre dans l'un des nombreux cimetières de la ville.

Le pèlerinage nocturne touche à sa fin. L'évêque est à genoux au seuil du cimetière Saint-Nicolas qui entoure l'église de ce nom, à quelques pas de Saint-Sépulcre.

Sa prière s'est prolongée là plus encore que dans les précédentes stations. C'est avec des soupirs et des larmes que le saint pontife achève de réciter les formules liturgiques.

Dieu voulut-il consacrer par un miracle l'édification que saint Liébert donnait à tout son entourage et attester combien sa piété lui était agréable ?

Toujours est-il qu' « après avoir recommandé à Dieu » les âmes desquelles les corps gisaient en ce lieu, disant : » *Animæ omnium fidelium requiescant in pace*, fut ouy

» en l'air intelligiblement cette voix : *Amen*, de quoy ceux
» de sa compagnie furent fort émerveillez, mais il leur
» pria de ne le point révéler, auquel lieu fut depuis
» dressée une grande croix qu'on a appelée la croix de
» l'*Amen*.

Cette croix, dont la vieille chronique rapporte ainsi l'origine, était grande et belle et d'autant plus vénérée à Cambrai qu'elle rappelait le souvenir du saint évêque.

## III

— Sot, sot, sot d'Anneux !

» Sot, sot, sot d'Anneux ! »

Ainsi chantaient en dansant autour d'un petit vieux mendiant, tout contrefait, des gamins d'un gros et turbulent village des environs de Cambrai.

— *Amen, amen !* disait l'infortuné en tâchant de rompre le cercle que ses petits bourreaux formaient autour de lui.

— Sot, sot, sot d'Anneux !

— *Amen, amen !*

Et les coups pleuvaient sur le pauvre fou qui répétait en pleurant l'unique mot qu'on l'entendît jamais prononcer : *Amen, amen !*

C'était en 1830. Depuis de très longues années, le sot d'Anneux parcourait les villages du Cambrésis, mendiant son pain, en butte aux persécutions des enfants, objet de pitié pour les personnes raisonnables.

La révolution, qui venait d'éclater à Paris, avait eu un contre-coup jusque dans les campagnes les plus reculées. On sentait dans l'air passer un souffle de désordre et de cruauté. La délation, les attaques contre les personnes

furent pour un temps heureusement court, remises en honneur, et rappelèrent le souvenir des horreurs de 1793. Les enfants eux-mêmes paraisaient se ressentir de l'état général des esprits et leurs jeux, devenus plus bruyants, étaient empreints d'un caractère de sauvage indépendance ou même parfois de réelle férocité.

Le sot d'Anneux fut une des victimes de ce temps troublé.

Affaibli par l'âge et les privations, sans défense aucune, tout meurtri de coups, il tomba enfin, en redisant encore son mot fatidique :

— *Amen, amen !*

Les enfants effrayés avaient pris la fuite.

Quelques personnes charitables relevèrent le malheureux mendiant, le transportèrent dans une maison, et, comme il respirait encore, appelèrent auprès de lui, à tout hasard, le prêtre de la paroisse.

Mais le prêtre ne put arracher au pauvre agonisant d'autre mot que celui qu'il répétait sans cesse. Le sot d'Anneux mourut en disant :

— *Amen !*

On sut depuis qu'il n'avait pas toujours été fou, mais que dans sa jeunesse, à l'époque terrible, il s'était signalé par son impiété et avait pris part aux meurtres et aux destructions sacrilèges des révolutionnaires.

Sa démence et son étrange manie l'avaient saisi au moment où, la hache à la main, il frappait le premier coup pour abattre la croix de l'*Amen* de monseigneur Saint Liébert.

---

## 9. — LE VOYAGE DE M. BRIDELLE

— Ça, c'est un peu fort, M. Bridelle ! Friser la cinquantaine, après avoir frisé plusieurs générations de fashionables, s'être acquis de jolies rentes, passer à juste titre d'ailleurs, pour un homme d'esprit, et n'avoir jamais voyagé, même en Belgique !

C'est vraiment par trop fort !

Tels étaient les propos que le père Bridelle entendait tous les soirs au café *Narcisse* dont il était un des plus vieux et des plus fidèles habitués.

Le fait est que l'honnête perruquier avait passé toute sa vie à Cambrai.

A part une excursion hebdomadaire sur les bords du canal de Saint-Quentin, tout son horizon se bornait à la rue des Carmes où se trouvait sa boutique.

Le père Bridelle appartenait à la classe des sédentaires.

Il avait pourtant un garçon coiffeur, lequel n'était pas plus bête qu'un autre, ainsi que l'avouait le patron lui-même. Mais celui-ci tenait tellement à satisfaire ses clients qu'il s'astreignait à une étroite résidence, bien persuadé, toute modestie mise à part, que personne au monde ne savait tenir un rasoir ou des ciseaux plus dextrement que lui.

Du reste le maître coiffeur de la rue des Carmes avait une réputation, sinon européenne, du moins internationale.

C'était chez lui que s'adressaient notamment la plupart des négociants belges que leurs affaires amenaient à

Cambrai. Bridelle leur taillait les cheveux ou la barbe avec un soin tout particulier.

S'il agissait de la sorte, ce n'était pas uniquement parce que les voyageurs d'Outre-Quiévrain le payaient bien. C'était aussi par une sorte de sympathie politique pour les sujets du roi Léopold.

Le père Bridelle était un de ces bons bourgeois de 1830 pour lesquels les institutions parlementaires et le système représentatif constituaient un idéal sacré.

Il se souvenait avec orgueil qu'il avait fait partie de la garde nationale.

L'empire l'avait désarmé. Il se vengeait à sa manière et faisait au gouvernement une prudente opposition en professant tout haut la plus vive admiration pour la Belgique.

Mais il devait en convenir : ces Belges qu'il aimait tant, il ne les avait jamais vus.... chez eux.

Les quolibets que M. Bridelle essuyait à ce sujet au café *Narcisse* ne tardèrent pas à porter leurs fruits.

Un beau matin, la modeste maison, d'ordinaire si paisible et si bien rangée, se trouva sens dessus dessous.

Toutes les armoires étaient ouvertes.

Sur le parquet gisaient pêle-mêle : couvertures, riflards, sacs de voyage et cartons de chapeau.

La vieille bonne ne savait où donner de la tête.

Le garçon coiffeur l'aidait de son mieux à serrer dans les malles, vêtements de rechange, linge de jour et de nuit, chemises de flanelle et bonnets de coton.

Accoudé, l'air soucieux, sur un coin de la table entre une bouteille de vieux Sauterne et un fromage de Maroilles, Bridelle s'efforçait de manger un morceau. Mais l'appétit faisait défaut.

Bientôt on entendit dans la rue le roulement d'une lourde voiture.

— L'omnibus, cria le cocher en entrant.

Le père Bridelle se leva.

Il était visiblement ému, mais il faisait ce qu'il pouvait pour garder bonne contenance.

Les bagages ayant été hissés sur l'impériale, il dit au revoir à ses serviteurs attendris et monta en voiture.

Dix minutes après, le vieux coiffeur faisait son entrée dans la salle des Pas-Perdus de la gare du Nord.

Les amis, les habitués du café *Narcisse* l'y avaient précédé. Chacun d'eux voulait lui serrer la main au moment du départ et lui souhaiter bon voyage.

M. Bridelle fut singulièrement touché de cette démarche. Il remercia ses amis avec effusion, leur promit de leur raconter, à son retour, les péripéties de son excursion, et, le train ayant été signalé, prit place dans un compartiment où il se trouva seul, mais qu'il encombra littéralement de ses multiples colis.

Le train se mit en marche.

M. Bridelle se pencha à la portière, envoya un suprême salut d'adieu à ses amis, et laissa s'échapper, quand il fut seul, deux grosses larmes d'attendrissement qu'il retenait depuis longtemps.

M. Bridelle était parti.

*
* *

Anvers! Antwerpen!

Les incidents du voyage ne valent guère la peine d'être racontés.

Il y eut bien quelques ennuis, quelques contre-temps.

Il fallut changer de train plusieurs fois, ce qui n'était

guère commode, vu la quantité de bagages que le père Bridelle traînait à sa suite. Mais enfin, avec l'aide de plusieurs employés complaisants, il en sortit.

A certains moments des voyageurs venaient complèter le compartiment, de sorte que le malheureux coiffeur réduit à ne plus disposer que d'une seule place, était obligé de tenir sur les genoux, sous lui, derrière lui, contre lui, une quantité de paquets de toutes dimensions et de toute nature.

De la banquette dont le dessous était encombré, au filet qui débordait, ce n'était qu'un amoncellement de sacs et de cartons du milieu desquels émergeait la tête inquiète du pauvre voyageur.

On eût dit un gardien du mont-de-piété, assis à son bureau un jour de grande affluence.

A Bruxelles, où M. Bridelle ne devait pas s'arrêter pour le moment, mais seulement changer de train, il se trompa de route.

Heureusement la ligne qu'il suivait par erreur et qui l'eût conduit à Namur, offrait des trains très rapprochés. Il descendit à la première station et, après avoir attendu une heure, il put revenir sur ses pas.

Bref, il était déjà tard, et l'heure de dîner était venue depuis longtemps quand M. Bridelle arriva à Anvers.

Les commissionnaires et les cochers de fiacre, en l'apercevant, chargé comme il était de tant d'objets divers, se précipitèrent sur lui pour le soulager. Ce fut un véritable assaut.

Le malheureux voyageur dut livrer une bataille en règle pour se dérober à l'empressement de tous et pour pouvoir s'abandonner exclusivement aux bons soins du premier venu.

M. Bridelle ayant faim dit à l'individu qui était resté maître de sa personne de le conduire dans un hôtel quelconque où l'on pût dîner au plus tôt.

Quelques instants après, son guide l'arrêtait devant un restaurant d'assez bonne mine sur la façade duquel on lisait en plusieurs langues l'inscription suivante :

VANDEPAEPESTRAET, *restaurateur*.

M. Bridelle n'eut garde d'entrer dans la maison sans y avoir jeté au préalable un coup d'œil inquisiteur.

Tout lui parut propre et confortable.

L'hôtesse, une grosse flamande d'un âge très mur, allait et venait fort affairée, mais toujours souriante. Son embonpoint qui, dans toute autre profession, aurait pu être disgracieux, semblait une enseigne vivante pour l'établissement.

Les chalands ne déplurent pas non plus à M. Bridelle. Ils appartenaient à cette classe bourgeoise dont il faisait lui-même partie et dans laquelle on rencontre toujours bonne et honnête compagnie.

M. Bridelle entra.

On s'empressa autour de lui, on lui enleva tout son fourniment de campagne, on le conduisit au premier étage à une chambre qui lui plut beaucoup et où il prit le temps de se débarbouiller un peu; enfin on lui servit un plantureux et succulent beefsteack, ce qui acheva de le rendre heureux.

*
* *

Le jardin zoologique d'Anvers est l'une des plus remarquables curiosités de cette ville, dit le guide des voyageurs en Belgique.

C'est le plus beau de l'Europe.

M. Bridelle ayant encore quelques bonnes heures de l'après-dînée devant lui, résolut d'aller tout d'abord visiter cette merveille.

Nous n'essayerons pas de décrire son enthousiasme à la vue de tant d'animaux et d'objets curieux.

Tout l'arrêtait, aussi bien les roitelets minuscules et exotiques que les éléphants et les chameaux monstrueux.

Chaque cage, chaque galerie l'intéressait au plus haut point. Il ne les quittait l'une après l'autre qu'à regret et souvent il revenait sur ses pas pour admirer encore.

Il fallut qu'on l'avertit qu'on allait fermer les portes, lorsque l'heure de la sortie fut venue.

M. Bridelle ne quitta le jardin zoologique qu'en se promettant bien d'y revenir.

Après cette longue visite, se sentant fatigué, il se contenta de faire une courte promenade le long des quais de l'Escaut et rentra de bonne heure à son hôtel.

A dix heures, tandis que l'active et joyeuse cité d'Anvers commençait seulement à prendre ses bruyants ébats. M. Bridelle s'endormit du sommeil du juste.

*
* *

M. Bridelle avait conscience de ne point rêver.

Cependant il se passait autour de lui des choses fort étranges.

Il ne se trouvait pas couché dans le beau lit de palissandre de la maison Vandepaepestraët où pourtant il se souvenait bien s'être allongé naguère.

Il était étendu sur le dos, en plein air, au milieu d'une allée du jardin zoologique d'Anvers.

Ses pieds et ses mains étaient comme cloués au sol par des poids énormes qui les accablaient.

Une sorte de cravate froide et humide lui serrait la gorge et l'empêchait de crier.

Il se sentait en même temps piqué par tout le corps, comme si d'innombrables sangsues lui eussent sucé le sang des pieds à la tête.

Tout cela se passait dans cette obscurité à peu près complète des nuits d'été qui mêlent aux ténèbres tout juste assez de clarté pour donner aux objets des formes confuses et fantastiques.

Le malheureux M. Bridelle souffrait cruellement.

Sa position était d'autant plus pénible qu'il était réduit à une complète immobilité par ses mystérieux ennemis.

Peu à peu cependant le jour commença à poindre. Bientôt on put distinguer un peu les choses.

Bridelle fut glacé d'épouvante quand il reconnut que sur chacun de ses membres un des géants du jardin avait posé le pied. L'hippopotame, le rhinocéros, le bison et l'ours brun étaient là, le regardant en silence comme attendant un signal pour le mettre en pièces.

Les aigles voraces, les vautours hideux, les cigognes, les flamants, les ibis, tous les oiseaux de proie aux serres cruelles, au bec crochu, tous les échassiers mangeurs de chair et buveurs de sang étaient rangés en foule autour de lui.

Tour à tour, comme par suite de quelque convention infernale, chacun s'approchait du patient, le piquait de l'ongle ou du bec et s'abreuvait de quelques gouttes de son sang.

M. Bridelle sentait ses forces défaillir.

La mort, la plus triste de toutes les morts, lui était donc destinée !

M. Bridelle en cet instant de suprême angoisse, tourna sa pensée vers le ciel et pria Dieu d'avoir pitié de son âme.

Dans un effort désespéré qu'il fit pour tenter de se dégager de tant d'étreintes, l'infortuné coiffeur réussit à pencher assez la tête pour reconnaître ce qui le serrait à la gorge.

Horreur ! c'était le grand serpent boa alligator !

M. Bridelle comprit que tout était perdu et il s'évanouit.

*
* *

Quand M. Bridelle se réveilla, il faisait grand jour.

Chose bizarre, bien qu'il eût dormi toute la nuit sans interruption, il ne se sentait pas reposé.

Bientôt sa mémoire lui rappela l'affreux cauchemar dont il sortait.

Comme s'il y avait eu quelque chose de réel dans son aventure, il éprouvait des démangeaisons par tout le corps.

Son visage même n'en était pas exempt.

M. Bridelle courut à la glace. Il était méconnaissable.

Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, se voyaient à peine, tant l'enflure de toute la face était grande. Le nez et les oreilles, morceaux de choix, paraît-il, pour les punaises, n'avaient pas été épargnés.

Les bras, les jambes, tout le corps enfin était couvert de pustules.

Le pauvre M. Bridelle se serait pris lui-même pour un autre, s'il n'avait eu une notion si exacte de son identité.

Il fallut bien se rendre à l'évidence.

De tels ravages n'avaient pu être commis par des cousins.

Si c'eût été le fait des cousins, M. Bridelle n'aurait rien dit. Cet insecte, quoique fort incommode, fréquente les bonnes maisons.

Mais des punaises! De sales, d'immondes punaises! Être venu à Anvers, en Belgique; y être venu pour la première fois, y être venu lui, Bridelle, l'homme propre, l'homme soigneux, l'homme avisé par excellence; oui, être venu si loin pour être...

De quel front oserait-il sortir ainsi fait?

Comment reparaître au café *Narcisse ?*

D'un autre côté, impossible de séjourner plus longtemps dans ce repaire, dans ce taudis, dans ce bouge infect.

Peu s'en fallut que M. Bridelle n'abjurât du même coup toutes ses croyances politiques et toutes ses sympathies pour la Belgique.

Il eut pourtant la sagesse de ne pas imputer à tous ce qui n'était peut-être que le fait d'un seul. Il se contenta de maudire le restaurateur Vandepaepestraet.

Mais par exemple, il le fit de la bonne façon, Rarement hôtelier tenant des pensionnaires dans ses bois de lit entendit une telle avalanche d'injures.

M^me^ Vandepaepestraet elle-même ne fut pas épargnée. Ce fut la première fois de sa vie que M. Bridelle manqua de respect à une dame.

Comme l'hôtesse essayait d'arrondir en cœur sa bouche lippue et lui disait avec un sourire :

— Quand vous plaira, men her !

Le farouche perruquier ne put s'empêcher de la traiter de « vieille vache. »

Sur ce mot peu galant, il s'en alla, rechargé de tous ses colis, tout droit à la gare.

M. Bridelle se gratta tout le long de la route et ne put se résigner à descendre nulle part.

Il en avait assez.

Rentré à Cambrai, il fit dire à ses amis qu'il avait attrapé la rougeole et qu'il ne recevrait personne de huit jours au moins.

Quand il reparut au café *Narcisse* ce fut en vain qu'on voulut lui faire raconter son voyage. Il ne confia ses malheurs qu'à un seul homme. Encore me défendit-il d'en parler avant qu'il fût mort et enterré.

Il n'y a pas bien longtemps encore que le père Bridelle a passé de vie à trépas, laissant la réputation du plus honnête perruquier du monde et du plus grand ennemi que les punaises aient jamais rencontré.

---

## 10. — SŒUR LUDIVINE

« L'école des filles est laïcisée. »

Cette nouvelle répandue dans le village y jette la consternation.

— Eh quoi? se disent les braves gens, les chères Sœurs, que tout le monde aime et respecte, qui nous ont rendu tant de services, qui sont si dévouées, si capables et si modestes, il faudra les voir partir!

» Mais comment cela se fait-il? Personne d'entre nous n'a demandé ce changement.

» Si nous faisions une pétition à M. le Préfet? »

La pétition fut rédigée et se couvrit de signatures. On l'envoya à la préfecture, mais on ne reçut aucune réponse.

Un matin, l'inspecteur primaire entra dans la classe de sœur Ludivine.

— Ma chère Sœur, dit-il un peu ému, l'administration académique regrette sincèrement la mesure qui vous atteint, vous et vos compagnes. Nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de votre zèle, de votre intelligence et de votre docilité. Je vous exprime officiellement les remerciements de l'Académie. Vos remplaçantes arriveront demain matin.

Sœur Ludivine ne répondit rien. Elle éprouvait une si grande douleur qu'il lui eût été impossible d'articuler une syllabe.

L'inspecteur, sans ajouter aucune parole, sortit précipitamment, comme un homme qui vient de faire un mauvais coup.

Vers la fin de la classe, le maire de la commune entra à son tour.

Sœur Ludivine s'était remise à la besogne, voulant faire son devoir jusqu'au bout.

— Chère Sœur, dit le magistrat municipal, je viens vous dire avec quelle peine nous nous voyons à la veille de vous perdre, vous et vos auxiliaires dévouées. Il y a plus de trente ans que vous dirigez notre école de filles, et jamais nous n'avons eu à nous plaindre de vous. Votre enseignement était supérieur, votre influence sur les enfants aussi profonde que salutaire. Vous trouviez encore le temps de visiter nos pauvres et nos malades. Non, jamais, ma chère Sœur, les générations que vous avez élevées ne perdront votre souvenir.

» Je regrette de vous annoncer que l'habitation et les locaux scolaires doivent être libres dès ce soir. »

— Très bien, monsieur le Maire, dit simplement la pauvre religieuse, plus morte que vive ; ils le seront.

Le maire se retira.

L'après-midi, sœur Ludivine faisait encore l'école, comme s'il ne se fût passé rien d'extraordinaire.

On frappa à la porte. Sœur Ludivine vint ouvrir. C'était monsieur le Curé de la paroisse.

Il n'entra pas : on sait que la loi interdit au prêtre l'accès de l'école dans notre beau et libre pays de France.

— Chère sœur Ludivine, dit-il, j'apprends que c'est aujourd'hui le jour de votre sacrifice. Que Dieu vous donne la patience et la résignation.

» Je viens vous offrir l'hospitalité pour cette nuit, car on prétend que l'on vous oblige à déloger dès ce soir.

— Merci, monsieur le Curé, de votre charité. Nous irons vous dire adieu tout à l'heure. Mais comme notre déménagement peut se faire très vite, vu le peu de meubles et de hardes que nous possédons, nous préférons prendre le train du soir et arriver dès demain matin à notre maison-mère. Nous ne voulons pas que notre présence donne aucun embarras aux personnes qui doivent nous remplacer.

Les choses se passèrent, en effet, comme sœur Ludivine l'avait dit.

La classe du soir terminée, les bonnes Sœurs se mirent à l'œuvre, Une partie de leur pauvre mobilier appartenait à la commune ; elles eurent soin d'en dresser un rigoureux inventaire qu'elles firent tenir à qui de droit. Le reste, emballé dans quelques caisses ou formant plusieurs gros paquets, fut bientôt chargé sur une petite voiture et prit le chemin du village voisin où se trouvait la station.

Les Sœurs devaient se rendre à pied au chemin de fer.

En passant, elles firent trois visites : la première au maire de la commune, qu'elles eurent le courage de remercier de sa constante sollicitude envers elles ; la seconde au curé, à qui elles exprimèrent, à plus juste titre, leur reconnaissance et leurs regrets ; la troisième, enfin, à l'église, où elles prièrent longtemps.

Quand elles sortirent, les personnes qui avaient pu être prévenues de ce qui se passait et qui se trouvaient là réunies en assez grand nombre, virent qu'elles avaient toutes pleuré.

En vain, les pauvres saintes filles s'efforçaient de sourire ; il était visible qu'elles étaient accablées de douleur. De temps en temps, des larmes tombaient de leurs yeux et des sanglots soulevaient leurs poitrines. La foule silencieuse pleurait en les suivant.

Aucune petite fille de l'école ne paraissait dans les rues : sœur Ludivine leur avait défendu de *venir voir*.

On accompagna ainsi les Sœurs expulsées jusqu'au bout du village. Pas un cri, pas un mot, dans tout ce peuple en larmes. On eût dit un convoi funèbre.

Déjà âgée et affaiblie par le long exercice de ses pénibles fonctions, frappée jusqu'au plus profond de son cœur par ce coup soudain, sœur Ludivine se sentit défaillir. Elle marchait néanmoins, priant Dieu de soutenir ses forces jusqu'au bout, mais sentant que peu à peu elle perdait conscience d'elle-même et de ce qui se passait autour d'elle.

Tout à coup elle s'arrêta, étendit les bras comme pour se retenir, et tomba lourdement sur le chemin.

Ses Sœurs, les femmes qui les suivaient, les hommes eux-mêmes, mêlés à la foule, se précipitèrent à son secours. Tout fut inutile.

Sœur Ludivine était morte.

Transporté d'abord à la maison la plus proche, son corps ne put même pas rentrer dans l'habitation que les Sœurs venaient de quitter un instant auparavant.

Tous les corps de métier l'avaient déjà envahie et

travaillaient à la rendre moins indigne de leurs nouvelles locataires.

Celles-ci arrivèrent à point nommé le lendemain. Elles s'installèrent au milieu des plâtras et des pots à colle dans le pauvre logis des Sœurs, non sans faire, dès lors, leurs réserves sur le droit qu'elles avaient à une demeure plus convenable.

On fit à sœur Ludivine des funérailles telles que les rois n'en ont pas toujours, dans lesquelles tous les assistants pleuraient.

Ces assistants, c'était le village tout entier. Je me trompe : il y manquait les enfants de l'école des filles, Mademoiselle ayant déclaré que l'école était neutre, et que par conséquent ni les enfants ni les institutrices ne devaient assister à une cérémonie ayant un caractère religieux confessionnel.

Quant au maire et au conseil municipal, ils figurèrent en corps à l'enterrement de sœur Ludivine. Ils accordèrent à sa dépouille mortelle un carré de terre dans le cimetière, et firent graver sur une modeste pierre ces simples mots :

SŒUR LUDIVINE

1830-1890

C'est devant cette tombe, éloquente dans sa simplicité, que vont réfléchir et se lamenter tous les magistrats municipaux et les contribuables du village, quand ils se sentent par trop écrasés sous les charges de leur nouveau budget de l'instruction publique.

---

## 11. — LE REVENANT

### OU LA MAISON MAUDITE DU MARAIS DES OIES

Il existait jadis à Rieux, au bord du marais des Oies, une vieille maison qu'on laissait tomber en ruine parce que personne ne voulait aller l'habiter. On l'appelait la Maison maudite. Voici un récit véridique qui se rattache à cette chaumière aujourd'hui disparue.

Un vieux garçon, riche et avare, qui y demeurait seul venait de mourir. C'était un soir d'hiver. Le vent du nord soufflait avec rage autour du foyer où, pour la première fois peut-être, flambait un grand feu de bois; deux bonnes vieilles veillaient. Après tout, on ne pouvait laisser ainsi le cadavre du pauvre homme passer la nuit tout seul. Il est vrai que Jacques Bombard (ainsi s'appelait le défunt), avait été bien dur aux malheureux et à lui-même, et le diable, sans doute, avait attendu au sortir de ce monde, son âme, toute noire d'avarice, pour l'emporter en enfer.

Ainsi parlait à sa compagne la moins médisante des deux vieilles.

Moitié par charité, moitié par intérêt, elles avaient l'habitude d'aller soigner les malades désespérés ou veiller les gens passés de vie à trépas.

Elles causèrent longtemps de celui dont la dépouille mortelle gisait dans un angle, sur un lit misérable, entre deux cierges. Le logis, outre cette funèbre circonstance, n'était guère agréable à visiter.

Des haillons sordides, appendus çà et là à des meubles

boîteux, faiblement éclairés par les cierges mortuaires, envoyaient sur les murs des ombres fantastiques.

Malgré leur habitude de se trouver en des lieux peu réjouissants, nos deux commères n'étaient pas tout à fait rassurées ; elles eurent recours, pour se donner du cœur, à une gourde, compagne ordinaire de leurs lugubres veilles, et qui contenait une eau-de-vie capable d'emporter des palais moins exercés.

Mais plus elles multipliaient les gorgées qui réconfortent, plus elles perdaient leur assurance ordinaire, et, dans leur imagination troublée, elles croyaient entendre, sans oser se l'avouer l'une à l'autre, dans les longs mugissements du vent, tantôt les appels stridents de l'enfer irrité, et tantôt les plaintes lamentables d'une âme damnée.

— Tant le vieux Bombard avait été dur aux malheureux !

Dans leur effroi, les pauvres femmes blotties sous le manteau de la cheminée n'osaient même plus regarder le mort.

Soudain, elles crurent entendre un léger bruit suivi d'un profond soupir.

Instinctivement, elles tournèrent la tête ; un cri d'horreur leur échappa à toutes deux : le mort s'était retourné dans son lit !

Plus mortes que vives, elles essayèrent de se lever.

Impossible. Leurs membres étaient paralysés par la frayeur.

Elles voulurent pousser un cri.

Leur voix était étranglée dans la gorge.

Cloués sur leurs chaises, elles reprirent cependant peu à peu contenance ; le mort ne bougeait plus.

Elles s'approchèrent; le cadavre était froid et rigide.

Le vieil avare était mort et bien mort.

Comment s'était-il retourné?

Elles se rassirent, et, la fatigue aidant, malgré leur grande frayeur, elles sommeillèrent un peu.

Tout à coup, un vacarme affreux les réveilla.

Les cierges étaient éteints, et à la lueur vacillante et sinistre du brasier, les malheureuses virent le mort assis sur son séant, qui les regardait avec des yeux d'une fixité et d'un éclat épouvantables.

Elles s'évanouirent.

Quand elles revinrent à elles, le feu aussi était éteint.

Dans la chambre mortuaire, on ne distinguait aucun objet; au dehors, le vent soufflait avec une fureur nouvelle.

Que faire? La plus hardie des deux osa risquer un pas vers le lit du mort, l'autre la suivit. Leur épouvante redoubla quand elles constatèrent que le lit était vide. Elles sortirent à tâtons, malgré la nuit et le froid, pour aller donner l'éveil aux voisins.

Mais à peine franchissaient-elles le seuil de la maison, que deux grands diables cornus et tout noirs, les saisirent à la gorge. Elle ne purent même pas pousser un cri.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, bâillonnées et garrottées étroitement, elles étaient emportées par les suppôts des enfers, à travers la nuit, avec une rapidité vertigineuse et dans une direction inconnue. Plus on avançait, plus il semblait aux malheureuses femmes que tout sentait le souffre autour d'elles.

A l'horizon, des lueurs phosphorescentes commençaient à paraître. Pour sûr, elles allaient rejoindre leur mort

fugitif dans le royaume de Satan. Et tout en se vouant à la miséricorde de Dieu, les deux infortunées ne pouvaient s'empêcher de se rappeler tant et tant de péchés commis dans leur jeunesse, par pensées, par actions et par omissions.

Mais plus on avançait, plus les grands diables noirs couraient vite.

Soudain, tous deux, s'étant fait un signe, d'un geste brusque, ils culbutèrent leur fardeau et disparurent.

Les deux pauvres vieilles étaient plongées l'une et l'autre jusqu'au cou dans un grand tas de neige.

Elles y seraient mortes de froid et de peur, si des passants, au petit jour, ne les avaient entendues gémir lamentablement.

On ne leur ôtera jamais de l'esprit que le diable en personne a emporté, sous leurs yeux, le vieux Bombard en enfer, et que deux de ses lieutenants étaient en train de les y porter elles-mêmes, quand heureusement un bon *meâ culpâ* qu'elles avaient fait, les avait forcés en route de lâcher prise.

L'enlèvement du cadavre fit grand bruit dans la contrée, et aucune enquête ne put révéler ce qu'il était devenu, jusqu'au jour où la fonte des neiges étant arrivée, on le retrouva entièrement dépouillé au bord d'un fossé.

Trois malfaiteurs au courant des habitudes de Jacques Bombard, sachant qu'il était mort et par qui son corps était gardé, avaient eu l'audace de pénétrer chez lui. Ils s'étaient blottis en attendant l'occasion favorable, sous le grabat qui lui servait de lit, et comme le corps était encore couvert de ses vêtements, ils l'avaient tranquillement tourné et retourné pour le fouiller, puis surpris par

l'attitude des deux vieilles, qui menaçaient de sortir, ils avaient emporté le défunt, et les deux vieilles ensuite, et la maison étant devenue libre, ils avaient achevé, durant la nuit d'emporter le butin.

---

## 12. — LÉGENDE DE VAUCELLES

### I

L'abondance n'avait pas toujours régné dans l'antique et opulente abbaye de Vaucelles.

Il fut un temps où, par suite des mauvaises récoltes et des pillages des gens de guerre, la nombreuse communauté se trouva réduite à manquer même du nécessaire.

Et c'était pitié vraiment de voir les moines errer, pâles et défaits par la faim, le long des cloîtres ou dans les allées des jardins et des bois.

Le Révérend Père Abbé ne manquait pas, dans ces douloureuses circonstances, de rappeler ses religieux à la ferveur et à l'austérité de la primitive observance.

Peut-être Dieu voulait-il punir un commencement de tiédeur et de relâchement par le retranchement de la prospérité temporelle.

Les moines et les frères convers multiplaient alors et prolongeaient longtemps leurs prières dans la belle église que Vilars d'Honnecourt venait de leur construire et dont la richesse et l'élégance contrastaient avec la pénurie actuelle du couvent.

Mais si tous souffraient de la disette, et si chacun

demandait à Dieu de la faire cesser, il n'y avait personne qui en fût plus attristé que frère Jérôme.

Bien qu'il eût été jusque-là un religieux accompli, plein de foi en Dieu et de charité pour ses frères, il éprouvait une sorte de ressentiment à l'égard de la Providence « qui laissait ainsi ses enfants dans le besoin. » Et comme il se rendait, de même que les autres, à l'église, frère Jérôme ne pouvait qu'à peine plier les genoux ou remuer les lèvres pour prier.

Au lieu de s'ouvrir à son confesseur de la tentation à laquelle il était sujet, le pauvre moine se renfermait dans une muette et profonde mélancolie.

Les autres religieux s'apercevaient bien de son chagrin, mais ils se disaient que cela n'était que trop naturel, frère Jérôme étant l'argentier et le procurateur du couvent en détresse.

## II

Frère Jérôme était l'argentier du couvent.

Hélas ! il y avait beaux jours que sa charge était devenue presque absolument honorifique, et qu'au lieu d'écus et de ducats, le pauvre argentier ne logeait plus, comme on disait déjà de ce temps-là, que le diable en sa bourse.

Il ne logeait plus que le diable en sa bourse, et plût au Ciel que frère Jérôme ne l'eût pas également admis dans son cœur !

Il arrive toujours malheur à ceux qui, étant affligés de grandes peines ou tentations, renoncent à prier Dieu.

Une nuit que frère Jérôme était étendu tout habillé sur sa couchette, cherchant en vain le sommeil, il sentit tout à coup, dans l'obscurité une main qui touchait la sienne.

Il se mit sur son séant et se frotta les yeux, sans pour cela rien apercevoir auprès de lui. Aucun bruit insolite ne frappait son oreille, et l'on n'entendait dans les cellules voisines que la respiration des autres moines qui dormaient paisiblement.

Frère Jérôme s'étendit sur son lit, pensant avoir fait un rêve. Soudain le même frôlement se reproduisit une première, puis une seconde fois.

Frère Jérôme sauta à terre, mais il ne songea même pas à faire le signe de la croix.

Un personnage invisible le saisit alors par les bras et, le poussant devant lui, il le fit sortir du dortoir.

Frère Jérôme, épouvanté, ne put prononcer aucune parole.

Il comprit cependant que son guide l'entraînait vers les grands souterrains où jadis, dans des temps meilleurs, on enserrait les trésors de Vaucelles.

## III

Quel ne fut pas l'étonnement de frère Jérôme quand, arrivé dans ces sombres galeries, où l'on voyait à peine pour se guider en plein jour, ils les trouva éclairées d'une lumière mystérieuse?

La porte s'était ouverte d'elle-même, et dès l'entrée de frère Jérôme dans le souterrain son guide avait disparu.

Une activité prodigieuse régnait dans ces lieux hier encore vides et inhabités. Une foule innombrable d'hommes et de femmes allaient et venaient, portant des fardeaux de toutes sortes et entassant des richesses sans nombre dans les réserves du couvent.

Des hommes robustes chargés de sacs énormes de blé, d'orge ou d'avoine affluaient de toutes parts autour des auges avides depuis si longtemps et les remplissaient bord à bord.

Des femmes jeunes et alertes apportaient des seaux remplis de lait fumant que d'autres battaient aussitôt pour en faire des montagnes de beurre.

De temps à autre un religieux que frère Jérôme ne put reconnaître, mais qui portait l'habit de l'Ordre, passait à travers les groupes de travailleurs, les encourageant de la voix et du geste.

Enfin, du fond des galeries, s'avançait par intervalles, avec un bruit étrange, un lourd chariot traîné par deux chevaux superbes et conduits par un frère qui ressemblait, trait pour trait, à l'argentier de Vaucelles, frère Jérôme.

Arrivés devant les grands coffres où d'ordinaire on enfermait les fonds de l'abbaye, les chevaux s'arrêtaient et l'argentier, armé d'une pelle, jetait dans les caisses béantes des monceaux d'or et d'argent.

Frère Jérôme, qui avait conscience d'être pourtant bien éveillé, n'en pouvait croire ses yeux.

Mais il n'y avait pas à en douter : l'abondance était rentrée à Vaucelles, et cette abondance était telle que jamais ni frère Jérôme ni aucun autre procurateur n'en avaient vu de semblable.

Le pauvre religieux éprouva un mouvement de joie indicible.

On a deviné sans doute que l'amour de l'or et des biens de la terre avait séduit et endurci son cœur.

Frère Jérôme ne pensa pas à remercier Dieu de tant de bienfaits.

Il voulut faire un pas en avant pour voir de plus près toutes ces merveilles : aussitôt les visions s'évanouirent, une obscurité profonde régna dans les galeries et frère Jérôme regagna à tâtons sa cellule pour achever d'y passer une nuit sans sommeil.

Le lendemain il ne trouva ni un grain de blé ni un double de plus dans les souterrains de Vaucelles.

## IV

Frère Jérôme n'avait pourtant pas rêvé.

La nuit suivante il fut de nouveau conduit, bien éveillé, dans les caves.

Mais un autre spectacle l'attendait.

Ces sombres lieux où il avait vu naguère tant de trésors assemblés n'étaient remplis que d'ordures et d'animaux immondes.

Un jour blafard et sinistre lui permit de distinguer des crapauds énormes, des chauves-souris géantes et des araignées noires, aux yeux de feu, qui le long des murs humides attendaient leur proie.

Frère Jérôme eut un frémissement d'horreur.

Soudain, près de lui, un petit homme qui parut sortir de dessous terre se dressa.

Le pauvre frère le contempla un instant.

Le nain avait au front deux bosses qui auraient donné à réfléchir à tout autre que frère Jérôme, et peut-être lui-même s'aperçut-il qu'il sentait le soufre.

Mais il avait perdu l'habitude de se méfier des tentations et de porter dans le danger son cœur vers Dieu.

— Veux-tu revoir, frère, les belles choses qu'hier on t'a montrées?

— Je ne tiens pas à les revoir, si ce n'est qu'un vain fantôme, reprit l'argentier de Vaucelles.

— Veux-tu les revoir et les posséder?

— Sans doute. Mais est-il en ton pouvoir?...

— Signe ceci, frère, et tu le sauras.

Et ce disant, le petit homme cornu tendait à frère Jérôme un morceau de parchemin et une plume.

Le frère ne lut même pas ce qui était écrit sur le papier : il signa.

## V

A partir de ce moment une richesse prodigieuse vint fondre, à la lettre, sur l'abbaye.

Jamais on n'avait vu d'aussi belles récoltes sur les terres de Vaucelles.

Jamais des donations aussi généreuses n'avaient été faites en faveur du monastère.

Il fallut bâtir des granges fantastiques et des greniers immenses. Quant aux trésors que frère Jérôme entassait dans les souterrains, on n'en connaissait pas même approximativement la valeur. Ce qu'on savait, c'était que l'argentier était sur les dents, tant la besogne était rude, et qu'il passait une bonne partie de ses nuits dans les sombres lieux où se trouvaient les coffres de l'abbaye.

Il n'était pas jusqu'au sol des terres occupées par les moines qui ne parût avoir changé de nature. Tout venait en abondance sur des terrains naguère incultes ou peu productifs.

Les saisons elles-mêmes semblaient prendre un cours nouveau, et pendant des années et des années il régna

à Vaucelles et dans les environs un printemps presque perpétuel.

Ce fut au point que frère Jérôme eut l'idée de planter des vignes sur les coteaux crayeux de Crévecœur, et bientôt l'on fit à Vaucelles du vin qui ne le cédait en rien à celui que récoltaient les frères du même Ordre dans la célèbre abbaye de Cîteaux en Bourgogne.

Tant de prospérité succédant à une si profonde détresse ne laissait pas que d'étonner tout le monde.

Les populations voisines croyaient fermement que le diable y était pour quelque chose. Et cela ne pouvait faire aucun doute pour ceux qui, passant la nuit sous les murs de Vaucelles, entendaient sous terre le roulement des chariots de l'enfer qui venaient, chargés d'or, se déverser sans cesse dans les caisses de frère Jérôme.

On avait vu distinctement des femmes, vêtues de costumes bizarres, aller et venir autour du couvent et, sans que les murs épais et les portes fermées leurs fissent obstacle, pénétrer dans la tour Bat-le-Burre et y disparaître, pour aller se livrer dans les galeries souterraines à la fabrication d'un beurre et d'un fromage dignes d'être vendus au poids de l'or.

Les supérieurs du frère Jérôme, et particulièrement les visiteurs de l'Ordre de Cîteaux qui, de temps à autre, passaient à Vaucelles, n'étaient pas sans inquiétude sur l'origine de tant de richesses.

Le moindre péril qu'ils redoutaient était de voir l'opulence corrompre l'esprit et le cœur des religieux et leur faire oublier la sainteté de leur vocation.

Aussi fut-il enjoint au Père Abbé de multiplier les aumônes envers les pauvres, de donner des subsides aux

seigneurs de la contrée qui allaient à la croisade et de bâtir des églises jusque dans les hameaux.

Mais plus frère Jérôme déboursait, plus l'or abondait entre ses mains.

Cependant le malheureux frère n'avait pas recouvré la faculté de prier Dieu. Il allait sombre et triste toujours, malgré l'heureux état des affaires du couvent, et les vieux religieux, en le voyant passer, secouaient la tête d'un air qui voulait dire : le frère Jérôme est en péril de son âme.

Toutes les choses humaines, et surtout les grandes prospérités, ont une fin.

Un jour que frère Jérôme était descendu, comme de coutume, aux souterrains, on ne le vit pas remonter.

En vain le chercha-t-on de toutes parts : personne ne sut jamais ce qu'il était devenu.

Mais on constata, avec grand effroi, qu'à la place où se trouvait le trésor confié à ses soins, un trou béant et sans fond s'était ouvert.

Dans cette sorte de puits que l'on peut voir encore de nos jours parmi les ruines de Vaucelles, on voyait couler une rivière souterraine, noire et empestée, que l'on n'hésita pas à reconnaître pour un des fleuves des régions infernales.

Avec frère Jérôme disparut l'excessive prospérité du monastère.

Son histoire, racontée d'âge en âge dans le Cambrésis, a le mérite de rappeler aux gens de bien que l'avarice est un grand péché et qu'il n'est pas bon dans la tentation de renoncer à prier Dieu.

---

## 13. — L'AVENTURE DE BAPTISTE ODOU

Nombre de gais chroniqueurs et de joyeux compères ont raconté l'histoire que je vais dire.

Mais ce n'est pas une raison pour que je ne la rapporte pas à mon tour. Au contraire, quand le sentier est battu, on a le pied bon.

*
* *

Il y avait une fois un ivrogne appelé Baptiste Odou, qui faisait les délices de la ville de Tourcoing où il demeurait, et, par contre, le tourment de sa femme, Chrysoline Duboquet.

Ce n'était pas un méchant homme que Baptiste Odou; bien loin de là. Quand il était à jeun, c'était la bonté même; et quand il avait bu, il était meilleur encore.

Peu d'ouvriers gagnaient autant que lui, quand il travaillait. Mais, par exemple, lorsqu'il était au cabaret, il éclipsait tous ses rivaux.

Non seulement il absorbait un nombre invraisemblable de pintes de bière ou de verres de genièvre, mais il avait l'esprit fait de telle sorte que plus il était ivre, plus il était divertissant.

Les bons mots, les réflexions bouffonnes ne tarissaient pas sur ses lèvres; aussi faisait-on cercle autour de lui.

En vain Chrysoline Duboquet, sa tendre épouse, avait tout mis en œuvre pour amener Baptiste à tenir une meilleure conduite. Le lendemain de la pluie, il promettait le beau temps, sauf à retomber dans son intempérance, à la première occasion.

Ce qui affligeait le plus cette pauvre madame Odou,

comme disait plaisamment Baptiste, ce n'était pas de voir les économies du ménage sacrifiées, ni même la réputation de la famille compromise. Comme elle était fort pieuse et craignant Dieu, le salut éternel de son mari, qu'elle aimait malgré ses torts, la préoccupait avant tout.

On racontait tout bas que dans son vif désir de convertir Baptiste, Chrysoline n'avait reculé devant aucun moyen, et qu'à diverses reprises, elle lui avait infligé elle-même de rudes et salutaires disciplines. Mais le malheureux prenait sous le fouet une attitude si humiliée, il faisait des contorsions si comiques et disait des mots si drôles, qu'il faisait tomber les armes des mains conjugales et changeait en éclats de rire les reproches les plus amers et les mieux mérités.

*
* *

Baptiste Odou avait fini par conquérir le droit de boire sans être inquiété, et il en usait largement.

C'est une loi de la vie morale sur cette terre que nous ne pouvons rester stationnaire ni dans le bien ni dans le mal. « Celui qui n'avance pas, recule, » dit l'Écriture.

Baptiste Odou en fit la triste expérience. Ne se sentant pas le courage de monter la côte abrupte et desséchée de la sobriété, il se laissa glisser peu à peu dans le hideux marécage de la gourmandise.

Un soir, des passants attardés le trouvèrent gisant ivre-mort dans le ruisseau.

Ils le reconnurent aisément et résolurent de s'amuser à ses dépens.

*
* *

Il y avait alors à Tourcoing un couvent de Pères Capucins, plus peuplé, disait-on, qu'édifiant.

On venait d'y envoyer un nouveau prieur, avec la mission de travailler à la réforme et de rétablir dans toute sa rigueur l'antique observance.

Le premier soin du zélé religieux avait été de remplacer par des hommes sûrs tous ceux qui remplissaient quelque fonction générale dans le monastère.

Portier, hôtelier, infirmier étaient donc, comme le prieur lui-même, investis depuis peu de leur charge, quand Baptiste Odou vint tomber non loin du couvent dans l'état où nous venons de le voir.

Les bons compagnons qui relevèrent Baptiste Odou, connaissant ces circonstances, conçurent le projet de l'introduire chez les Capucins.

La toilette du nouveau moine fut bientôt faite. On se procura facilement un vieux froc, une cagoule et un capuchon, dont on affubla l'ivrogne ; on lui rasa la tête ; on mit des sandales à ses pieds nus ; on le ceignit d'une corde à nœuds et d'un rosaire. Après cela, on le mit sur une civière et on se présenta à la porte du monastère.

La nuit était venue, et depuis plusieurs heures la sainte maison était entrée dans le grand silence, quand nos Tourquennois frappèrent à la porte.

*
* *

— Ce n'est pas possible, Frère. Avez-vous bien vu ?

— Je n'ai que trop vu, mon Révérend Père. Et c'est un vieux encore.

— Mon Jésus, miséricorde! Ceux qui devraient donner l'exemple de la régularité.... Et vous dites qu'il est ivre ?

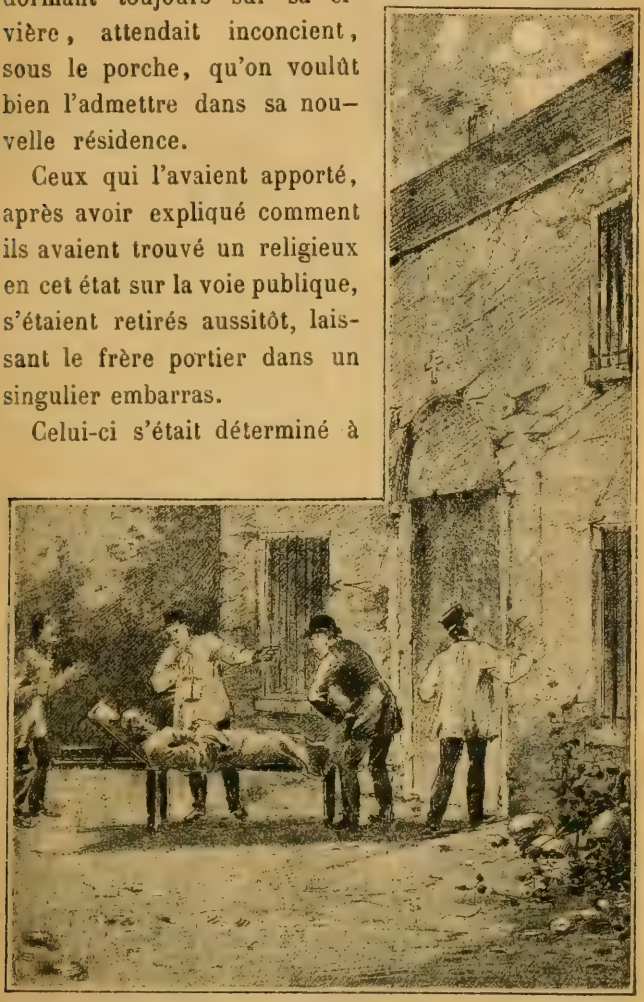
— Ivre-mort, mon Révérend Père.

— Seigneur, mon Dieu! Sainte bonne Vierge Marie, quel grand malheur! quel scandale!

Ainsi parlaient le père prieur et le frère portier du couvent des Capucins, tandis que Baptiste Odou, dormant toujours sur sa civière, attendait inconcient, sous le porche, qu'on voulût bien l'admettre dans sa nouvelle résidence.

Ceux qui l'avaient apporté, après avoir expliqué comment ils avaient trouvé un religieux en cet état sur la voie publique, s'étaient retirés aussitôt, laissant le frère portier dans un singulier embarras.

Celui-ci s'était déterminé à



aller réveiller son supérieur pour lui demander des ordres.

Le malheureux prieur continua encore quelques instants de pousser de profonds soupirs et d'invoquer à son aide Dieu et tous les saints du paradis. Les maux qu'il était chargé de guérir lui apparaissaient, dans ce seul fait, plus graves encore qu'il ne le croyait.

Le frère portier, après avoir quelque temps respecté la douleur et le silence de son supérieur, le rappela au côté pratique de la question, en lui demandant :

— Qu'en faut-il faire, mon révérend père?

— Ah! oui, qu'en faut-il faire? répondit le prieur au comble de l'anxiété. Puis, après une nouvelle pause :

— Allez, dit-il, réveiller le frère infirmier, et, avec son aide, portez le misérable sur un lit à l'infirmerie. Demain matin, quand il aura cuvé son vin, j'irai lui faire la semonce qu'il mérite.

Quelques instants après, Baptiste Odou, sans avoir fait de noviciat, dormait au rang des moines, au couvent des Capucins de Tourcoing.

*
* *

A la pointe du jour, le père prieur est auprès du grabat où le nouveau frère repose tout habillé.

Le prenant par le bras, il le secoue rudement.

Baptiste Odou se réveille péniblement. Plusieurs fois sa tête alourdie retombe sur sa couchette.

Sa langue empâtée tourne avec peine dans sa bouche, cherchant à humecter ses lèvres desséchées. Vingt fois il ouvre à demi et referme aussitôt les yeux. Il s'étire et bâille si fort qu'il risque de se désarticuler les mandibules et les bras. Enfin, il s'assied sur son séant et

regarde droit devant lui, sans rien voir, dans l'attitude d'un homme qui n'est éveillé qu'à moitié et qui va se rendormir encore.

Le prieur le tira de sa torpeur en le secouant de nouveau et en lui disant d'une voix courroucée :

— Malheureux ! qu'avez-vous fait ?

Baptiste, dans le trouble du réveil, se figure avoir affaire à son bourreau accoutumé.

— Ah ! cette pauvre madame Odou, dit-il en regardant le père prieur d'un œil attendri.

Celui-ci est dans une stupéfaction que l'on conçoit.

— Infortuné frère, dit-il, combien votre sort m'inspire d'horreur et de compassion ! Vous avez tant bu que vous n'êtes pas dégrisé encore, ou peut-être Dieu permet-il, pour votre châtiment, que vous perdiez la raison. Où donc êtes-vous allé vous enivrer ainsi ?

— Là-dessus, répond aussitôt Baptiste, il n'y a rien à me reprocher. J'ai été, comme d'habitude au *Vert-Galant*, au *Perroquet*, à *Saint-Arnould* et au *Coulon-Bleu*. Je suis ce que je suis, et jamais je ne bois que dans d'honnêtes maisons.

Le père prieur se convainct de plus en plus que son interlocuteur est devenu fou.

L'attitude du moine improvisé contribue singulièrement à lui en donner l'assurance.

En effet, bien que le jour fût à peine venu, Baptiste Odou n'avait pas tardé à s'apercevoir du singulier accoutrement dont il était revêtu. Il se tâtait des pieds à la tête de l'air le plus ahuri du monde ; il palpait la bure de sa robe d'emprunt ; il passait tour à tour la main sur ses larges manches ; il regardait ses pieds emprisonnés dans des chaussures étranges ; enfin, il prenait toutes les atti-

tudes d'un homme qui ne se reconnaît pas lui-même.

Le père prieur commença alors seulement à douter de l'authenticité de son capucin.

— Qui êtes-vous? dit-il brusquement.

— Écoutez, répondit Baptiste ; hier, j'aurais pu vous le dire; aujourd'hui, je n'en sais plus rien.

Et, ce disant, Baptiste Odou continuait le jeu de scène qui intriguait si fort le prieur.

— Qui êtes-vous? Comment vous appelez-vous?

— Je vous le dis, l'homme de Dieu. Hier, j'étais Baptiste Odou; mais aujourd'hui....

En parlant ainsi, Baptiste porta les deux mains à la tête, comme font volontiers certaines gens dans une grande perplexité.

Quel ne fut pas son effroi, en se trouvant complètement rasé.

Pendant que tout ceci se passait dans la salle d'infirmerie du couvent, quelques vieux moines et quelques jeunes Frères s'étaient arrêtés près de la porte entrebâillée et écoutaient la conversation.

Peu à peu, ils étaient entrés sans bruit, et ce fut devant un certain public que se dénoua le petit drame.

Baptiste Odou commençait à être saisi de terreur. De son côté, le père prieur s'irritait. Dans les coins de l'appartement, quelques anciens religieux chuchotaient et riaient sous cape.

— Enfin, dit le prieur, nous direz-vous, oui ou non, qui vous êtes?

— Mon père, répondit Baptiste tout tremblant, ayez la bonté, je vous prie, d'envoyer quelqu'un à la maison de Baptiste Odou, rue du Haze. Si par malheur il est là, je ne sais plus qui je suis.

On alla à l'adresse indiquée.

Cette pauvre Mme Odou avait passé la nuit dans des transes continuelles, en attendant son mari.

Elle apprit avec joie qu'il n'était pas mort et qu'il était en retraite chez les pères.

Baptiste Odou ne put sortir de la pieuse prison où on l'avait mis, sans son aveu, que quand ses cheveux furent repoussés. Cela exigea six grandes semaines, pendant lesquelles le pauvre homme, fort bien traité d'ailleurs par ses charitables hôtes, ne se plaignit jamais que d'une seule chose, à savoir : d'être obligé de boire de l'eau.

---

## 14. — RAOUL DE CAMBRAI

### I. La Spoliation (1).

Rois Loyeys fist le jor grant folaige
Qui son neveu toli son héritaige.
*Raoul de Cambrai*, X, 135.

Il y avait grande foule de seigneurs et de nobles dames à la cour du roi Louis, empereur de France.

Pour la première fois depuis la mort de son époux Raoul Taillefer, comte de Cambrai, madame Aalais, sœur du roi, était auprès de son frère, et l'on donnait fêtes et tournois en son honneur.

(1) Récits tirés de la chanson de geste, *Raoul de Cambrai*. Voir l'édition de ce roman par la société des Anciens Textes français. Paris, Firmin Didot, 1882.

Elle était accompagnée de son fils unique, enfant posthume du comte.

Bien qu'il fût à peine âgé de trois ans, le jeune héritier du comte de Cambrai s'annonçait comme devant avoir toutes les qualités et tous les défauts de son père.

Celui-ci avait été un chevalier loyal et brave, mais téméraire, fantasque et opiniâtre. Après avoir été investi par le roi Louis IV du fief envié du Cambrésis, en récompense de ses bons services; après avoir épousé la propre sœur du roi, il avait failli maintes fois perdre les bonnes grâces de son puissant suzerain.

Son humeur inquiète et batailleuse ne lui permettait pas de posséder en paix son comté. Il était continuellement en lutte avec les seigneurs du voisinage et, loin d'assurer la sécurité de l'empire dans la contrée où il régnait, ses provocations incessantes y attiraient fréquemment des incursions et des pillages.

Il périt, dans une rencontre, victime de son courage inconsidéré.

Sa veuve se retira dans le célèbre moustier Saint-Géry où bientôt elle mit au monde un fils, lequel, sitôt qu'il fut né, fut emporté par deux barons cambrésiens, nommés Thiébaut et Acelin, « droit à Beauvais où pour » lors était évêque messire Huon de Lavardin, son oncle. »

— Que le Seigneur Dieu qui est le souverain juge, dirent-ils, au prélat, garde et sauve l'évêque droiturier.

« De part no Dame Aalais au vis fier (1)...
» Que del lignage ne le veut eslongier... »

» Nous vous prions, seigneur évêque, de vouloir baptiser notre jeune prince. »

(1) Au fier visage.

L'évêque ne mit aucun retard à faire ce qu'on lui demandait. Il donna à l'enfant le nom de son père :

« Mist nom l'enfant : Raoult de Cambrésis. »

Le fils de Taillefer avait trois ans quand sa mère vint à la cour du roi son frère, Louis, empereur de France.

*
* *

Les barons, conseillers du roi, sont réunis auprès de lui.

— Sire, dit l'un, l'intérêt de votre couronne demande que le Cambrésis soit bien gardé. Or, il ne l'était guère du vivant de Taillefer.

— Et il n'y a pas à penser qu'il puisse être mieux défendu par une femme et un enfant, dit un autre.

— D'autant plus que madame Aalais regardait son défunt époux comme le plus irréprochable des chevaliers, et qu'elle n'avait jamais que des éloges à faire de sa conduite, ajoute un troisième.

Le roi, qui paraît en proie à une vive anxiété, écoute ces propos sans rien dire.

Soudain la porte s'ouvre et Giboin, comte du Maine, fait son entrée dans la salle.

— Sire, dit-il, du ton le plus impérieux, pourquoi tant délibérer? Vous m'avez donné votre parole royale de m'investir du premier fief qui deviendrait vacant. Or il y a trois ans passés que Raoul Taillefer est mort, et je suis encore à attendre l'accomplissement de votre promesse. Ma patience commence à se lasser.

Quelque habitués que fussent les barons français à user de peu d'égards envers le monarque, ces paroles hardies jetèrent l'étonnement et la stupeur au sein du conseil.

Il y eut un moment de pénible silence.

Le roi, surmontant la crainte et la colère qui se partageaient son âme, se leva d'un air presque indifférent et prononça d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée, ce simple mot :

— Je réfléchirai.

Et d'un geste, il congédia l'assemblée. Seul, Giboin le Manceau resta auprès de lui.

*
* *

— Vos alarmes, Madame, n'ont rien de fondé, disait à sa nièce l'évêque de Beauvais. Quelle raison le roi, votre frère, pourrait-il avoir de faire cette mauvaise action?

— Que d'attentats, seigneur évêque, ne se commet-il pas au monde, dont le mobile nous échappe?

— Mais le roi vous aime; il aime votre enfant. Naguère encore on le voyait vous prodiguer à tous deux les marques de la plus tendre affection.

— Sans doute, seigneur. Je n'ai même aucun motif de croire que ces démonstrations ne soient pas sincères. Mais je tremble que ces témoignages d'amitié ne soient le prélude de nos malheurs.

— Expliquez-vous complètement, Madame, vous êtes évidemment mieux renseignée que moi. Que se passe-t-il?

— Giboin le Manceau n'est-il pas à la cour?

— Il y est; il ne quitte jamais le roi.

— Eh bien! c'est lui que nous avons à redouter.

— Encore une fois, je ne vois pas.

— Écoutez, c'est une histoire encore secrète, mais terrible. Il y a quelque dix ans, celui qui plus tard devait être mon époux chevauchait dans la plaine aux côtés

du roi. Les autres barons, parmi lesquels se trouvait Giboin, suivaient à quelque distance.

» Au détour d'un chemin, l'escorte royale rencontra un chevalier qui, venant en sens inverse, refusa de se détourner. Raoul poussait déjà son cheval contre celui du manant et, l'épée à la main, s'apprêtait à le punir de son insolence, quand il aperçut sous son manteau les broderies d'or d'un vêtement sacré. Il reconnut aussitôt un prêtre qui portait sans doute à quelque malade le Corps de Notre-Seigneur. Aussitôt le comte s'écarta avec respect et laissa passer le cavalier.

» Giboin, qui avait vu de loin cette scène sans y rien comprendre, prononça à son adresse un mot injurieux. Puis il lança son cheval au galop, atteignit le pauvre cavalier et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le renversa et d'un grand coup d'épée lui fendit la tête.

» Raoul s'étant retourné vit ce qui se passait. Il en avertit le roi qui tourna bride avec son compagnon, et bientôt, devant le cadavre du malheureux prêtre, blâma hautement l'étourderie et la cruauté de Giboin. Après quoi il lui ordonna, à titre de réparation pour son homicide sacrilège, d'aller en grande hâte à l'abbaye la plus prochaine et d'en ramener quelques moines pour relever les Saintes-Espèces et ensevelir le corps du serviteur de Dieu.

» Giboin obéit sans mot dire, mais dès ce jour il garda contre Raoul un ressentiment implacable.

» Le roi défendit aux barons de parler de ce fait à qui que ce fût. Si je le connais, je le tiens de Raoul qui m'en a fait longtemps après la confidence et qui m'a défendu d'en parler jamais.

» Je ne vous le révèle aujourd'hui, seigneur évêque, que sous le seau du secret le plus inviolable, ne voulant pas manquer à la foi que j'ai jurée à mon époux, encore qu'il soit mort depuis bien longtemps. »

Dame Aalais s'arrêta dans cet endroit de son récit. Elle versait d'abondantes larmes. L'évêque de Beauvais, respectant sa douleur, la contemplait en silence.

— Mon fidèle Raoul, reprit-elle bientôt, m'exprimait souvent l'horreur que lui causait le Manceau. Il éprouvait même à son endroit une sorte de crainte telle qu'en inspirent les mauvais génies et les princes de l'enfer. Il avait le pressentiment qu'un jour, grâce à son astuce et à sa félonie, Giboin serait cause de sa mort, qu'il s'emparerait de son comté et ferait le malheur de sa femme et de l'enfant qu'il attendait.

« Pardonnez, sire évêque, les pleurs que je répands. Il me semble entendre encore la voix de son fidèle écuyer, quand il vint un jour m'annoncer la fatale nouvelle. Tandis qu'avec sa vaillance habituelle Raoul mettait en fuite les hommes d'armes de notre ennemi, le comte de Saint-Pol, un chevalier inconnu qui était venu se mêler aux rangs des nôtres, rejoignit dans la mêlée le comte de Cambrai, le frappa traîtreusement par derrière, le désarçonna, et d'un coup d'épée lui brisa la tête en criant :

» — Va donc chercher des moines pour t'ensevelir?

» Dans le désordre qui suivit la mort du comte son meurtrier disparut.

» Depuis ce temps, bien que Giboin le Manceau n'ait point été vu alors dans le pays, quelque chose me dit là que c'était lui qui exerçait sa vengeance.

» Je tremble que cet homme cruel ne pousse à bout

ses projets et ne réalise à la lettre les pressentiments de mon époux. »

*
* *

Comme dame Aalais achevait de prononcer ces paroles, le roi son frère entra.

L'évêque, en le voyant, se leva pour sortir.

— Demeurez, sire évêque, dit le roi en s'asseyant.

» Vos conseils peut-être nous seront utiles. Je viens entretenir madame d'une chose de la plus haute importance.

— Parlez, sire, j'écoute, dit Aalais.

Le roi commença alors un long discours, dans lequel il s'efforça de démontrer à sa sœur que tous ses intérêts se réunissaient pour la déterminer à ne pas rester dans le veuvage.

Il importait d'autre part à la sécurité du royaume que la terre et seigneurie de Cambrésis eussent à leur tête, au lieu d'une faible femme et d'un enfant, un baron d'une valeur éprouvée comme l'avait été Raoul.

La jeune femme était bien déterminée à ne pas se laisser ébranler dans sa résolution de garder fidèlement la mémoire de son époux. Elle ne s'appliqua pas toutefois à répondre aux arguments de son frère.

Elle se contenta de lui demander simplement sur qui il avait jeté les yeux pour succéder au comte Raoul et pour dépouiller son jeune fils, avec le consentement de sa mère.

Sur ce propos, le roi entra dans une grande colère, protesta qu'il ne s'agissait pas de priver le jeune prince de ses droits, que quand il aurait atteint l'âge de porter les armes, l'héritage de son père lui serait restitué, mais

qu'en attendant le comté de Cambrai serait tenu, de gré ou de force, par un preux chevalier auquel il l'avait promis : Giboin, comte du Maine.

Que si madame Aalais refusait de l'épouser, il n'y avait plus pour elle qu'un parti à prendre : celui d'entrer dans un couvent, de s'y faire oublier, et d'oublier elle-même sa grandeur passée.

En entendant ce langage, la dame de Cambrai se mit à pleurer.

Le roi, son frère, sans se laisser attendrir par ses larmes, ajouta :

— Oui ou non, consentez-vous à épouser le Manceau ?

— Giboin, répondit Aalais, jamais !

Le roi sortit, laissant l'évêque seul auprès de l'infortunée et courageuse princesse.

* * *

Huon de Lavardin, loin de blâmer la conduite de sa nièce, l'encouragea à persévérer, même au péril de sa vie, dans sa résolution.

Il fut convenu que ni l'un ni l'autre ne révéleraient jamais la cause principale de l'aversion que Giboin inspirait à Aalais. Mais l'évêque de Beauvais promit d'user de tout son crédit pour détourner le malheur qui menaçait la femme et le fils de son neveu, puis il se retira à son tour.

En ce moment, la nourrice du jeune comte l'amena auprès de sa mère.

L'enfant, qui était plus grand et plus robuste que ne le sont d'ordinaire ceux de son âge, avait aussi déjà quelque raison et quelque perspicacité. Il vit bien que sa mère venait de pleurer.

— Mère, qu'as-tu ? Pourquoi tes beaux yeux pleins de larmes ?

— Mon fils, je pleure pour toi.

— Mère, je suis sage aujourd'hui. Demande à nourrice, je n'ai rien brisé. Ne pleure plus.

Ce disant, l'enfant de ses mains mignonnes caressait tendrement le visage de sa mère et lui souriait avec amour.

Mais la vue de son fils ne faisait que redoubler la peine d'Aalais.

Triste et mécontent de son peu de succès, le jeune enfant pleura bientôt et finit par s'irriter.

— Mère, dis-moi ; c'est le méchant qui a tué mon père, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il veut te tuer aussi ? Ah ! quand je serai grand, je le tuerai, moi, celui qui fait pleurer maman.

En parlant ainsi le petit bonhomme allait et venait dans l'appartement, les poings crispés par la colère, les yeux ardents et les traits du visage bouleversés. On reconnaissait déjà dans l'héritier de Raoul Taillefer la bouillante valeur de son père.

* * *

Tandis qu'avait lieu cette scène touchante, le Manceau était en tête à tête avec le roi.

Que se passa-t-il entre eux ? Il est facile de le deviner. Le monarque qui, au fond, aimait et estimait sa sœur, aurait voulu la sauver. Mais le pouvoir royal était encore si précaire et les grands vassaux si insolents, que presque toujours, en pareil cas, le roi devait subir la loi qu'on lui dictait.

Ce fut ce qui arriva cette fois encore.

En vain l'évêque de Beauvais interposa son autorité morale; en vain il fit appel aux idées de justice et de charité chrétiennes, tout fut inutile.

La veuve de Raoul Taillefer ne coucha pas ce soir-là au palais. Emmenée sous bonne escorte vers une destination inconnue, elle fut enfermée dans un cloître où l'on eut d'ailleurs pour elle tous les égards que demandaient son rang et ses malheurs.

Quant à son fils, séparé dès lors de sa mère, il fut envoyé par le roi, son oncle, au comte d'Abbeville, en compagnie d'un jeune enfant de son âge qui devait être élevé avec lui, et qui devait être connu plus tard sous le nom de Bernier, le bâtard de Ribémont.

## II. Tournois et batailles.

Quand XV ans ot R. de Cambrezis,
A grant merveille fu cortois et gentis.
*Raoul de Cambrai*, XVII, 371-2.

Le roi Louis arme chevalier son neveu, Raoul de Cambrai.

Il lui donne une épée, un heaume et toute une armure enlevée jadis par Roland à un prince sarrasin.

L'or et les pierreries enrichissent ses armes, œuvre de Galand, le géant forgeron.

Raoul saisit l'écu et l'épieu de guerre, il monte à cheval et caracole devant le roi et les gens de France.

Les gens de France, ravis de sa bonne grâce, disent: « Quel bel enfant »! Et d'autres ajoutent tout bas : Gare à celui qui détient la terre de son père! »

Le roi Louis fait son neveu Raoul sénéchal de France et baron de Ponthieu.

Mais Raoul malgré ces honneurs, ne peut oublier que le Manceau règne dans Cambrai, tandis que sa mère pleure captive au moustier Saint-Géry.

*
* *

Raoul est arrivé des premiers au noble rendez-vous du roi et des barons de France, dans la plaine de Saint-Denis.

Il est entré dans la chapelle où il a mêlé sa voix à celle des moines qui chantent gloire au saint et louange à Dieu.

Il sort et remonte à cheval, car il vient d'entendre la trompe éclatante qui annonce l'ouverture du tournoi.

Auprès de Raoul, dont les armes attirent tous les regards, chevauche son écuyer, Bernier de Ribémont. Celui-ci, âgé seulement d'un an de plus que son maître, semble son frère, tant les deux jeunes gens se ressemblent de visage et s'aiment de cœur.

Tels s'avancent de l'autre côté de l'arène, sur deux coursiers entièrement semblables et sous les mêmes armures, les deux fils jumeaux du marquis Ernaut de Douai.

La joute commence et bientôt s'anime plus que de raison. Des lances se brisent, des hauberts s'entr'ouvent, le sang coule.

Les vieux chevaliers, spectateurs de la mêlée ardente, branlent la tête en signe d'inquiétude ; les dames poussent des cris d'effroi tandis que les destriers hennissent et que les hérauts d'armes font retentir les airs de devises guerrières, d'appels provocateurs ou de chants de victoire.

BIBLIOTHECA

Bientôt les fils d'Ernaut rencontrent Raoul et la lutte s'engage.

Bernier, qui n'est point chevalier encore, se retire à l'écart.

Aussitôt l'un des deux frères l'imite. Raoul se mesure avec un seul adversaire.

Soudain, par une fatalité cruelle, la lame de Raoul se brise sur l'écu de son rival. Emporté par un élan impétueux, il ne peut arrêter son cheval et le bois mutilé va frapper le fils d'Ernaut à la tête.

Le jeune homme tombe de cheval, le crâne brisé. Son sang rougit l'arène, il meurt en prononçant un nom bien aimé.

Aussitôt son frère met l'épée à la main et s'élance pour le venger.

Il eût fendu la tête à Raoul qui tout décontenancé ne le voyait pas venir, si Bernier, se précipitant au secours de son maître, n'eût paré le coup.

Les autres engagements avaient cessé et la foule des seigneurs se rangea pour voir le combat singulier.

Au bout de quelques instants, Raoul eut désarçonné son ennemi. Volontiers il lui eût laissé la vie, si celui-ci, dans l'aveuglement de son désespoir, ne se fût porté à pied, l'épée à la main, à sa rencontre et ne l'eût blessé à la jambe, au défaut de l'armure.

D'un coup d'épieu Raoul le terrassa, lui enfonça son épée dans la gorge et le laissa mort à côté de son frère.

Ainsi finit un jeu qui ne devait être qu'une fête et qui devint l'origine de sanglantes représailles.

*
* *

Raoul est affligé de la mort des fils d'Ernaut. Il pré-

voit que ce double malheur va lui susciter beaucoup d'ennemis.

« Bernier, dit-il à son fidèle compagnon, je veux vous armer chevalier, car d'ici peu de temps, votre épée me sera nécessaire pour soutenir de rudes combats. »

— Sire Raoul, répondit Bernier, je ne puis mieux faire que d'obéir à votre commandement.

Aussitôt les deux jeunes guerriers mettent pied à terre et Bernier de Ribémont reçoit l'accolade. Raoul lui fait présent d'une armure semblable à la sienne et d'un cheval de grand prix.

Nulle part, en la chrétienté, il ne se voit deux tels amis.

*
* *

Marcent, la mère de Bernier est abbesse au couvent d'Origny.

Aalais, la veuve de Taillefer, cache sa douleur et son ressentiment dans le moustier de monseigneur Saint-Géry, aux portes de Cambrai.

Ni l'une ni l'autre n'ont oublié l'antique renom de leurs ancêtres et les droits de leurs familles.

Toutes deux attendent avec impatience que leurs fils devenus grands les vengent des injures qu'elles ont reçues.

Marcent ne peut se consoler d'avoir espéré en vain les titres et les honneurs de comtesse de Vermandois.

Aalais ne pardonnera jamais à son frère, le roi Louis, d'avoir investi de son fief du Cambrésis Giboin le Manceau, l'assassin de Raoul Taillefer, son époux.

*
* *

Il y a bien longtemps que ni Bernier ni Raoul n'ont vu leurs mères.

En revenant vers la terre de Ponthieu, ils s'arrêtèrent, l'un à Origny, l'autre à Cambrai.

« Mon fils, dit Marcent à Bernier, je remercie Dieu et Notre-Dame Sainte-Marie, de vous avoir donné la force et la grâce que je vous vois. »

« J'espère qu'aujourd'hui devenu chevalier, vous vous souviendrez du sang dont vous êtes issu. Encore que les intrigues d'une femme rivale vous aient privé des droits que j'espérais pour vous, vous êtes Vermandois et Ribémont. »

« Si comme je vous en prie, mon fils, vous persistez à tenir bon et fidèle hommage au maître que je vous ai donné, ne laissez pas cependant d'aider autant que vous le pourrez, à l'honneur de votre maison. »

« Herbert votre parent vient de mourir. Ses quatre fils, encore en bas âge, sont menacés d'être dépouillés de son comté. Il vous appartient de les défendre. »

« Retournez à Paris et obtenez du roi aide et protection pour les orphelins. »

Bernier n'hésite pas : il s'engage par serment, sur le corps de la vierge sainte Benoîte, à faire ce que sa mère lui demande et il retourne à la cour.

Pendant ce temps Raoul est auprès de madame Aalais.

Celle-ci n'aurait pu reconnaître son fils, s'il n'eût ressemblé, trait pour trait, à son père.

En le voyant, elle l'attire dans ses bras, le couvre de baisers et de larmes ; puis bientôt vaincue par tant d'émotions et de poignants souvenirs elle tombe évanouie.

Raoul la relève en pleurant lui-même et la remet aux femmes qui lui prodiguent leurs soins.

Peu à peu, Aalais reprend ses sens. Elle cherche les

regards et les mains de son fils, elle l'attire auprès d'elle et lui parle en ces termes :

« Pardonnez, beau fils, ce moment de faiblesse : j'ai tant souffert d'être privée de vous !

« En vous revoyant après tant d'années, ce n'est pas vous seul que je revois, O Raoul, Raoul, ce sont vos traits, c'est le son de votre voix, et, je le sens, c'est aussi votre cœur et votre vaillance ! »

« Mon fils, un étranger règne dans Cambrai à vous le devoir de le chasser. »

Ces paroles et toutes celles qu'Aalais prononça encore émurent profondément le jeune chevalier.

Volontiers, il se serait aussitôt jeté dans la lutte. Mais venu à Cambrai sans suite et sans armée, il ne pouvait songer à attaquer Giboin. Il dissimula donc ses projets et se hâta de retourner dans sa baronnie, bien résolu à revenir bientôt délivrer sa mère et punir le Manceau.

Cependant Ernaut de Douai n'avait pas oublié son ressentiment.

Trop vieux et trop faible pour attaquer Raoul en face, il chercha les moyens détournés pour le perdre.

Comme Raoul traversait le marquisat de son ennemi, il fut surpris au milieu d'une forêt par une violente tempête.

Cherchant de tous côtés si quelque chaumière ou quelque hutte de bûcheron ne pourrait lui présenter un abri, il vit venir à lui un petit vieillard tout déguenillé qui l'invita à entrer chez lui.

On ne voyait pas de maison, mais Raoul très confiant, suivit néanmoins son hôte.

A quelques pas de là, une porte assez basse pratiquée dans un talus se montra aux voyageurs.

Le petit vieux la poussa et les cavaliers, ayant mis pied à terre, entrèrent à sa suite.

Mais à peine Raoul avait-il pénétré dans l'espèce de caverne qui s'ouvrait en cet endroit, qu'il fut saisi dans l'obscurité par quelques hommes vigoureux qui l'emportèrent en courant dans les profondeurs du souterrain.

D'autres hommes s'emparaient en même temps des serviteurs de Raoul et les garottaient étroitement, sans leur faire d'ailleurs aucun mal.

Après avoir été entraîné assez loin, Raoul se trouva tout à coup dans une grotte spacieuse bien éclairée par des torches fumeuses et meublée de la plus étrange façon.

Raoul reconnut aisément, en même temps, l'antre d'un sorcier et un repaire de brigands.

Il se rappela alors qu'il existait, non loin de Douai, un magicien célèbre, nommé Gérard, que l'on consultait et que l'on redoutait à vingt lieues à la ronde. Il ne douta point que ce fût à lui qu'il avait affaire.

Sur un signe du petit vieillard, les hommes qui tenaient Raoul par les bras le laissèrent libre et se retirèrent dans l'ombre.

Raoul porta aussitôt la main à la garde de son épée.

« Ne craignez rien, mon gentilhomme, dit le vieux sorcier en voyant ce geste. On n'a aucun mauvais dessein contre vous, et d'ailleurs vos coups ne pourraient m'atteindre ; je suis invulnérable. Prenez plutôt cet escabeau et reposez-vous. »

« Les secrets de mon art, enfant, ne vous sont pas connus. Toutefois vous ne pourrez douter de ma clairvoyance, quand je vous aurai dit, sans vous avoir jamais vu, qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez et même quels projets sont les vôtres. »

Et de fait le magicien se mit à exposer tout cela à Raoul qui n'en pouvait croire ses oreilles et qui, malgré sa bravoure, commençait à être saisi de crainte.

« Maintenant, continua le vieillard, vous vous demandez pourquoi, par la vertu de mon art, j'ai conduit vos pas de ce côté ; pourquoi j'ai déchaîné la tempête qui vous a surpris; pourquoi je vous ai amené ici. »

« C'est qu'un intérêt supérieur m'engage à vous donner un conseil que, sous peine de mort, vous devez suivre de point en point. »

« Vous avez dessein au printemps prochain d'attaquer dans Cambrai Giboin le Manceau; gardez-vous en bien.

Le comte de Vermandois vient de mourir. Ses quatre fils sont des enfants, comme vous étiez à la mort de Taillefer votre père. La destinée vous attribue leur domaine. Sachez-le bien, vous ne serez maître en Cambrésis que quand vous posséderez tous les fiefs du comte Herbert, à savoir : Roye, Péronne, Origny, Ribémont, Saint Quentin et le château de Clary. »

A ces mots toutes les lumières s'éteignirent autour de Raoul. Les mêmes hommes qui l'avaient amené dans la caverne le saisirent et l'entraînèrent au dehors où il retrouva ses compagnons et ses chevaux.

La pluie avait cessé.

Raoul s'éloigna rêveur et, dès lors, décidé à suivre l'avis du magicien.

Le comte Ernaut avait vendu son âme au prix de sa vengeance.

L'enfer avait livré son secret. Raoul devait trouver, dans une guerre déloyale, le déshonneur et la mort.

A l'heure même où il concevait le projet de conquérir

le Vermandois, Bernier de Ribémont, son meilleur ami, obtenait du roi de France aide et protection pour ses cousins, les fils orphelins d'Herbert, comte de Vermandois.

## III. Origny.

Les cent barons, compagnons de Raoul, suivis de dix mille hommes d'armes, ont envahi le Vermandois.

En vain Aalais, pressentant les malheurs de son fils, avait voulu le détourner de son projet. La fatalité ou, pour mieux dire, les puissances de l'enfer poussaient le comte de Cambrai à dépouiller de leurs domaines les enfants orphelins du comte Herbert.

Il marchait à la tête de son armée, entouré de ses amis les plus fidèles : Manessier, le comte Druon, Gautier et surtout le jeune et brillant écuyer, Bernier de Ribémont.

C'était à contre cœur que la plupart des chevaliers faisaient cette expédition. La guerre était injuste ; elle allait devenir sacrilège.

— Aux armes ? criait Raoul transporté de rage. A Origny ! C'est à Origny qu'il faut aller !

» Les fils d'Herbert aiment ce moustier : en détruisant le couvent, je les frappe au cœur.

» Que mon lit soit dressé devant l'autel; j'y dormirai, la tête appuyée au crucifix. Mes chevaux henniront sous les cloîtres et mes éperviers se reposeront sur les croix d'or.

» Nous mangerons, nous boirons à l'aise, et puis nous détruirons, nous brûlerons l'abbaye, l'abbaye chère aux fils d'Herbert. »

Ainsi parlait Raoul et les barons le suivaient, sans l'approuver.

Bernier surtout était triste. C'était son pays qu'il s'en allait piller. Les orphelins que l'on allait combattre étaient ses proches parents. Sa mère était abbesse de ce couvent que l'on allait détruire.

Bernier cependant se taisait. La loi féodale et les usages chevaleresques lui faisaient un devoir de ne pas quitter sans congé le maître qu'on lui avait donné.

Comme on approchait d'Origny le glas funèbre se fit entendre.

Tandis que la cloche gémissait au maître-clocher de l'abbaye, les habitants du bourg parurent en armes sur les murs.

Ils ne se faisaient pas illusion sur l'issue de la lutte, mais puisqu'il fallait mourir, ils étaient décidés à vendre chèrement leur vie.

Cependant Raoul, fatigué de la route, s'était arrêté pour reprendre haleine et avait laissé ses hommes d'armes aller de l'avant.

Quand il les rejoignit, il les trouva campés, non pas dans l'enceinte sacrée du monastère, mais dans les prés qui entourent les murs d'Origny.

Raoul les accabla de reproches.

Son oncle, Géry d'Arras prit sur lui de répondre.

— Beau neveu, dit-il, il n'y a guère longtemps que vous avez été armé chevalier. Si Dieu ne vous aime, ce sera bientôt fait de vous. Ce lieu est respecté de tous les gens de bien, à cause des corps saints qu'il renferme. L'herbe de ces prés est belle et fraîche, l'eau du ruisseau voisin est claire. Vous et vos gens serez ici en bon gîte et en pleine sécurité.

Raoul parut se rendre à ces raisons et consentit à passer la nuit devant Origny.

Le lendemain sa fureur était revenue et il s'apprêtait à donner l'assaut, quand Marcent, la mère de Bernier, l'abbesse du couvent d'Origny, parut devant lui.

La malheureuse dame demandait merci et pitié, elle ne trouva que railleries et insulte.

— Où est Bernier, mon fils, dit-elle ?

— Il est avec de gais compagnons, occupé à jouer dans sa tente, répond Raoul. C'est lui, c'est ce vaillant chevalier, qui m'a déterminé à faire la guerre aux fils d'Herbert.

— Malheur à moi, reprend Marcent désolée. Est-il possible que mon fils soit devenu félon ? S'il en est ainsi, il périra, car Dieu maudit de telles gens.

Raoul se tait, la vérité l'irrite.

— Sire Raoul, continue l'abbesse, nous ne sommes que de pauvres nonnes, nous ne portons ni lance ni bannière. Pourquoi nous attaquez-vous ?

Vous pouvez nous détruire, nous exterminer. Aucune d'entre nous ne prendra écu ni heaume pour se défendre. De tels exploits sont-ils dignes d'un chevalier ?

Prenez, si vous le voulez, tout ce que renferment nos celliers. Nos prés sont à vous ; nos greniers vous sont ouverts. Mais, pour Dieu et Notre-Dame, laissez-nous réciter en paix nos oraisons et, de nos péchés et des vôtres, faire pénitence.

Ce langage plut à Raoul qui promit d'épargner l'abbaye.

Mais il se trouva que des soldats du comte de Cambrai ayant rencontré des bourgeois d'Origny, se prirent avec eux de querelle. L'un d'eux même fut tué dans la bagarre.

Ce fut le signal d'un courroux terrible chez Raoul et d'un massacre général des habitants de la contrée.

Cependant Bernier rend visite à sa mère. Celle-ci qui ne l'a guère vu depuis sa tendre enfance le couvre de ses baisers et de ses larmes. Elle admire sa belle prestance, ses riches vêtements, ses armes de prix.

Après ces premiers transports, elle ne peut oublier la guerre qui désole son pays et dont son fils chéri est l'un des chefs les plus redoutés.

— Mon fils, dit-elle, vous voilà chevalier. Vous ne pouvez laisser en des mains étrangères la terre de vos aïeux. Or, vous savez que Raoul la veut prendre.

— Madame, répond Bernier, j'en suis autant que vous mécontent et navré. Mais l'honneur qui m'engage envers mon seigneur et maître me défend de l'abandonner dès qu'il a pris les armes.

— Je le sais, mon fils, répond en soupirant l'abbesse d'Origny. Cependant il arrive parfois que le ciel, par des signes évidents, délie le vassal de ses serments envers son suzerain. Or, je ne vous demande qu'une chose, c'est que vous soyez disposé à écouter la voix de Dieu, votre premier maître, si elle se fait entendre à vous.

— Ma mère, dit Bernier profondément ému, je vous le promets.

Bernier quitta sa mère et revint au camp.

Déjà l'attaque était commencée. Les assaillants, la hache à la main, abattaient les palissades élevées sur les remparts et les bourgeeis faisaient tomber sur eux une grêle de traits et de pierres.

Pas un homme n'était resté dans l'intérieur du bourg. Jeunes et vieux combattaient à l'envi, maudissant Raoul à haute voix. Celui-ci de son côté proférait de terribles

menaces. jurant Dieu et les saints que s'il ne les faisait tous pendre, il ne se prisait pas à la valeur d'un fêtu de paille.

Soudain un cri sinistre se fait entendre : Raoul a oublié la promesse qu'il vient de faire à l'abbesse.

— Touchez le feu, s'écrie-t-il.

Aussitôt barons et soldats envahissent le bourg, tout s'embrase en un instant, pas une maison ne demeure debout. Les habitants se réfugient au couvent.

Bernier, la mort dans l'âme, suit toujours Raoul.

C'est un spectacle horrible que celui de cet incendie dévorant tout une ville. Les toits crépitent et s'effrondent, les tonneaux pleins de vin éclatent, les saloirs activent le feu. La flamme sautant de maison en maison franchit l'enclos du monastère ; les tours et les clochers sont envahis.

Cependant, à toutes les issues, les hommes de Raoul veillent, la pique à la main. Bourreaux cruels plutôt que guerriers, ils repoussent dans le brasier les malheureux qui tentent de fuir.

Dans la riche chapelle les cent religieuses, Marcent à leur tête, se sont réunies pour prier et pour mourir.

De loin, car la violence du feu empêche d'approcher à plus d'une portée de trait, les hardis chevaliers contemplent cette scène, à travers la baie du grand portail dont l'huis vient de tomber dévoré par le feu. Ils ne peuvent s'empêcher de verser des larmes.

En ce moment arrive Bernier, l'épée nue à la main. Son regard anxieux plonge dans le sanctuaire embrasé.

Il aperçoit sa mère étendue au milieu de ses compagnes, la tête et le buste relevés et appuyés à l'autel de marbre.

Son doux visage est souriant, ses regards sont fixés au ciel, ses lèvres murmurent une dernière prière. Ses mains croisées sur sa poitrine retiennent son psautier que déjà les flammes viennent lécher et que bientôt elles dévorent, montrant à Bernier, dans une vive lueur, le doux visage de sa mère et son dernier soupir.

A cette vue, le jeune chevalier brandit son glaive et d'une voix sourde et courroucée :

— Voilà, dit-il, le signe de Dieu. Je ne vaudrais pas un denier, si je ne vengeais mon injure. O mère, vous me baisiez hier. Aujourd'hui... que Dieu ait votre âme. Raoul expiera son forfait.

*
* *

Cependant, tandis qu'Origny achevait de s'abîmer dans les flammes, Raoul de Cambrai fatigué du carnage, revint à son camp. Les barons s'empressèrent autour de lui, délacèrent son heaume et son haubert, ôtèrent son épée et laissèrent voir désarmé et demi-nu le plus bel homme du monde.

Raoul demanda son sénéchal et lui ordonna de lui servir à manger.

— Paons rôtis, cygnes poivrés, gibier à foison pour moi et pour tous mes gens.

Mais par trois fois le sénéchal se signa.

— Seigneur, dit-il, y pensez-vous? Ce serait renier votre baptême et Dieu lui-même. Il est carême et Vendredi Saint. Il nous faut jeûner. D'autant plus que nous venons de violer et de brûler un couvent. Comment Dieu nous pardonnera-t-il si nous ne faisons pénitence?

Raoul, à ces mots s'irrite, puis se calme et demande les échecs et du vin.

Un chevalier, compagnon de ses jeux, s'attable devant lui. Douze pages vêtus d'hermines s'empressent à le servir. Il boit dans une coupe d'or le vin que l'un d'eux lui présente à genoux.

Bernier arrive.

— Sire, dit-il, ma mère est morte. Vous l'avez brûlée dans Origny. Vous m'en rendrez raison.

— Vassal et bâtard ne devrait pas oser parler ainsi, répond Raoul.

— Il n'est bâtard que celui qui renie Dieu, réplique Bernier.

A cette parole, Raoul se lève, et saisissant un tronçon d'épieu qui se trouve à ses pieds, il en frappe Bernier à la tête.

Celui-ci se retire furieux.

En vain Raoul qui comprend ses torts et qui aime Bernier le rappelle et lui fait avec ses excuses les plus belles promesses. Bernier ne veut rien écouter. Il s'éloigne.

Tout à coup des cris d'alarme se font entendre. Une troupe nombreuse de chevaliers et de gens d'armes vient au secours des fils d'Herbert. C'est le comte Ernaut de Douai qui veut venger la mort de ses deux fils, tués naguère par Raoul, au tournoi de Saint-Denis.

Raoul et ses compagnons surpris ont à peine le temps de prendre leurs armes.

Déjà la bataille est engagée; les rangs se mêlent et se confondent. Les chevaliers luttent corps à corps.

Ernaut cherche partout dans la mêlée le comte de Cambrai.

Il le rencontre pour son malheur, car après un combat acharné, Raoul le jette à bas de son cheval et s'avance pour l'achever.

Ernaut joint les mains et, à deux genoux, le visage ensanglanté, il demande grâce, promettant au jeune comte de lui laisser, en échange de la vie, toutes ses terres de Hainaut et de Brabant, et de se faire moine.

Raoul ne prête aucune attention à ses paroles.

Il n'est dit-il, ni Dieu ni saints qui te puissent sauver.

Ernaut, en entendant ce blasphème, retrouve quelque espérance. Il sait que Dieu ne peut garder ceux qui l'outragent. Il se relève et tâche de fuir, chancelant et mutilé.

En ce moment Bernier arrive.

— Baron, dit-il, le Ciel va juger entre nous. Ma mère brûlée dans Origny demande vengeance. Quelle satisfaction voulez-vous me donner?

Mais Raoul qui tout à l'heure offrait à son ami des réparations est emporté par l'ivresse du combat. Il l'insulte au lieu de lui répondre.

Des coups terribles sont portés de part et d'autre. Le sang coule à flots et la victoire reste indécise. Raoul est plus fort, mais Bernier a pour lui son bon droit et Dieu.

Raoul, frappé en pleine poitrine, tombe de cheval grièvement blessé.

Il n'a point abandonné son épée et, un genou en terre, il la brandit encore, mais ses forces l'abandonnent, sa bouche se ferme, ses beaux yeux se voilent, il sent venir la mort.

— Hélas! dit-il, c'en est fait. O Dieu juste, je meurs. Secourez-moi, douce Dame du Ciel!

Bernier met pied à terre et s'agenouille auprès du corps de son ami.

Ernaut de Douai; revenu à la charge, veut l'outrager, mais Bernier le défend. Il pleure, tandis que les chevaliers viennent tour à tour contempler une dernière fois les traits de celui qui eût régné dans Cambrai s'il n'eût renié Dieu et brûlé Origny. . . . . .

. . . . . .

Ainsi chantait de ville en ville et de manoir en manoir le gai trouvère Bertolais de Laon en Laonnais.

---

## 15. — L'AUTEUR

Cela n'avait pas le sens commun.

Cela était absurde, ridicule, grotesque, mais que voulez-vous? cela était devenu à la mode. On n'entendait plus que cela. C'était la scie du jour.

Les musiciens haussaient les épaules.

Les poètes poussaient des cris d'horreur.

La scie allait son train.

Désirez-vous savoir comment on disait le refrain? Le voici :

Sapristi ! qu'ça fait d'la peine,
D'la peine, d'la peine,
Mon p'tit chat vient d'mourir;
C'est l'cas d'dire :
Pas d'veine, pas d'veine, pas d'veine.

Et les couplets étaient à l'avenant.

La musique n'avait pour tout mérite que celui d'une simplicité populaire. C'est peut-être là ce qui en explique l'inexpliquable succès.

Parti de je ne sais quel théâtre de barrière, l'air nouveau avait conquis, en quelques jours, Paris et le monde.

Dans tous les cafés-concerts, il n'y avait plus que le « P'tit Chat » qui fit salle comble et grosse recette.

Quand l'artiste paraissait en scène pour le chanter, on l'acclamait. Au refrain, tout le monde fredonnait avec lui, et après chaque reprise le parterre éclatait en applaudissements et en bravos frénétiques.

Dans toutes les foires de la saison, les orchestres de cirque et les moulins à musique jouèrent le « P'tit Chat. »

Le « P'tit Chat » s'installa au coin des rues et sur les ponts. Entre les jambes des aveugles ou sur le ventre des culs-de-jatte, il miaulait :

Pas d'veine, pas d'veine.

Les petits enfants, revenant de l'école, marchaient bras dessus bras dessous en chantant :

Sapristi ! qu'ça m'fait d'la peine.

Un fabricant d'images d'Épinal gagna 50,000 francs en illustrant le « P'tit Chat. »

Un ivrogne étant tombé à la Seine, on le repêcha. A peine avait-il ouvert les yeux et repris connaissance qu'il murmura entre deux hoquets, le reste du refrain interrompu par son bain froid :

C'est l'cas d'dire :
Pas d'veine, pas d'veine, pas d'veine.

L'ambassadeur de France à Londres, invité à une fête de bienfaisance, s'y rendit. Savez-vous ce que la musique joua en son honneur, après le *God save the queen ?*

La *Marseillaise*, sans doute ?

Pas le moins du monde. Elle joua le « P'tit Chat, » devenu, pour la circonstance, l'air national.

Honni soit qui mal y pense.

*
* *

— Monsieur Muller, s'il vous plaît.

— Monsieur est sorti.

— Mais j'ai besoin de lui parler : je suis l'auteur du « P'tit Chat. »

— Ah! En ce cas je vais l'appeler. Veuillez vous asseoir, monsieur.

Le poète s'assit dans l'antichambre, tandis que le valet en livrée allait chercher le maître.

Il était déjà bien vieux et il paraissait très pauvre, l'illustre auteur.

Illustre auteur n'est pas bien dit, car personne, en dehors des habitants de son quartier, ne connaissait Népomucène Herbinier. Nous l'appellerons mieux : l'auteur de l'illustre « P'tit Chat. »

Il avait les cheveux tout blancs, très longs et bouclés. Derrière ses lunettes noires, on devinait des yeux affaiblis par les veilles prolongées et une vue tourmentée par le strabisme.

Le nez était aquilin, très pointu, signes de génie et de causticité ; la bouche largement fendue, telle qu'Aristote prétend, au chapitre des bouches, qu'en ont toujours les grands orateurs, les lèvres minces et aplaties, le menton à angle droit et sévèrement rasé.

En somme, Népomucène Herbinier n'était pas beau. Mais, ainsi qu'il le disait justement et modestement de lui-même, il avait une tête qui n'était pas celle d'un autre.

Son costume échappait également à la banalité. Il por-

tait une grande houppelande à brandebourgs, avec un col à revers garni d'astrakan, reste râpé et épilé d'un lointain trimestre d'opulence. Le pantalon large et flottant, mais très court, se voyait à peine. Des bottes de style, très fatiguées, complétaient l'accoutrement. Ainsi harnaché l'homme de lettres se figurait ressembler à un magyar hongrois, mais il se rapprochait plutôt de la Bohême.

M. Muller entra.

C'était un sale petit vieux juif dont le seul aspect inspirait la défiance et le mépris. Voilà, me direz-vous, une manière bien sommaire d'exécuter les gens. Vous me trouveriez fort indulgent, si vous connaissiez M. Muller.

Échappé de quelques ghetto d'Allemagne, il était venu à Paris, à la suite d'une troupe foraine, en qualité de violon surnuméraire.

Quelques années plus tard, il était devenu propriétaire-directeur d'un Eden-Concert ou d'un Eldorado où il achevait de gagner son « bedit million » en achevant d'abrutir la jeune française.

Népomucène Herbinier travaillait pour lui.

Le malheureux poète n'avait ni le talent ni surtout la souplesse voulue pour percer la foule et se conquérir une place au soleil des belles-lettres. Il avait fait quelques essais et gagné quelque argent. Mais il s'était ruiné à tout jamais quand il avait eu enfin le moyen de faire imprimer un volume.

Du jour où parut son livre : *Choses et autres, en prose et en vers, par Népomucène Herbinier*, éditeurs, libraires, directeurs de journaux, de revues ou de théâtres devinrent plus intraitables que jamais, et l'infortuné qui croyait toucher à la gloire, n'eut d'autre ressource que d'aller frapper à la porte de M. Muller.

Il composa pour le compte du petit Juif une quantité considérable de pièces légères, dans le style et le goût voulus pour les établissements qu'il exploitait.

M. Muller avait traité à forfait avec son poète. Celui-ci abandonnait au patron la propriété pleine et entière de chacune de ses œuvres qui passait à la scène, moyennant un prix fixe de cinquante centimes par couplet et de cent sous pour les morceaux d'une seule haleine, comme les monologues.

Népomucène Herbinier qui jadis avait passé par le Conservatoire fournissait la musique en même temps que les paroles, et par-dessus le marché.

L'air du « P'tit Chat » qui faisait la fortune de son maître, lui avait rapporté 4 francs 50.

*
* *

— Mon cher monsieur Herbinier, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je viens, monsieur Muller, au sujet de la lettre que vous m'avez fait écrire, et par laquelle vous me remerciez.

— C'est bien à regret, mon cher monsieur Herbinier, veuillez le croire. Mais les affaires sont les affaires, voyez-vous. Un poète d'un très beau talent est venu m'offrir, à moitié prix, les articles que vous fournissez et j'ai traité avec lui.

A ces mots le vieillard indigné sentit le rouge lui monter au visage. Il lui vint à l'esprit d'empoigner le youtre chétif et de lui administrer une correction, mais il réfléchit que des serviteurs fidèles veillaient sur le maître et que la Loi Moderne, fille du Progrès et de la Justice protège les juifs, au moins autant, si pas plus, que les citoyens français.

Il se contint donc et, prenant son chapeau, il se leva et sortit sans prendre la peine de saluer M. Muller.

*
* *

Au n° 302 de la rue de Belleville, dans une chambrette du cinquième étage un vieillard agonise.

Ses voisins ne le voyant plus, ne l'entendant plus, se sont émus. On a enfoncé sa porte et on l'a trouvé, sans pain et sans feu, grelottant sur un misérable grabat.

C'est le bon et paisible Népomucène qui habite là depuis longtemps et que chacun aime et respecte autour de lui, tant il est doux et affable envers le monde.

Le bruit de son dénûment ne tarde pas à se répandre. Il arrive jusqu'aux oreilles d'une grande dame qui se fait une gloire et un bonheur de visiter et de secourir tous les malheureux.

Elle accourt. Un cordial ranime le poète mourant. De bonnes paroles l'encouragent et le consolent.

Il hésite d'abord à se faire connaître.

Il demande qu'on laisse la mort faire son œuvre, car la vie lui pèse durement.

Puis, touché de la charité et de la délicatesse qu'il rencontre dans cette chrétienne inconnue qui lui parle, il raconte sa lamentable histoire.

Renvoyé par Muller, il était allé demander de l'occupation et du pain en cent endroits différents.

Il avait fait imprimer des cartes sur lesquelles on lisait :

NÉPOMUCÈNE HERBINIER

Lauréat du Conservatoire

Auteur du *P'tit Chat*.

Les huissiers, les concierges, les petites bonnes mêmes souriaient en lisant et revenaient toujours avec la même réponse :

— Monsieur ne reçoit pas.

A bout de ressources, l'âme navrée et le ventre creux, Herbinier s'était résigné à prendre le chemin de l'Assistance publique. Les employés, après s'être amusés de son type curieux, lui demandèrent une foule de pièces qu'il n'avait pas et le prièrent poliment de repasser dans huit jours.

Il revint chez lui désespéré, gravit péniblement l'escalier, et après avoir fermé sa porte, se jeta sur son lit résolu à attendre la mort.

La duchesse ayant sauvé la vie au pauvre diable, ne pouvait se résigner à le laisser là. D'autre part, elle voulait éviter de froisser son amour-propre en lui faisant trop sentir la main de la charité qui le soutenait.

Voici le stratagème qu'elle imagina :

Un matin la grande dame arriva chez son protégé, en compagnie d'une petite religieuse très alerte et très avenante sous son costume austère.

— Monsieur, dit la nouvelle venue au poète, nous avons appris que vous connaissez la musique. Or, nous avons besoin pour notre chapelle d'un organiste qui ne nous prenne pas trop cher, car nous n'avons pas trop de ressources pour nourrir nos pauvres. S'il vous était agréable de venir chez nous et de nous rendre ce service, à seule charge de votre entretien, vous nous feriez bien plaisir.

Népomucène accepta avec empressement. La duchesse, devenue son amie, le fit transporter et installer dans la maison des Petites-Sœurs des Pauvres de Neuilly.

Il n'eut pas de peine à se mettre au courant de l'instrument qu'il devait toucher.

S'il vous arrive de visiter cette maison, interrogez la Petite-Sœur qui vous servira de guide. Elle vous montrera, drapé dans sa grande houppelande, l'air heureux et bien portant, un bon petit vieux de six pieds de haut, qui lit du matin au soir, et que ses compagnons d'hospice appellent complaisamment : l'Auteur.

---

## 16. — LES MÉMOIRES D'UN BONNET DE COTON

(SOUVENIR D'ÉCOSSE)

Je ne sais pas au juste où je suis né.

Les plus lointains de mes souvenirs me représentent un pays inondé de soleil et très plat, où s'est écoulée mon enfance.

J'ai lieu de croire, d'après ce que l'expérience m'a appris des choses du monde, que ce serait bien la Louisiane.

De très bonne heure, je fus amené par des marchands, à qui j'avais été vendu, sous le ciel brumeux et froid de l'Écosse, et je n'ai guère quitté de ma vie la ville et les environs de Glasgow.

C'est là que, dans divers établissements, j'ai reçu ce que d'autres plus prétentieux appelleraient sans doute leur éducation.

Je me contenterai de dire que j'y ai subi les transformations successives qui devaient me préparer à ma mission ici-bas.

Un beau jour, je me trouvai, avec un grand nombre de mes camarades, étalé, frais et pimpant, dans la boutique d'un mercier.

Je n'ai pas oublié que dans l'ardeur de ma jeunesse, avide de courir les aventures et soucieux d'être enfin utile à quelque chose, je ne négligeai rien derrière ma vitrine pour attirer les regards des passants.

J'étais justement placé au-dessus d'un pile d'autres bonnets de coton, et je me trouvais, ma foi, fort bonne mine avec mes petits plis correctement dessinés, ma houppette coquettement pendue, tombant un peu de côté, et la jolie ganse de soie rouge, destinée à relier la douzaine, qui me sanglait le ventre et me faisait ressembler à un alderman dans l'exercice de ses fonctions.

Peut-être me faisais-je illusion sur ma gentillesse, car personne ne prenait garde à moi.

Je commençais à m'impatienter et à trouver bien monotone la vie que je menais, quand une bonne vieille qui passait dans la rue, jeta les yeux sur moi, s'arrêta un instant pour me contempler et entra.

Je fus un peu mortifié, je l'avoue, quand j'entendis à quel bas prix le mercier voulait me vendre, et surtout quand l'acheteuse trouva que c'était encore trop cher.

Jamais je n'aurais cru que l'on pût avoir deux jolis bonnets de coton tels que moi pour un schelling, et même pour moins encore, car sur les réclamations de sa cliente, le marchand lui passa la douzaine pour une couronne.

Ce fut donc d'assez mauvaise humeur que j'entrai dans le panier de ma nouvelle maîtresse et que je la suivis à son domicile.

J'appris en arrivant qu'elle s'appelait Betty, qu'elle

aimait à s'attarder en ville et qu'elle était au service d'un vieux monsieur d'humeur assez désagréable.

— Bette, dit-il d'un ton sévère, vous passez toutes vos journées dehors. C'est intolérable.

Betty ne répondit pas. Sans paraître émue du reproche qu'on lui faisait, elle déposa son panier sur une table, en retira les emplettes qu'elle avait faites, rangea le tout, moi compris, dans une grande armoire qu'elle referma aussitôt, puis elle sortit.

J'éprouvai un sentiment d'inquiétude et de chagrin quand je me trouvai enfermé dans la plus complète obscurité, sans savoir quand ni comment j'en sortirais, et je me surpris à regretter ma vitrine, derrière laquelle j'avais au moins le plaisir de voir la lumière du jour et le mouvement de la rue.

Heureusement, mon regret ne fut pas de longue durée. Le soir venu, j'entendis la porte de notre prison s'ouvrir, et Betty, ayant dénoué le lien qui me retenait captif, me prit et me porta sur le lit de mon maître. J'avais sur mes camarades l'avantage d'être le premier de la série, et cela me valut le plaisir d'être tout de suite de service auprès de lui.

Celui-ci rentra assez tard. Je l'entendis se jeter en gémissant dans son fauteuil, et je crus d'abord qu'il était malade.

Mais bientôt après, j'appris avec satisfaction, par quelques mots qu'il prononça en se parlant à lui-même, qu'il n'était qu'horriblement fatigué. Il était moulu, avachi, éreinté ainsi tous les soirs, et il s'en plaignait, toujours en ces mêmes termes, avec une conviction comique qui ne l'empêchait pas de se porter fort bien.

Je ne laissai pas, la première fois que je l'entendis,

d'en être tout saisi et attristé. Mais par la suite, je m'habituai si bien aux lamentations de mon maître, que je ne les entendais même plus.

Il me sembla qu'avant de se mettre au lit, il récitait une interminable série de prières qu'il entremêlait d'ailleurs de ronflements sonores, et j'en conclus que ce devait être un clergyman ou quelque puritain, genre de personnes pour lesquelles je me sentais peu d'inclination, à cause de leur vie trop austère.

Enfin, mon maître se mit au lit, et je fis de plus près sa connaissance.

Je vis bien tout d'abord que l'emploi de bonnet de coton auprès de lui ne serait pas une sinécure, car ses cheveux devenaient rares, et il était frileux comme un grillon. Il me prit sans cérémonie, m'étendit assez brutalement le contour, m'enfonça jusque sur ses yeux, se pelotonna dans les couvertures, marmotta encore quelques prières et s'endormit profondément.

Au bout d'un quart d'heure, il ronflait comme une locomotive.

Je commençais enfin à être un peu content de mon sort, quand tout à coup mon maître se réveilla en sursaut.

Sans prendre la peine de s'habiller, et ma chétive personne étant toujours sur sa tête, il bondit dans son appartement, alla s'asseoir devant un meuble qu'il ouvrit, et, au milieu des ténèbres de la nuit, se mit à faire, en frappant dessus, un vacarme de tous les diables.

J'avais affaire à un musicien.

Et ce musicien venait de me révéler le piano, l'ennemi traditionnel du bonnet de coton!

Le lendemain matin, tous nos voisins que le concert

nocturne avait éveillés, vinrent faire à mon maître une scène qui ne le toucha guère, car il ne se corrigea point et me donna encore l'alerte de temps en temps.

J'appris au cours de la querelle le motif pour lequel il s'était brusquement levé. C'est qu'il n'était pas seulement artiste exécutant, mais compositeur, et une idée géniale étant venue à son esprit durant son sommeil, il n'avait pas voulu la laisser échapper.

Il s'agissait, paraît-il, d'un motif de polka.

J'ignore si ces sortes de danses sont agréables aux humains, mais, pour moi, je les trouve détestables. Il est vrai que mon maître me mit dans cette circonstance à une rude épreuve ; car, non seulement il agitait, en jouant du piano, ses longs bras maigres et ses doigts agiles, mais sa tête marquait, par ses mouvements rapides, saccadés et fébriles, toute l'agitation et tous les accidents de la mesure.

J'en fus tellement inondé de sueur, que j'en pensai mourir.

A un certain moment, la tête de mon maître m'imprima une si forte impulsion, que ma chère petite houppette brisa le fil qui la retenait à moi et s'en alla tomber à l'autre bout de la chambre.

Si jeune encore et au seuil de ma carrière, j'en aurais été estropié pour le reste de mes jours, si la bonne Betty ne m'avait rattaché, le lendemain, mon principal ornement.

Je lui en garde un reconnaissant souvenir.

Ma houppette, comme on le verra par la suite, devait jouer un rôle définitif dans mon existence, et si je l'avais alors perdue définitivement, je ne sais ce que je serais devenu.

Le matin, après une nuit aussi fatigante, je fus bien aise que mon maître restât au lit un peu plus que de coutume.

Quand la pendule sonna huit heures, il sortit précipitamment d'entre les draps et, sans se découvrir, il se frotta sommairement le bout du nez avec un linge mouillé.

Puis, il mit en toute hâte ses habits, empoigna un certain nombre de livres ainsi que des papiers épars, les fourra dans une serviette de toile cirée et descendit quatre à quatre l'escalier.

Nous étions dans la rue.

Je dis « nous, » car je continuais d'abriter la tête vénérable de mon maître, ce qui nous attira l'attention plus ou moins bienveillante de tous les passants.

Mais mon maître était beaucoup trop pressé pour s'en apercevoir.

Il ne se rappela ma présence indue sur son chef qu'à l'entrée de Anderson-Collège, où il se rendait pour faire son cours. C'était décidément un régent que j'avais l'honneur de servir.

M'empoigner vivement et me mettre dans sa poche fut l'affaire d'une seconde. Toutefois, quelque rapide qu'il fût, le mouvement fut remarqué de plusieurs personnes, et j'entendis un gentleman saluer, en riant, mon maître, du nom significatif de milord Good-Night (monsieur Bonne-Nuit).

J'appris par là qu'il n'avait commis qu'un péché d'habitude et qu'il avait coutume de caresser l'oreiller. Mais cela n'était pas fait pour me déplaire, attendu que l'oreiller est mon meilleur ami et même mon cousin-germain.

La petite aventure que je viens de raconter me procura l'avantage d'assister à une des leçons que mon maître donnait à ses élèves et d'y faire plusieurs observations intéressantes.

Je confesse volontiers que je ne compris rien à son enseignement, la science qui en faisait l'objet étant sans doute fort au-dessus de mes moyens. Mais je remarquai avec plaisir que plusieurs auditeurs n'en comprenaient pas davantage, bien que le professeur déclarât de temps en temps, et même fort souvent, qu'il n'y avait rien de plus élémentaire.

Quelques-uns dormaient de bon cœur, et j'en aurais été bien aise, n'eût été qu'ils le faisaient sans se servir de bonnets de coton, chose que nous regardons comme peu honnête dans notre modeste corporation.

Il arrivait parfois que pour éveiller l'attention, mon maître donnait de grands coups de poing sur la tribune du haut de laquelle il parlait, en accompagnant toujours ce geste d'un « Thunder! » (Tonnerre!) qui me donnait le frisson et qui m'étonnait fort dans la bouche d'un sage et d'un clergyman.

Cela n'empêchait pas l'excellent homme d'être doux et d'un commerce agréable.

J'étais heureux de demeurer en sa compagnie, et ce fut avec un vif plaisir que le deuxième ou le troisième jour après mon entrée en fonctions, je me sentis piquer par Betty qui me marquait à ses initiales.

Or, il arriva que ce fait, qui me paraissait devoir m'attacher pour toujours à mon premier maître, fut précisément ce qui me le fit perdre bientôt.

Je ne sais si le public voudra me pardonner d'avoir fait connaître certains détails intimes de la vie du Révérend

John Brown, que tout le monde s'accorde à regarder à Glasgow et dans toute l'Écosse, comme un éminent et saint personnage.

Si je me suis laissé aller à commettre ces indiscrétions, c'est que j'ai entendu mon maître lui-même répéter fréquemment cette sentence d'un philosophe français :

— Il n'y a pas de grand homme pour son bonnet de coton.

Je menais auprès de lui une existence tranquille, et j'aurais voulu ne jamais le quitter, lorsqu'un jour Betty, s'apercevant que la fraîcheur de ma toilette laissait à désirer, me jeta irrévérencieusement dans son panier au linge sale, et bientôt après, me fit porter à la lessive.

J'éprouvai, en franchissant le seuil de notre maison, un sentiment de douloureuse inquiétude. Mais j'aurais été bien plus triste encore, si j'avais su d'avance le sort qui m'attendait.

Notre lessiveuse était une paysanne des faubourgs qui habitait une assez grande et belle maison, entourée de prairies et de fossés, sur la route qui mène à Lanmarck.

Je fus satisfait, en arrivant chez elle, de voir que l'ordre et la propreté régnaient dans l'établissement, et j'en augurai que tout se passerait pour le mieux dans le traitement délicat et compliqué que je devais subir.

Je n'étais pas fâché, il faut le dire, de recouvrer bientôt mes premiers attraits, et ce fut pour moi un véritable plaisir de me trouver, quelques jours après mon arrivée, étendu tout de mon long sur l'herbe épaisse, aux rayons d'un soleil bienfaisant.

J'étais, on le comprend, en nombreuse compagnie, et je vis, non loin de moi, plusieurs bonnets de coton qui me ressemblaient. Je pensai avec mélancolie que c'étaient peut-être des camarades d'enfance, dispersés à tous les coins de l'horizon par les hasards de l'existence, et dont la plupart, sans doute, n'avaient pas le bonheur d'appartenir à un maître aussi illustre, aussi vertueux et aussi bon que le mien.

A un certain moment, comme je me soulevais un peu pour recevoir une caresse du vent, je m'aperçus que mon plus proche voisin, qui était évidemment de ma tribu, sinon de ma parenté, était marqué aux mêmes initiales que moi. Les lettres J. B. étaient seulement moins artistement dessinées.

Cette découverte m'alarma. J'avais entendu raconter que parfois des enfants étaient changés en nourrice. Si par malheur j'allais subir le même sort, en lessive!...

L'appréhension de cette calamité ne me laissa plus de repos, jusqu'au moment où je vis que tout étant terminé, on se disposait à nous renvoyer chacun chez nous.

Le paquet de miss Betty allait être fait, et j'étais sur la table, attendant mon tour, quand un vieillard tout courbé et d'assez mauvaise figure entra dans l'atelier des repasseuses où se faisaient les dernières opérations.

Sans prendre la peine de saluer les personnes qui étaient là, ni même la maîtresse du logis, il se mit à faire une scène, disant qu'on ne le servait pas diligemment, qu'il finirait par s'adresser ailleurs et qu'il lui fallait tout de suite, séance tenante, ce qu'il avait confié à la maison.

La dame qui dirigeait les ouvrières s'approcha du vieux monsieur, lui parla doucement et avec une grande

politesse ; puis, appelant une grosse fille occupée à repriser non loin de là, elle lui donna l'ordre de rassembler les divers objets réclamés par le vieillard et de les lui remettre au plus tôt.

La maritorne, dans sa précipitation, me prit par erreur et me joignit aux nippes du grognon.

Il faut dire, pour expliquer la méprise, que ses initiales étaient les mêmes que celles de mon premier et à jamais regretté propriétaire ; il s'appelait James Bound.

Si j'ai jamais déploré de n'avoir pas le don de la parole, ce fut assurément dans cette circonstance. Quels cris j'aurais poussés, si cela eût été en mon pouvoir! Hélas! il fallut me laisser emporter sans mot dire, et ce que je vis en arrivant dans ma nouvelle demeure n'était pas fait pour me consoler.

Figurez-vous une sorte de caverne éclairée par une seule fenêtre, si toutefois l'on peut donner ce nom à une ouverture étroite, obstruée encore par des toiles d'araignée et par des numéros du *Times* datant d'un demi-siècle, placés là en guise de carreaux de vitre.

L'ameublement se composait de chaises effondrées, de bahuts crasseux et de tables boiteuses chargées de vases ébréchés et poudreux, de livres vermoulus, de statuettes et de bibelots de toute sorte.

Aux murs étaient appendus des haillons multicolores entremêlés de sabres, de fusils rouillés, de gravures et de tableaux noircis par le temps.

Une odeur âcre et nauséabonde prenait à la gorge les visiteurs assez hardis pour s'aventurer dans ce capharnaüm, dans ce palais idéal du bric-à-brac.

Pour moi, ce que je vis en entrant fut ce qui m'intéressait le plus, et ce fut aussi ce qui me plut le moins.

Le lit où je devais passer la plupart de mon temps n'était qu'un grabat infect et sordide, repaire hideux du juif, au pouvoir duquel je venais de tomber si malheureusement.

Quand mon nouveau maître fut arrivé chez lui, il ôta le chapeau qu'il portait, ouvrit son paquet de linge, étendit vers moi ses doigts crochus, me prit et, après m'avoir un instant considéré avec plaisir, me plaça sans façon sur sa tête.

Il appartenait donc à cette catégorie de gens qui font usage du bonnet de coton toute la journée, quand ils ne vont pas en ville.

J'en pris facilement mon parti, malgré la répugnance que m'inspirait James Bound, parce que la curiosité qui m'est naturelle trouvait son compte dans la combinaison. Cela me permettrait de voir à quoi s'occupait mon possesseur actuel.

Il faut croire que ses plaisirs n'étaient guère variés, car, s'étant préalablement enfermé à double tour dans sa chambre, il se mit à compter son or et son argent, et ne fit rien autre chose de tout le reste de la journée.

C'est dire qu'il en avait considérablement. Sans doute, mais il y avait ceci de remarquable : c'est que, quand il avait fini ses pesées, ses chiffres et ses supputations, il les recommençait.

Cela me fit penser que peut-être il était fou ; mais je dus bientôt reconnaître qu'il n'était qu'avare, ce qui revient au même.

Le soir venu, le vieil usurier prit dans une armoire un morceau de pain sec qu'il se mit à manger tristement. On eût dit qu'il regrettait d'être obligé de faire un repas qui pourtant lui coûtait si peu.

Quand James Bound eut mangé, il était nuit close. Il se leva, et je me figurai qu'il allait se coucher sans lumière pour économiser la chandelle.

Je fus bien surpris et bien intrigué, quand je vis qu'au contraire il s'apprêtait à sortir.

Je l'entendis d'abord fermer avec soin son coffre et ses armoires. Puis il se munit de je ne sais quels instruments et, oubliant sans doute de me laisser au gîte et de prendre son chapeau, ni plus ni moins que s'il eût été professeur à l'Université, il quitta son appartement.

J'ignore quelles rues nous traversâmes et je ne sais pas davantage la longueur du chemin que fit James, toujours en ma compagnie.

L'obscurité était profonde et les passants très rares.

Plusieurs fois, nous tournâmes à droite ou à gauche ; il me sembla même que de temps en temps nous revenions sur nos pas.

Arrivé à un certain endroit, le juif escalada un mur peu élevé, marcha encore quelque temps et parvint enfin au pied d'un grand édifice, dont la silhouette noire se projetait sur le ciel nuageux et sans étoiles.

Le mur présentait, à quelques pieds du sol, une sorte de poterne assez grande pour livrer passage au corps d'un homme.

Quand je vis mon maître s'apprêter à desceller la grille qui fermait cet espèce de soupirail, j'eus un frisson d'horreur qui s'explique par ma timidité et mon honnêteté natives.

J'abritais la tête d'un voleur.

Les barreaux s'enlevèrent facilement. Quand l'ouverture fut libre, le juif écouta attentivement si l'on n'entendait pas quelque bruit, puis, avec une audace extra-

ordinaire, il s'introduisit en rampant dans le bâtiment mystérieux.

Là, toujours dans les ténèbres, marchant à pas de loup, mais sans aucune hésitation, comme s'il eût été chez lui, je me rendis compte qu'il prenait sur des rayons et mettait dans ses poches des objets que je m'imaginai être des livres.

Tout à coup, en dépit de la connaissance qu'il avait des lieux, James Bound trébucha sur un escabeau, oublié sans doute dans une allée de la bibliothèque, et s'étendit par terre, tout de son long. Ce ne fut pas sans se donner un coup dont je me sentis un peu, ni sans faire beaucoup de bruit, ce qui réveilla le gardien.

Le voleur, un instant étourdi, se releva bientôt et se hâta de déguerpir.

Au moment où il s'engageait dans la bouche d'air par laquelle il était venu, je trouvai le moyen de m'accrocher à une brique, et je tombai à l'intérieur, tandis que le coquin s'échappait au dehors.

Une lumière venait de paraître à l'extrémité du couloir. C'était le gardien qui accourait. Il ne m'aperçut pas tout d'abord.

Tandis que le brave garçon cherchait de tous côtés la cause du bruit qu'il avait entendu, le juif, réfléchissant que son bonnet retrouvé pouvait le trahir, eut la témérité de repasser la tête par le trou et d'allonger le bras pour me saisir.

Il me reprit en effet par le bas, tandis que le gardien, qui venait enfin de me voir, se précipitait et me saisissait par le haut.

Je perdis ainsi une seconde fois ma houppette, mais je n'en eus aucun chagrin, car je pensai aussitôt que ce

petit ornement, entre les mains des policemen, pourrait faire découvrir le brigand qui me détenait prisonnier et m'apporter la délivrance.

C'est ce qui arriva en effet, non toutefois sans que le vieux scélérat m'eût fait encore éprouver une peur terrible.

Il passa, en fuyant, sur un pont très étendu, que je reconnus pour être le grand pont sur la Clyde.

Arrivé au milieu, il me saisit et fit le geste de me jeter à l'eau. Mais il se ravisa, se disant qu'après tout ç'aurait été un bonnet de perdu, et qu'il n'en manquait pas sans doute dans Glasgow qui n'avaient plus de houppette.

Ce à quoi il n'avait pas réfléchi, c'est qu'il n'y avait certainement que moi qui eusse dans les flancs du sang de bibliophile, et sur la peau de la couleur empruntée à un escabeau nouvellement peint du Scotland-Museum.

Il ne se douta pas non plus que l'on perquisitionnerait de grand matin chez les principaux habitués de la bibliothèque, attendu l'extraordinaire lucidité dont le voleur avait fait preuve.

Bref, il fut cueilli le lendemain de fort bonne heure, étant encore au lit en ma compagnie et rêvant aux milliers de livres sterling qu'il tirerait de plusieurs incunables qu'il avait volés.

Voilà comment, quelques jours après, je me trouvai étalé parmi les pièces à conviction, sur la table du tribunal criminel, dans la célèbre affaire du brocanteur James Bound.

Mon maître d'un jour eut bien du bonheur que je fusse au nombre des témoins et non parmi les juges, car il s'en tira avec une forte amende et une longue

prison, tandis que je l'eusse volontiers condamné à être pendu.

Après l'audience, plusieurs riches amateurs de livres et de curiosités vinrent me contempler avec admiration. Ce que voyant, le greffier, à qui l'usage accorde de disposer après les procès des objets utiles qui se trouvent dans le cas où j'étais, eut l'idée de me mettre en vente au plus offrant.

Les enchères allèrent leur train, et moi qui n'avais valu, à mon entrée dans le monde, qu'à peine un demi-schelling, je fus adjugé, pour avoir appartenu à l'odieux James Bound, au prix respectable de dix livres.

Qu'eût-ce été si l'on avait su que j'avais abrité durant trois mois la tête auguste du Révérend John Brown?

---

## 17. — HAUT LA CRÊTE

Il y avait de longues années que le deuil régnait au manoir d'Estourmel, en Cambrésis.

Dame Alaïs de Prémont avait épousé, bien jeune encore, le seigneur Reimbold, l'unique héritier de cette terre, et l'un des chevaliers les plus accomplis de son temps.

Mais à peine les fêtes somptueuses de leur union étaient-elles terminées, que des bruits de guerre vinrent troubler la joie des jeunes époux.

D'un bout à l'autre de la chrétienté, un cri d'angoisse et de douleur s'était fait entendre. Les Lieux-Saints étaient au pouvoir des infidèles, et rien n'égalait les humiliations et les tortures que les Musulmans infligeaient aux

malheureux habitants de la Palestine et aux pèlerins qui osaient encore tenter de visiter la Terre-Sainte.

Un soir d'été de l'an de grâce 1095, arriva au château d'Estourmel un envoyé de Monseigneur Robert, comte de Flandre.

Dame Alaïs et sire Reimbold lui firent un cordial accueil. Mais leurs cœurs furent remplis de douleur et d'inquiétude quand, après le repas du soir, le noble messager leur parla en ces termes :

« Madame et monseigneur, je vous remercie bien vivement de la manière si honorable et si généreuse dont tous deux vous avez daigné me recevoir dans votre noble demeure. Aussi ne puis-je manquer, dès que je serai de retour auprès de mon seigneur et maître, le comte Robert, de lui en faire bon rapport, dont il sera grandement heureux et satisfait.

» Mais il est temps, madame et monseigneur, que j'en vienne au point de mon message, et que je vous déclare ce pourquoi je suis venu.

» Il n'est, vous le savez, dans toute la chrétienté, aucune plaie ni affliction telle que celle du tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem.

» Notre Saint-Père Urbain, évêque de Rome, chemine, en ce moment, vers la France. Il se propose de tenir un grand concile où il fera connaître ce qu'il convient de faire pour sauver l'honneur du nom chrétien. Sa Sainteté a mandé à monseigneur le comte de Flandre qu'Elle désire le voir à Clermont avec la fleur choisie des chevaliers de son comté.

» Par quoi mon dit seigneur, le comte Robert, qui vous tient, sire Reimbold, pour l'un des plus braves entre tous ses amis, vassaux ou alliés, et ce à juste

titre, m'a envoyé vers vous pour vous faire connaître son dessein de se rendre à l'invitation de Notre Saint-Père le Pape, et pour vous inviter à l'accompagner. »

En entendant ces paroles, dame Alaïs se mit à verser des larmes. C'était la première fois de sa vie ; ce ne devait pas être la dernière.

— A quelle époque Monseigneur le comte de Flandre a-t-il fixé son départ? demanda simplement Reimbold.

— Au prochain mois de mai, environ la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, répondit le messager.

— Quelle route le comte Robert suivra-t-il?

— Monseigneur se propose de suivre les chaussées de Tournai, de l'Ostrevent et de la Picardie, car il doit rencontrer et s'adjoindre en passant, à travers tout ce pays, nombre de gens de guerre et de preux chevaliers.

— Veuillez dire à votre maître que son désir est pour moi un ordre et que j'irai l'attendre à tel point de sa route et à tel jour qu'il voudra bien m'indiquer.

Ainsi parla Reimbold, et malgré les supplications et les sanglots de sa jeune femme, il tint parole.

Ce n'était pas qu'il n'eût pour dame Alaïs une profonde affection, mais Reimbold était avant tout chrétien et chevalier. Aucune considération n'était capable de l'arrêter, quand une fois sa conscience lui avait montré le chemin du devoir et de l'honneur.

Les jeunes époux se firent de touchants adieux, se renouvelèrent l'un à l'autre des serments d'inviolable et perpétuelle fidélité, et se séparèrent au milieu des larmes de tous leurs vasseaux et serviteurs.

Reimbold partit en compagnie d'un grand nombre de seigneurs et de personnages distingués du Cambrésis et des provinces voisines. Citons entre autres, outre le

comte de Flandre, Robert II, Hugues de Vermandois, Bernard de Hennin, sire de La Vaquerie, Adam, abbé de Saint-Aubert et Reinier, abbé de Saint-Sépulcre, amis personnels du sire d'Estourmel.

Alaïs de Prémont, après le départ de Reimbold, prit des habits de deuil, se retira dans ses appartements et commença, à peine âgée de seize ans, une vie de solitude austère et de veuvage inconsolable.

## II

Il y avait longtemps que dame Alaïs pleurait au château d'Estourmel.

De longs jours, des mois, des années longues comme des siècles s'étaient écoulées depuis que sire Reimbold était parti pour la Terre-Sainte. Les larmes avaient tracé leurs sillons sur les joues de son épouse infortunée, et des filets prématurés rayaient d'argent sa chevelure brune, sans qu'aucune nouvelle, aucun signe de vie de la part de Reimbold fût venu adoucir son cruel chagrin.

On avait bien appris qu'à l'assemblée de Clermont, Reimbold avait été un des premiers à s'écrier : *Dieu le veut !* et à prendre la croix. On avait apporté à Alaïs un message dans lequel son mari lui faisait part, dans les termes les plus affectueux, du seul regret qu'il eût en partant pour la croisade, à savoir de s'éloigner d'elle, et pour si longtemps.

Mais il avait confiance que Dieu, pour la cause de qui il allait combattre, le ramènerait sain et sauf, couvert de mérite et de gloire. Il envoyait à sa chère Alaïs, comme suprême témoignage de son amour, la moitié de la bague, portant le sceau d'Estourmel, qu'il ne quit-

tait jamais, lui recommandant de ne croire à sa mort, si elle lui était annoncée, que si le messager, confident de ses dernières pensées, lui en remettait l'autre moitié.

Depuis le jour où elle avait reçu ce précieux gage, dame Alaïs n'avait plus entendu parler de Reimbold.

Elle passait des journées entières à regarder, du haut de ses fenêtres, la campagne environnante, tour à tour riante ou désolée, selon les saisons, sans que son regard fatigué par les pleurs aperçût autre chose que les paysans vaquant à leurs occupations, les mendiants montant au château ou en descendant chargés de lourdes besaces, ou quelque voyageur cheminant le long de la chaussée qui de Cambrai menait en France et en Picardie.

Jamais dame Alaïs ne vit passer sous Estourmel aucun homme qui eût seulement l'aspect d'un héraut d'armes ou d'un courrier de guerre.

Elle en vint à penser que sire Reimbold était mort, et parfois, le cœur et l'esprit troublés par tant de douleurs et une si longue attente, elle se surprenait à désirer avoir au moins la certitude de son malheur, ne fût-ce que pour donner enfin au défunt tous les regrets qui lui étaient dûs et faire prier Dieu pour le repos de son âme.

## III

La ville sainte était esclave :
Nos vaillants ont brisé ses fers.
Mais entre tous c'est le plus brave
Qu'acclame aujourd'hui l'univers ;
Sur le rempart une bannière,
Mêlant sa pourpre au bleu du ciel,
Au vent a flotté la première :
Victoire aux couleurs d'Estourmel !

Victoire! le lion de Flandre
Et de Bouillon le sanglier
S'inclinent fort bien, sans descendre,
Aux pieds d'un simple chevalier!
Princes et rois, chacun apporte
Son hommage de combattant
Au sire d'Estourmel qui porte
De geules à la croix d'argent!

Estourmel, vaillant sur la crête,
Le premier a planté la croix.
Des vainqueurs après la conquête,
En concert s'élèvent les voix :
Haut la crête! c'est la devise
Qu'aura désormais Estourmel,
Et qu'outre-mer on se redise
La chanson du gai ménestrel!

Ainsi chantait Guy de Laon, au milieu d'un groupe imposant de chevaliers chrétiens sous les murs de Jérusalem, quelques jours après la prise de cette ville par les Croisés, l'an de l'Incarnation 1099.

Robert le Jérosolymitain, comte de Flandre, Raymond, comte de Toulouse, Robert, duc de Normandie, Étienne, comte de Blois, et une foule d'autres grands seigneurs étaient assemblés sous la présidence du légat du Pape et de Godefroy de Bouillon, marquis d'Anvers et comte de Boulogne, qui portait, depuis quelques jours, l'humble mais glorieux titre de baron du Saint-Sépulcre.

Tous ces nobles personnages célébraient à l'envi le courage de Reimbold, sire d'Estourmel, qui, dans l'assaut de la ville sainte, avait réussi le premier à planter sa bannière sur la crête du rempart.

Or, tandis que les plus illustres parmi les Croisés joignaient leurs hommages à ceux de chevaliers que

des rapports plus particuliers de voisinage ou d'amitié unissaient à Reimbold, il s'en trouvait un que le dépit et la jalousie tenaient éloigné.

Aux premiers accents que le trouvère Guy de Laon avait fait entendre, Bernard de Hennin, sire de La Vaquerie, s'était écarté sans qu'aucun chevalier remarquât son brusque départ.

Tous les regards étaient en ce moment fixés sur le poète guerrier dans lequel on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, de la vaillance qn'il déployait au milieu des batailles ou du talent qu'il mettait à chanter les brillants exploits de ses compagnons d'armes.

On se plaisait aussi à voir la contenance pleine d'aisance et de simplicité du sire d'Estourmel, le héros de cette fête militaire. Tout flatté qu'il fût des honneurs qu'il recevait, il n'en était cependant pas plus ému. C'est que, d'une part, il rapportait à Dieu la gloire des hauts faits qu'il lui avait été donné d'accomplir, et que, d'un autre côté, il croyait sincèrement que tous ses frères d'armes en auraient fait tout autant si le sort du combat leur en eût procuré l'occasion.

## IV

Bernard de Hennin était sans contredit le plus riche seigneur de Cambrésis.

En relation de bon voisinage avec tous les nobles châtelains du pays, et désirant trouver une épouse digne de lui, il avait jadis porté ses vues sur la fille unique de sire de Prémont que tous désignaient dès alors sous le nom de la belle Alaïs.

Mais taciturne et irrésolu par caractère, Bernard avait

eu le tort de concentrer en lui-même les sentiments qu'Alaïs lui inspirait et de remettre toujours à plus tard le soin de la demander en mariage à son père. Reimbold d'Estourmel, plus franc et plus déterminé, sollicita soudain et obtint aussitôt la main de la jeune fille.

Bernard, parent et ami d'enfance de Reimbold, dissimula un ressentiment qui ne fit que s'accroître avec le temps.

Les honneurs que recevait son rival, ayant mis le comble à son exaspération, Bernard de Hennin, pour lequel Reimbold n'avait pas de secrets, s'en alla sous la tente qui leur était commune, fouilla quelques instants les hardes de sire d'Estourmel, sortit bientôt et disparut.

Les chefs de la croisade et Reimbold lui-même ne le voyant pas revenir crurent qu'il s'était témérairement aventuré dans la campagne, et qu'il avait été tué ou fait prisonnier par les Sarrasins.

Reimbold donna des larmes à son ami et fit prier Dieu pour lui.

Puis comme l'expédition était loin d'être terminée par la prise de Jérusalem, prise à laquelle il avait eu une part si éclatante, il se laissa entraîner avec les chefs les plus ardents de l'entreprise à faire le vœu de ne pas quitter la Terre-Sainte avant que le règne de la Croix y fût incontestablement et invinciblement établi.

Le jeune baron avait eu certes bien du mérite à prendre un tel engagement, car le souvenir de son Alaïs, de cette épouse, presque une enfant, qu'il avait à peine entrevue et qu'il avait dû sitôt quitter, ce souvenir le poursuivait et l'obsédait à tout instant.

Sans nouvelles de sa pauvre femme, impuissant à lui en donner de lui-même, il se la représentait dévorée de

chagrin et d'inquiétude, se mourant, dans son château solitaire, de peur et d'ennui, l'objet des persécutions de ses vassaux ou des seigneurs voisins, et, qui sait? la proie peut-être d'un cruel et lâche ravisseur.

Aussi, était-ce avec des larmes brûlantes que le vaillant croisé toutes les fois qu'il pouvait prier dans la solitude, demandait à Dieu, en échange des maux qu'il souffrait pour le Saint-Sépulcre, de préserver de tout danger et de lui conserver saine et sauve sa chère Alaïs.

## V

L'Europe chrétienne avait applaudi depuis longtemps au succès de la croisade.

La plupart des seigneurs qui en avaient fait partie étaient de retour.

Alaïs de Prémont, un instant consolée dans son chagrin, avait appris que son époux s'était couvert de gloire et, ce qu'elle appréciait davantage, que sa vie et sa santé avaient résisté à tant de fatigues et de périls.

Cependant le temps s'écoulait et Reimbold ne reparaissait pas.

Peu à peu tous les seigneurs du Cambrésis et des contrées voisines que la mort avait épargnés étaient rentrés dans leurs terres.

Le comte de Flandre lui-même était revenu dans ses états.

Seul, Reimbold d'Estourmel restait absent.

Bernard de Hennin, un des premiers de retour, était venu donner à sa parente des nouvelles de son mari. Il l'avait laissé au péril, grisé de la gloire que sa vaillance lui avait value, méditant de s'exposer à de nouveaux dangers.

En vain Alaïs cherchait à pénétrer, dans les récits du sire de La Vaquerie, jusqu'aux sentiments que Reimbold devait manifester pour elle.

Sur ce point, Bernard de Hennin restait impénétrable. Reimbold ne parlait pas d'Alaïs.

Tandis que la douleur, et puis la défiance, pénétraient de plus en plus l'âme de l'infortunée châtelaine d'Estourmel, Bernard multipliait ses visites.

Reimbold ne reparaissait pas.

Aucun chevalier, aucun pèlerin revenant d'outre-mer n'apportait de ses nouvelles.

Dix années s'étaient écoulées depuis son départ, Alaïs était devenue presque vieille, lorsque Bernard de Hennin arriva un jour à Estourmel.

Il affectait sur son visage une profonde douleur. Son attitude était celle d'un homme consterné.

Alaïs en l'apercevant se mit à fondre en larmes.

Puis, comme sa douleur l'empêchait de parler, Bernard feignant lui-même de ne pouvoir proférer un mot, tira de dessous ses vêtements un petit sachet qu'il tendit à la jeune femme.

Celle-ci l'ouvrit fiévreusement, poussa un grand cri et tomba évanouie.

Elle venait de reconnaître le tronçon de la bague au sceau d'Estourmel que Reimbold avait emporté et dont la seule remise devait lui être un signe certain de sa mort.

## VI

— Pourquoi donc, ma bonne femme, sonne-t-on les cloches à toutes les églises de ce canton ?

Ainsi parlait un voyageur qui paraissait bien pauvre et bien fatigué, à une vieille paysanne arrêtée au bord du chemin pour le voir passer.

— Allez, l'homme du bon Dieu, ce n'est ni pour vous ni pour moi. Ne vous en mettez pas en peine.

— Mais encore, insista le voyageur que ce langage intriguait, que se passe-t-il?

— Ce qui se passe? si vous ne le savez pas, c'est que vous venez de fort loin, car on en parle à dix lieues à la ronde.

— Il n'importe d'où je viens, répliqua le voyageur impatienté, mais le fait est que vous m'intéressez fort. Me répondrez-vous, oui ou non?

— Dans le temps où nous sommes, il est toujours bon de savoir, avant de parler, à qui l'on s'adresse.

— Soyez sans inquiétude, bonne femme, j'ai la crainte de Dieu en partage, et je suis un ami du sire d'Estourmel dont le château commence à se voir d'ici.

— Du sire d'Estourmel? Est-ce de l'ancien ou du nouveau que vous voulez parler?

— Supposez que je suis l'ami des deux, répondit l'étranger qui parut ne pas bien comprendre la question de son interlocutrice, mais qui ne voulut pas arrêter plus longtemps ses révélations.

— Puisqu'il en est ainsi, mon ami, je vois bien que vous n'êtes pas du pays, car tous ceux qui ont connu l'ancien, détestent le nouveau. Le premier était un gentilhomme aussi brave et loyal que bon et secourable aux pauvres gens. Malheureusement il s'en est allé, il y a plus de dix ans, faire la guerre au pays d'outre-mer, et on n'en a plus entendu parler, si bien qu'on est certain qu'il y est mort.

Quant à l'autre...

La vieille paysanne cessa brusquement de parler, comme si elle craignait déjà d'en avoir trop dit.

— Eh bien! l'autre ? demanda le voyageur plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître.

— L'autre, je n'en veux rien dire, sinon qu'il se marie ce matin même avec la veuve du pauvre seigneur Reimbold. Chère petite dame, avoir eu tant de courage pendant dix ans, être restée fidèle à son homme absent durant les plus belles années de sa vie, et lui mort, se résigner à en épouser un autre, un vieux loup de La Vaquerie, c'est pitié, vraiment, et nous l'aimerons moins, madame Alaïs, quand elle ne sera plus veuve.

Le voyageur ne prit pas le temps de remercier la bonne femme des renseignements qu'elle lui avait donnés. Il la salua d'un geste et, continuant sa route, il s'éloigna rapidement.

## VII

Les paysans accouraient de toutes parts à Estourmel. L'affluence des chevaliers et des gens d'armes était grande. Des moines et des prêtres circulaient autour du château. L'évêque de Cambrai venait d'arriver.

Bernard de Hennin, sire de La Vaquerie, allait conduire à l'autel Alaïs de Prémont, veuve de l'héroïque et infortuné Reimbold.

Quand le voyageur inconnu dont nous venons de parler arriva au village, le pompeux cortège venait d'entrer dans la vaste chapelle qui servait d'église aux habitants. La foule des curieux un instant contenue

devant les portes, se précipitait à la suite des époux et de leurs nobles invités.

Le voyageur entra avec les autres.

Et comme il était alerte et vigoureux, il n'eut guère de peine en jouant des coudes à se trouver bientôt au premier rang.

La cérémonie commença.

Bernard de Hennin était radieux. Il était au comble de ses vœux.

Alaïs, au contraire, très vieillie et affaissée sur elle-même, paraissait en proie à un profond chagrin.

L'évêque s'avança vers les époux et leur adressa un discours qui fut d'autant mieux écouté que le prélat, récemment élevé au siège de Cambrai, était encore inconnu de la plupart de ses auditeurs.

Il fit l'éloge des maisons d'Estourmel, de Prémont et de Hennin. Quand il en vint, en termes voilés et délicats, à rappeler la mémoire du valeureux Reimbold, Alaïs ne put retenir ses larmes, et il n'y eut personne parmi les assistants qui ne pleurât de même.

Enfin l'évêque, ayant achevé son discours, commença à poser aux futurs époux les questions sacramentelles :

— Bernard de Hennin, sire de La Vaquerie, Banteux, Montescourt et autres lieux.

— Monseigneur! s'écria le voyageur du milieu de la foule.

Tous les regards se tournèrent vers lui et le pontife s'arrêta.

— Qui parle dans l'assemblée? dit-il sans se laisser troubler.

— Monseigneur, est-il permis à un homme d'épouser une femme mariée, du vivant de son légitime époux?

— Assurément non, mon ami ; mais puisque Reimbold d'Estourmel...

— Reimbold d'Estourmel est vivant, monseigneur !

A ces mots, un véritable tumulte s'éleva dans l'église. Chacun voulait voir et interroger le nouveau venu. Mais celui-ci s'avançant délibérément jusqu'au pied de l'autel, prit les deux mains d'Alaïs éperdue, et, la regardant fixement dans les yeux :

— Madame, dit-il, me reconnaissez-vous ?

Alaïs jeta un grand cri et tomba inanimée.

Bernard de Hennin qui, lui aussi, avait bien reconnu Reimbold, malgré les ravages que la maladie et la misère avaient faits sur lui, sortit précipitamment par une porte dérobée, sella son cheval et s'enfuit au galop.

On sut bientôt qu'accablé de honte et de remords, il avait fait le vœu de se rendre de nouveau en Terre-Sainte et d'y mourir.

On ne le revit jamais.

Reimbold n'eut pas de peine à pardonner à sa femme une faute que son cœur n'avait jamais commise.

Ils vécurent longtemps encore et furent la souche d'une nombreuse postérité qui s'est toujours honorée d'avoir pour devise ces mots : « Haut la crête ! » qui rappellent le souvenir de Reimbold, et de porter dans ses armes, en mémoire de la prise de Jérusalem, la croix endentée d'argent.

---

## 18. — KWICKY ET KWICKA

CONTE RUSSE

### I

Ils étaient nés la même année, au même printemps.

Les maisons de leurs parents étaient contiguës.

Ils avaient fréquenté, tout petits, la même école où ils avaient appris, non pas à lire ni à écrire, mais à chanter les louanges de Dieu.

Et quelles jolies voix ils avaient, Kwicky et Kwicka! C'étaient, du matin au soir, des roulades joyeuses, de gais refrains, d'interminables couplets.

Kwicky et Kwicka, toujours chantant, toujours d'accord, ne se quittaient pas de toute la journée.

Quand on voyait l'un on voyait l'autre, et lorsqu'on entendait Kwicka moduler de sa douce voix les premières notes d'un chant nouveau, on était assuré d'entendre bientôt se mêler au concert la voix plus grave et plus forte de Kwicky.

Le soir venu, et de bonne heure, les deux amis se séparaient à regret, pour rentrer au gîte paternel. Ils s'endormaient heureux en pensant l'un à l'autre, et le lendemain, dès l'aube, ils se retrouvaient pour continuer leurs innocents ébats.

Ainsi s'écoula la jeunesse de Kwicky et de Kwicka.

### II

« L'aube s'éveille : c'est un beau jour qui s'annonce. Rassemblez-vous de loin, petits oiseaux du bocage et des champs.

» La bonne Fée, qui de Kwicky fut la marraine, s'avance au loin.

» Rassemblez-vous.

» Elle s'avance avec le bon Génie qui fut le parrain de Kwicka.

» Petits oiseaux des champs et du bocage, répondez-nous.

» Quels présents apportent-ils?

» L'aube s'éveille : c'est un beau jour qui s'annonce; petits oiseaux, rassemblez-vous.

» Déjà Kwicky porte dans sa parure mille couleurs qu'aux rayons du soleil fait chatoyer le vent.

» Qu'apportent-ils?

» Déjà Kwicka fait envie aux plus belles.

» Qu'apportent-ils encore ?

» L'aube s'éveille : c'est un beau jour qui s'annonce. Rassemblez-vous, petits oiseaux. »

Ainsi chantaient dans leurs mille langages les habitants ailés de la plaine où étaient nés Kwicky et Kwicka.

Le soir quand la bonne Fée et le bon Génie les eurent mariés, il ne se trouva pas, à cent lieues à la ronde, un couple de pinsons plus heureux ni plus enviés.

## III

Le nid ne tarda pas à être construit. Kwicky en avait choisi l'emplacement sur une branche d'un vieux poirier, abrité sous la corniche d'un grand mur.

Kwicka avait mis toute son industrie et toute son activité à garnir le logis d'un fin et chaud duvet.

Kwicky et Kwicka chantaient encore en travaillant.

Mais quand des œufs se trouvèrent au fond du nid,

leur apportan' l'espérance, Kwicky et Kwicka ne chantèrent plus.

Ce n'était pas qu'ils fussent moins joyeux : loin de là; mais il fallait éviter d'attirer l'attention de Bob, le petit varlet de la ferme voisine et celle de Mitou, le plus hardi et le plus voleur des chats d'alentour.

Kwicky et Kwicka gardaient le silence.

Le bon Génie et la bonne Fée leur avaient, entre autres présents, accordé celui de la Prudence.

Bientôt ils eurent un fils et une fille qu'ils nommèrent Kwickidy et Kwickida.

Ils étaient bien chétifs et un peu mignons, les pauvres petits, à leur naissance, et Kwicka en eut le cœur gros. Elle les aimait beaucoup cependant, et elle fut tout à fait consolée quand la bonne Fée lui eut dit, en venant la visiter, qu'ils deviendraient bientôt plus beaux que Kwicky et Kwicka eux-mêmes.

## IV

Le grand soleil d'été brillait de tout son éclat. Les moissonneurs allaient et venaient empressés, couverts de poussière et de sueur, rapportant des champs et entassant dans les granges les trésors de la saison.

La fermière, une jeune et active mère de famille, nommée Bettina, ne savait où donner de la tête. Pour avoir quelque loisir, elle avait endormi et couché à l'ombre, dans la cour de la ferme, sur un lit de paille et de foin odorant, Beppo, son dernier né.

L'enfant dormait d'un profond sommeil.

Kwicky et Kwicka volaient autour de lui, cherchant la

nourriture de leurs petits qui grandissaient à vue d'œil et dont l'appétit allait croissant avec l'âge.

Bettina était rentrée à l'intérieur de la maison.

Une truie immonde se vautrait sur le fumier de la cour. Soudain, l'horrible bête vit l'enfant endormi et courut vers lui pour le dévorer.

Kwicky et Kwicka qui s'en aperçurent se mirent à pousser des cris perçants.

Mais la jeune mère, tout occupée au travail, chantait doucement un air appris dans son enfance,

sans se douter que son fils courait un grand danger.

Kwicky et Kwicka redoublèrent leurs cris, si bien que l'enfant se réveilla et se mit à pleurer.

La truie avançait toujours. Déjà son groin cruel effleurait la joue rose et humide de larmes de Beppo, lorsque Kwicky et Kwicka s'abattirent ensemble sur la lourde tête du monstre et se mirent de leur bec acéré à lui piquer les deux yeux.

Bettina arriva alors et, armée d'un bâton, elle chassa la méchante bête.

Ainsi fut sauvé, par Kwicky et Kwicka, le petit Beppo, l'enfant dernier né de Bettina, la fermière.

## V

Bob, le jeune varlet, avait peu d'esprit. Sans cela, eût partagé la reconnaissance de son maître et de sa maîtresse pour Kwicky et Kwicka, et il n'eût pas cherché à les dénicher.

Il prit une échelle et l'appliqua contre le mur où était le nid.

L'échelle était trop courte et Bob dut la mettre presque droite pour atteindre son but.

Bob monta.

Kwicka, restée auprès de ses petits tremblait de tous ses membres.

Quand Bob fut arrivé au dernier échelon, il s'appuya au mur, porta les mains en haut vers le nid et releva la tête.

Kwicky, qui guettait l'instant favorable, se mit alors à gratter de toutes ses forces les vieilles pierres qui formaient le chaperon de la muraille. Une poussière blanche

et fine se détacha et vint tomber dans les yeux de Bob. Celui-ci, fou de douleur, porta aussitôt les deux mains à la tête, et, l'équilibre de l'échelle se trouvant par là déplacé, il tomba lourdement sur le sol.

Bob avait la jambe cassée.

## VI

Mitou, l'autre ennemi de Kwicky et de Kwicka, avait vu toute la scène. Bob lui avait fait connaître le nid. Quand le tumulte occasionné par la chute de Bob fut apaisé, Mitou se dirigea lentement, par des marches et des contre-marches savamment détournées, vers la demeure de Kwicky et de Kwicka.

Le chat, voleur et gourmand, avait mis des heures entières à organiser son expédition. Mais quelle que fût son habileté, il devait être pris par ceux qu'il croyait prendre.

Kwickidy et Kwickida avaient grandi et, bien qu'ils fussent faibles encore et peu assurés sur leurs ailes, Kwicky, les emmena bien loin, dans un gîte plus sûr.

Puis, se doutant bien des projets de Mitou et voulant le punir de sa cruauté, il revint avec Kwicka se mettre en observation.

Mitou les voyant aller de çà et de là comme sans défiance ne douta point que sa proie lui fût assurée.

Il se rapprochait peu à peu.

Or Kwicky avait remarqué un peu plus bas que son nid, sur la même branche, un piège à rats que le fermier y avait tendu récemment pour prendre des loirs.

Aidé de Kwicka, avec des précautions infinies, il par-

vint à traîner le piège, sans le détendre, jusqu'au dessus du nid abandonné.

Cela fait, Kwicky et Kwicka allèrent se placer à l'écart, de manière à voir, sans être vus, ce qui arriverait.

Mitou était à sa dernière étape. Soudain, d'un bond il s'élança sur le nid, poussa aussitôt des cris affreux et retomba à terre, la patte prise et presque coupée par le piège.

Le bon Génie et la bonne Fée avaient accordé à Kwicky et à Kwicka le don de la Bienfaisance en échange de leurs bonnes actions, il ne devait jamais leur arriver aucun mal, à eux ni à leurs descendants.

## VII

Kwickidy et Kwickida ne dégénérèrent point des bonnes qualités de leurs parents.

Beaux et bien faits comme eux, comme eux ils chantèrent la gloire du Créateur et firent le bien durant leur vie entière.

De leur union avec les personnes les plus accomplies de leur tribu, naquirent des rejetons dignes de la race de Kwicky et de Kwicka. On les appelait Kwickidowitch ou Kwickdowithcka, Kwickidowitchky ou Kwickidowitchkina. Ils devinrent les plus nombreux de tous les passereaux.

Grâce au bon Génie et à la bonne Fée qui avaient tout d'abord protégé Kwicky et Kwicka, jamais il n'arriva malheur à leur postérité.

Et de nos jours encore, les jeunes époux qui viennent s'établir dans les riches métairies qu'arrose la Duna sont

assurés d'être heureux, s'ils trouvent dans leur enclos quelque colonie de jolis et gais pinsons, descendants de Kwicky et de Kwicka.

---

## 19. — POLLÉNA ET VALÉRIE

Le septième siècle de notre ère a présenté, dans notre pays, des contrastes inouïs de progrès et de barbarie de corruption et de sainteté.

Le règne tourmenté, mais non sans gloire, du célèbre roi Dagobert peut en donner une idée. D'une part, à la cour, des désastres monstrueux; de l'autre, des fondations pieuses, des libéralités innombrables aux églises et aux couvents; ici des familles entières de princes massacrés, des milliers de barbares sans défense exterminés, là des légions de saints et de saintes recrutés jusque dans les maisons royales, tels sont les spectacles auxquels l'histoire nous fait assister successivement.

Les éléments divers qui doivent former une société nouvelle sont en fusion et se heurtent les uns les autres avec une extrême violence.

C'est la férocité germanique aux prises avec la douceur chrétienne, la fierté antique des Gaulois vainqueurs se révoltant encore sous le joug de la tyrannie romaine.

Il faut connaître ces traits généraux de l'histoire pour comprendre la plupart des événements du temps.

C'est ainsi que s'expliquent les péripéties tour à tour charmantes et terribles de la légende Cambraisienne de Polléna et de Valérie.

I

Dans une de ces immenses maisons qui étaient les châteaux d'alors, et qui servaient en même temps de centre d'exploitation agricole ou forestière, et de résidence aux leudes puissants du royaume d'Austrasie, non loin des sources de l'Escaut, habitait une noble et riche famille dont le chef s'appelait Hunulphe.

C'était un grand et beau vieillard dont les ans et les adversités n'avaient ni affaibli l'intelligence ni courbé la taille.

Autrefois redoutable dans les combats, il s'était retiré sur ses vieux jours dans ses terres et il y avait fondé une métairie florissante.

Des maladies mystérieuses et soudaines, telles que des sortilèges seuls pouvaient les expliquer à ses yeux, lui avaient ravi successivement sa femme et tous ses enfants.

Il ne lui restait qu'une fille sur laquelle il avait naturellement reporté tout l'amour de son cœur, tant de fois brisé par des deuils cruels. Elle s'appelait Polléna.

Dans toute la contrée la fille unique d'Hunulphe était connue pour une personne des plus accomplies.

Non seulement elle était belle à ravir, mais ses qualités d'esprit et de cœur l'emportaient encore sur ses avantages physiques. Héritière d'un nom honoré et d'une fortune immense, elle était recherchée en mariage par une foule de jeunes seigneurs distingués.

Mais Hunulphe ne pouvait se faire à la pensée de perdre encore l'unique enfant qui lui restât.

Il s'ingéniait à donner à sa fille tout ce qui pouvait lui

rendre agréable le séjour de sa demeure. Elle avait à son service autant de personnes qu'une reine. Ses appartements, ses toilettes étaient d'un luxe merveilleux. Aussi Polléna ne songeait-elle qu'à passer tranquillement sa vie auprès de son père dans la compagnie de quelques amies qu'elle avait attirées auprès d'elle.

De ce nombre était une jeune esclave d'origine romaine, nommée Valérie, qu'on avait envoyée à Hunulphe pour enseigner à sa fille la langue latine.

Il n'avait pas fallu longtemps pour que la jeune élève et sa maîtresse devinssent, malgré la différence des conditions, des amies inséparables.

Elles passaient toutes leurs journées ensemble, et c'était un spectacle vraiment touchant à contempler que celui de ces deux enfants se livrant à l'étude.

Devant la fenêtre, sur une table de chêne massif, des rouleaux de parchemin sont étendus. Assises côte à côte, aussi près que possible l'une de l'autre, d'un bras gracieusement arrondi elles s'enlacent la taille. De l'autre main, l'une accoudée sur la table, soutient sa tête penchée, l'autre suit du doigt les lignes qu'elle explique.

Les vêtements des deux jeunes filles sont d'une égale richesse et l'on croirait voir deux sœurs, si la blonde chevelure, les yeux bleus et les traits fins et un peu effacés de Polléna ne contrastaient avec la tête brune et le visage énergique de sa compagne et ne révélaient la différence de race.

## II

— S'il le faut, j'irai jusque-là. Mais êtes-vous bien sûr que ce soit lui l'obstacle ?

— Ne contestez pas les oracles des dieux.

— Ainsi, pour arriver à mon but, il faut immoler en l'honneur d'Hésus, le pontife d'Arras et de Cambrai.

— Vous l'avez entendu vous-même. Le chêne sacré a parlé : Hunulphe se laissera fléchir quand la terre qu'il cultive aura bu le sang de l'évêque chrétien.

— Je ne comprends pas en quoi l'évêque, qui n'est pas de la même religion qu'Hunulphe, peut être la cause de son obstination.

— Que vous importe ! Ayez confiance. Souvenez-vous que l'arbre saint, interprête de la volonté d'Hésus, a ajouté :

— L'évêque sacrifié pour ma gloire et à la confusion du Christ, mon ennemi, Polléna se donnera à son bien-aimé.

— Le sort en est jeté ! j'obéirai, dit le jeune seigneur qui était venu interroger le prêtre des faux dieux, au milieu de l'épaisse forêt de Gamante.

Et il s'éloigna pour rejoindre ses compagnons.

Ce jeune homme était Radbert, proche parent des rois descendants de Mérovée.

Ayant eu l'occasion de visiter Hunulphe dans sa villa, il avait vu Polléna et s'était épris pour elle d'une violente passion.

La jeune fille ne lui avait d'ailleurs témoigné aucune aversion et dans quelques visites que Radbert, sous divers prétextes, fit encore par la suite à son père, Polléna l'accueillit toujours avec une gracieuse et franche simplicité.

Rudbert se crut aimé.

Mais, quand il en vint à demander à Hunulphe la main de sa fille, il se heurta à un refus formel.

Profondément irrité, Radbert rentra dans ses domaines et se renferma, pour cacher sa douleur, dans ses appartements.

Il habitait une maison semblable à celle de Hunulphe et située au lieu appelé depuis Louverval, aux confins de l'Artois et du Cambrésis. De là Radbert exerçait une certaine autorité sur la contrée voisine et y représentait en quelque façon le pouvoir royal.

Habitué à voir sa volonté respectée partout autour de lui, le jeune seigneur n'en ressentit que plus vivement l'affront qu'Hunulphe venait de lui faire. Il n'aurait pas tardé à en tirer vengeance, les armes à la main, s'il n'avait réfléchi que Polléna, avec le caractère élevé et l'amour filial qu'il lui connaissait, ne donnerait jamais son cœur à celui qui la ravirait à son père, par la violence.

Il résolut donc de chercher à tourner l'obstacle plutôt que de le briser.

Bien que le christianisme eût amené à lui, dès cette époque, une grande partie de la population des Gaules et presque tous les princes ou seigneurs francs, il restait encore çà et là des tenants obstinés du paganisme.

Hunulphe, était de ce nombre. Il avait résisté à toutes les tentatives faites auprès de lui, pour l'amener à la religion nouvelle et il avait veillé avec un soin farouche à ce que sa fille fût comme lui, sur ce point, à l'abri de toute perversion.

Radbert au contraire était chrétien.

Mais soit qu'il n'eût qu'une connaissance imparfaite de la religion, soit qu'il se laissât aveugler par les passions qui tourmentaient son cœur, il n'hésitait pas à recourir parfois encore aux pratiques superstitieuses du culte des faux dieux.

C'était là du reste un abus général à cette époque. Les prêtres de Teutatès et d'Hésus, cachés au fond des bois, n'en étaient pas réduits à endoctriner seulement le petit groupe de païens restés fidèles aux traditions antiques; ils voyaient souvent venir à eux les clients les plus inattendus.

C'est ainsi que nous avons vu Radbert recevoir d'un oracle célèbre l'ordre de tuer l'évêque, s'il voulait arriver à ses fins.

Il n'est pas étonnant que les prêtres païens eussent alors des sentiments de haine et des désirs de vengeance contre les prélats qui se succédaient sur le double siège épiscopal d'Arras et de Cambrai. C'étaient en effet pour eux des adversaires redoutables, dont l'éloquence, la sainteté et l'ardeur apostolique forçaient le paganisme jusque dans ses derniers retranchements.

Au moment où se passe notre histoire, saint Géry venait de mourir.

On venait de lui donner pour successeur un prince du sang royal dont l'avènement remplissait d'épouvante les derniers adhérents, prêtres ou fidèles, du culte druidique. Berthoald, le nouveau pontife arrivait précédé d'une grande réputation de science et de vertu, et l'on soupçonnait, à juste titre, que ses hautes relations avec la cour d'Austrasie achèveraient de lui donner une très grande puissance.

Or, on avait appris que Berthoald, après avoir assisté à un grand concile tenu à Reims, en l'année 625, s'acheminait vers sa résidence épiscopale.

Radbert, suivi de quelques hommes déterminés, alla s'embusquer dans une épaisse forêt traversée par la route que devait suivre Berthoald.

## III

« Heureux les cœurs unis ! »

« Heureux ceux que rassemble une étroite amitié et qui ne connaissent ni les angoisses de l'absence ni les tortures de l'éternelle séparation. »

La voix de Valérie était devenue tremblante quand elle arriva dans sa lecture à ce passage d'un auteur ancien. En même temps ses beaux yeux se remplirent de larmes.

Polléna se jeta aussitôt à son cou et l'embrassa tendrement.

— Qu'avez-vous donc, Valérie, dit-elle ? Pourquoi pleurez-vous ? Parlez. Vous me faites peine.

— Hélas ! chère Polléna, ce qui m'afflige est bien grave. Il n'est guère en votre pouvoir d'y porter remède.

— Expliquez-vous mieux, chère amie. Que vous manque-t-il ? Dites-le-moi : Vous savez que mon père ne me refuse rien.

— Vos bontés pour moi, Polléna, sont incomparables et je suis parfaitement heureuse auprès de vous, je vous l'assure. Ce qui me tourmente c'est la pensée qu'un jour, et bientôt, je serai pour jamais séparée de vous.

— Que dites-vous, Valérie ? Comment cela ?

Valérie baissa les yeux vers le livre ouvert et relut d'une voix entrecoupée par les sanglots la phrase sur laquelle elle s'était arrêtée :

« Heureux ceux que rassemble une étroite amitié et qui ne connaissent ni les angoisses de l'absence ni les tortures de l'éternelle séparation. »

Polléna pleurait à son tour et son regard anxieux interrogeait son amie.

— Je vous l'ai dit déjà, chère Polléna, reprit Valérie, notre destinée est de vivre peu de temps sur la terre. Mais une vie éternelle attend notre âme immortelle au sortir de ce monde. La religion que je professe me donne le ferme espoir que je jouirai dans l'éternité de la gloire réservée à ceux qui auront ici-bas pratiqué la vertu. Mais vous, chère amie, hélas! vous n'êtes pas chrétienne!

— Eh bien! je le serai! dit Polléna résolument. Je le serai, coûte que coûte.

Et pour cacher son trouble, elle se leva et sortit.

Toute la journée et la nuit suivante, la pauvre enfant n'eut aucun repos. Toute sa pensée, tous ses sentiments étaient absorbés par cette sentence.

« Heureux ceux que rassemble une étroite amitié et qui ne connaissent ni les angoisses de l'absence ni les tortures de l'éternelle séparation. »

## IV

« Dieux infernaux, soyez à mon aide! »

« Mort à l'ennemi d'Hésus! »

« A mort! A mort! »

En quelques instants l'évêque voyageur et son escorte furent séparés par Radbert et ses affidés.

Tandis que ces derniers mettaient en fuite les serviteurs de l'évêque, Radbert, le visage masqué, attaquait lâchement le saint pontife et le jetait à bas de son cheval.

Puis, ayant mis lui-même pied à terre et brandissant son épée :

— Évêque, dit-il, tu es la cause unique des maux qui déchirent mon âme. Repens-toi, tu vas mourir.

— Ma conscience, répondit le prélat, ne me reproche rien. Je ne vous connais pas.

— Tu mens! interrompit Radbert qu'une rage infernale animait.

Et sans plus tarder, fidèle aux recommandations des prêtres païens, il s'écria :

— Renonce au Christ; adore Hésus et Teutatès!

— Jamais! dit alors l'évêque en se redressant fièrement. Serviteur et prêtre du seul vrai Dieu, je méprise et je hais les démons.

A ces mots, Radbert lui plonge son épée dans la poitrine.

Il essuya ensuite l'arme ensanglantée sur le gazon, remonta à cheval et, sans s'inquiéter de ce que devenaient ses compagnons, il galopa dans la direction du pays où demeurait Hunulphe.

Quand il arriva à la villa le grand jour était venu.

Admis aussitôt en la présence du vieux leude, il ne fut pas peu surpris de le trouver mieux disposé à son égard. Sans lui promettre encore absolument de lui accorder Polléna, Hunulphe invita Radbert à séjourner quelques jours auprès de lui et lui promit d'aller lui-même, avec sa fille, le visiter dans ses domaines.

Quelle que fût la joie qu'avait le jeune homme de toucher au but de ses désirs, il ne pouvait dissimuler entièrement le trouble et les remords que le souvenir de son crime lui causait. Polléna et Valérie s'en aperçurent et en firent secrètement part à Hunulphe.

Mais celui-ci, dont l'esprit paraissait vraiment sous l'empire de quelque mauvais génie, repoussa bien loin

leurs appréhensions et décida même qu'il se mettrait en route avec son hôte, pour aller lui rendre la visite promise, dès que Radbert annoncerait l'intention de s'en retourner.

Quelques jours après, Hunulphe et sa fille, accompagnés de plusieurs serviteurs, chevauchaient avec Radbert sur la route qui, à travers bois et le long de l'Escaut, menait vers Cambrai.

## V

Lorsque les compagnons de Radbert eurent dispersé l'escorte de l'évêque, ils revinrent sur leurs pas à la recherche de leur maître.

Quelle ne fut pas leur épouvante quand ils virent que le cadavre étendu sur la route était tout entouré de rayons lumineux !

A ce spectacle qui leur révélait toute l'horreur du crime et la sainteté de la victime, ils prirent tous la fuite, sans s'inquiéter davantage de ce que Radbert était devenu.

Le matin, des paysans du village de Trescault, qui allaient travailler dans la forêt, furent témoins à leur tour de cet éclatant prodige. Ne doutant pas que le corps trouvé par eux ne fût celui d'un saint assassiné par des brigands, ils l'emportèrent pieusement vers leurs habitations et après l'avoir montré et fait vénérer à tous, ils l'ensevelirent dans un jardin.

Mais la lueur céleste qui avait révélé la gloire du martyr ne cessa de paraître, même quand son corps eut été mis en terre. Il se fit, comme on peut bien le penser, un grand concours de peuple autour de ce tombeau et Dieu se plut à récompenser par des miracles les mérites du saint évêque et la piété des habitants de Trescault.

Ce fut sur ces entrefaites que la petite troupe guidée par Radbert vers son habitation arriva à la hauteur du petit village.

Les nobles voyageurs informés de ce qui se passait voulurent voir le prodige de leurs propres yeux.

Pendant que les premiers témoins racontaient à Hunulphe ce qu'ils avaient vu, comme ils décrivaient l'endroit du crime, la posture du corps, l'extérieur et les traits de la victime, Radbert s'éloigna sans rien dire.

Quand on le chercha pour se remettre en route, on ne le trouva plus.

La pieuse Valérie agenouillée près du tombeau miraculeux, priait avec ferveur. Il fallut que Polléna l'arrachât pour ainsi dire à sa contemplation.

C'est que la jeune chrétienne demandait à Dieu, par l'intercession du saint, une grâce pour laquelle elle aurait donné sa vie et qu'elle ne devait pas tarder à obtenir.

Tandis qu'Hunulphe bouleversé par ces événements étranges se disposait à retourner dans son pays, le bruit des pas de plusieurs chevaux se fit entendre.

C'était Berthoald, le nouvel évêque d'Arras et de Cambrai, qui, parvenu presque au terme de son voyage, et passant avec sa suite à portée de Trescault, avait entendu raconter ce qui y était arrivé et venait s'en rendre compte.

Il ordonna l'exhumation immédiate du corps et, tandis que l'on y travaillait, il s'approcha d'Hunulphe et s'entretint quelques instants avec lui.

Soudain Berthoald poussa un cri d'effroi et de douleur.

Dans le personnage qu'il voyait sortir de terre il avait reconnu l'illustre et saint évêque Liéphard, premier pasteur de l'église de Cantorbéry, en Angleterre, qui

avait quitté Reims quelques jours avant lui pour retourner dans son diocèse.

Berthoald versa d'abondantes larmes qui, sans doute, auraient été plus amères encore, s'il avait pu savoir que le bienheureux Liéphard avait été frappé à sa place par le glaive sacrilège de Radbert.

L'évêque s'informa ensuite s'il n'existait pas dans le voisinage quelque sanctuaire plus digne que cette terre profane de recevoir les reliques du saint martyr.

Hunulphe s'avança alors vers Berthoald et sollicita la faveur d'emporter ce précieux dépôt, s'engageant à élever dans ses domaines une église en son honneur.

Berthoald ayant accédé à ce désir, Hunulphe, que les mérites du bienheureux martyr Liéphard venaient de convertir à la foi chrétienne, reprit le chemin de sa villa.

Baptisé bientôt après par Berthoald lui-même, il mourut en prédestiné.

Sa fille, devenue également chrétienne, ne consentit jamais à s'éloigner des deux tombeaux où reposaient son père et le saint évêque.

Elle vécut avec sa fidèle compagne Valérie, dans la pratique des plus hautes vertus, après avoir transformé sa maison en un vaste et pieux monastère.

Telle fut l'origine de la célèbre abbaye d'Honnecourt, dont le nom latin, *Hunulphicurtis*, rappelle la fondation, et qui durant sa longue et glorieuse existence, a toujours conservé le culte du saint évêque Liéphard et des deux saintes vierges, Polléna et Valérie.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES


1. — Harduin d'Amerval . . . . . 5
2. — Alleluia . . . . . 13
3. — Ladéwidéwère . . . . . 20
4. — Saint Miron . . . . . 26
5. — Le Berger d'Haucourt . . . . . 32
6. — A la Maraude . . . . . 39
7. — L'abbé Desfleurs . . . . . 45
8. — La Croix de l'*Amen* . . . . . 50
9. — Le voyage de M. Bridelle . . . . . 55
10. — Sœur Ludivine . . . . . 65
11. — Le Revenant ou la maison maudite du marais des Oies. 70
12. — Légende de Vaucelles . . . . . 74
13. — L'aventure de Baptiste Odou . . . . . 82
14. — Raoul de Cambrai . . . . . 89
15. — L'Auteur . . . . . 114
16. — Les Mémoires d'un bonnet de coton . . . . . 121
17. — Haut la crête . . . . . 135
18. — Kwicky et Kwicka . . . . . 149
19. — Polléna et Valérie. . . . . 156



— Lille. Typ. A. Taffin-Lefort. 6. —

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002517125b

CE PQ 2153
.A75P4 1900Z
COO ARTOIS, AMAU PLAISANTES N
ACC# 1219072